This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

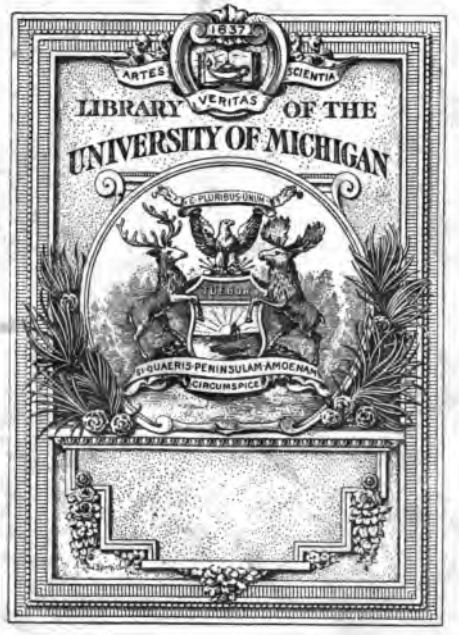
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

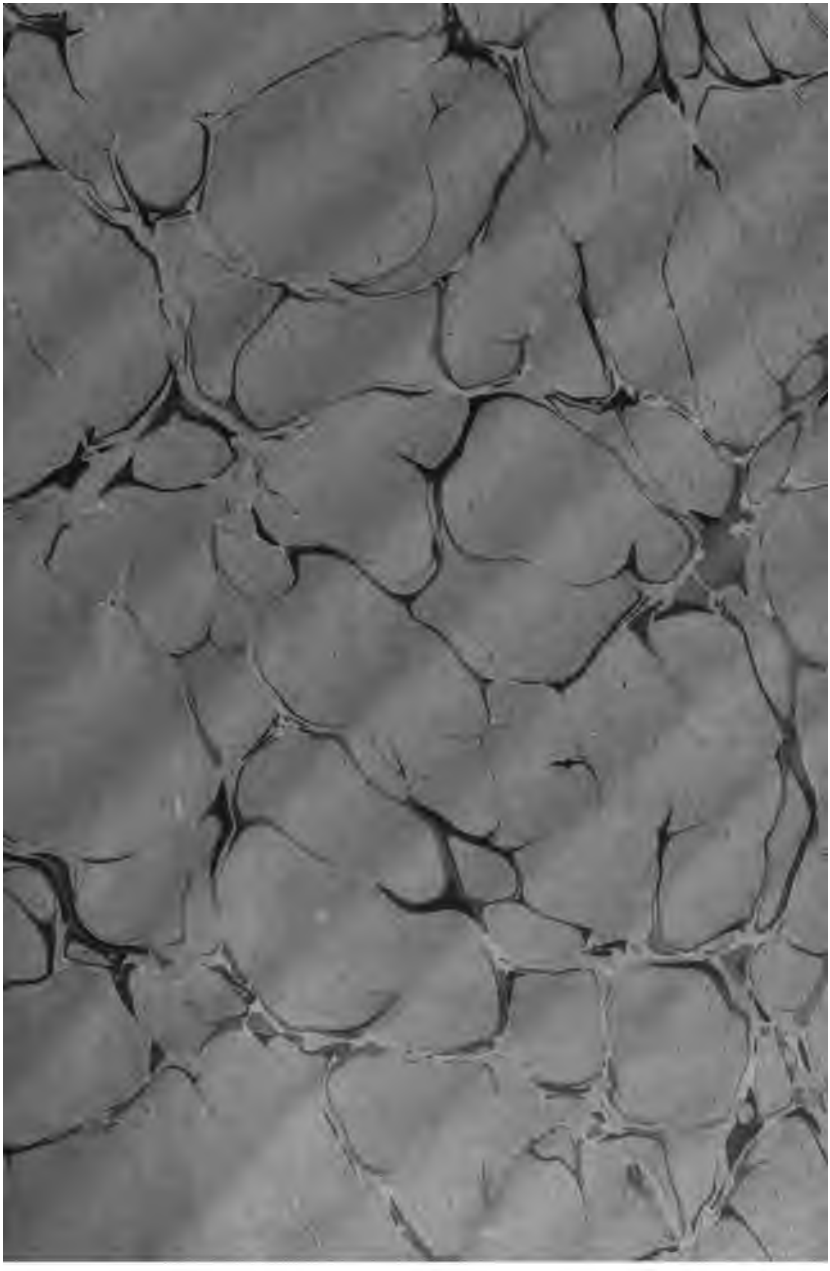
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 936,977


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
F6EV
Q8

L'ÉVENTAIL

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Gymnase, le 29 octobre 1907.

DES MÊMES AUTEURS

Les Sentiers de la vertu, comédie en trois actes.
L'Ange du foyer, comédie en trois actes.
La Montansier (avec M. Jeoffrin), comédie en quatre actes.
Le Cœur a ses raisons, comédie en un acte.
La Chance du Mari, comédie en un acte.
Le Sire de Vergy, opérette en trois actes.
Les Travaux d'Hercule, opérette en trois actes.
M. de la Palisse, opérette en trois actes.
Pâris ou le bon juge, opérette en deux actes.
Chonchette, opérette en un acte.
L'amour veille, comédie en quatre actes.
Miquette et sa mère, comédie en trois actes.
Fortunio, opéra-comique en cinq actes.

Émile Colin et Cie — Imprimerie de Lagny.
E. Grevin, Succr.

ROBERT DE FLERS ET G. A. DE CAILLAVET

L'ÉVENTAIL

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1908

Tous droits de reproduction, de traduction, de représentation et d'analyse réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
The play *L'Éventail* is entered according to act of Congress, in the year 1907, by MM. Robert de Flers et G. A. de Caillavet, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All Rights reserved.

A MADAME

LA BARONNE GUSTAVE DE ROTHSCHILD

Respectueux Hommage.

ROBERT DE FLERS.
G. A. DE CAILLAVET.

291538

PERSONNAGES

FRANÇOIS TRÉVOUX	MM. TARRIDE.
GARIN-MICLAUX, de l'Institut . . .	GASTON DUBOSC.
JACQUES DE LANDÈVE	HENRI BURGUET.
MARC DES ARMOISES.	JEAN DAX.
LE COMTE LÉVY.	BAUER.
MONSIEUR OVIEDO	GARAT.
LE BRIGADIER MICHEL	ARSEL.
PIERRE, domestique	CHAMBAS.
BONVIN, jardinier	PAUL EDMOND.
GISELLE VAUDREUIL	Mmes MARCELLE LENDER.
GERMAINE DE LANDÈVE	BLANCHE TOUTAIN
BLANCHE BERTIER	JEANNE HELLER.
MADAME OVIEDO	RENÉE FÉLYNE.
THÉRÈSE GUICHARDY.	ALICE NORY.
MADAME DUPONT DE LA NIÈVRE	MEUNIER.
UNE FEMME DE CHAMBRE	DE MASSOL.

L'ÉVENTAIL

ACTE PREMIER

Au château de Landève, en Normandie. La scène représente une terrasse qui tourne autour de la maison. Elle est couverte par une claire-voie de bois supportée par des colonnes romanes et tout enguirlandée de plantes grimpantes. A droite, portes ouvertes d'un salon qui donne sur la terrasse. A gauche et au fond, le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, LE DOMESTIQUE, *puis* MARC. *Au lever du rideau, Thérèse, assise dans un rocking-chair, rêve. Coup de timbre au dehors.*

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

M. le baron des Armoises demande si M. de Landève est visible.

THÉRÈSE

Monsieur est dans le parc.

LE DOMESTIQUE

Alors, je vais dire à M. le baron...

THÉRÈSE

Mais non, mais non ! faites-le venir ici... (*Le do-*

mestique sort. Elle se lève, va arranger ses cheveux devant la glace, se rassied vite, prend un livre et fait semblant de lire avec attention. Entre Marc.)

MARC

Mademoiselle...

THÉRÈSE

Tiens, monsieur Marc! Bonjour, monsieur Marc.

MARC

Monsieur votre beau-frère n'est pas là ?

THÉRÈSE

Il est dans le parc avec Germaine.

MARC

Seuls?

THÉRÈSE

Non! Nous avons eu quelques voisins à déjeuner, sans compter les amis à demeure. M. François Trévoux, M. Garin-Miclaux, de l'Institut, et madame Bertier.

MARC

Madame Bertier?

THÉRÈSE

Oui, madame Bertier, la femme du directeur des haras d'Angers, une amie de couvent de Germaine, qui est arrivée ce matin pour passer quelques jours ici.

MARC

Ici ?

THÉRÈSE

Oui, ici, au manoir de Cheneviettes! Douze kilomètres de Caen, huit de Trouville; château pas historique, aucun souvenir, aucun style, jardin anglais, intérieur parisien, confort et mœurs modernes. Jeune

fille dans la maison, éducation parfaite, cheveux châtain clair, à marier, ne joue pas de piano, un parti unique ; enfin, tout ce que vous alliez dire.

MARC

Moi !

THÉRÈSE

Oui, vous. Vous êtes si gentil, si bien élevé. Pourtant, ce matin, vous m'avez manqué de parole. Je vous avais invité, en gentille petite voisine, à venir vous promener à cheval avec moi sur la route de Caen.

MARC

Oh ! excusez-moi, mademoiselle... J'avais depuis quelques jours forcé mon entraînement d'épée, et, ce matin, après deux assauts très durs, j'ai eu une sorte de syncope.

THÉRÈSE

Oh ! mon Dieu...

MARC

Rassurez-vous, mademoiselle. Je n'ai point tardé à reprendre connaissance. Après quelques moments de trouble dans les idées, j'avais retrouvé toute mon intelligence et j'ai demandé mon masque et mon fleuret.

THÉRÈSE

Mais, vous allez vous tuer !

MARC

Vous êtes trop bonne, mademoiselle.

THÉRÈSE

Promettez-moi de vous ménager.

MARC

Il est de toute importance que je me maintienne au maximum de ma forme. Un tournoi international

aura lieu prochainement à Chicago... et j'attends une dépêche de l'Académie.

THÉRÈSE

L'Académie?...

MARC

L'Académie des Sports qui me désignera sans doute pour y représenter la France.

THÉRÈSE

Hein? Quoi! Vous partirez?

MARC

Mais oui.

THÉRÈSE

Pour une pareille bêtise? Ce n'est pas possible!

MARC

Que dites-vous, mademoiselle? Pourrais-je hésiter?... Songez que l'honneur et le devoir...

THÉRÈSE

Vous trouvez que c'est des arguments?...

MARC

Mais, mademoiselle...

THÉRÈSE, *furieuse.*

Très bien, alors, très bien. Je n'ai plus rien à vous dire. Seulement, si vous partez, sachez une chose et retenez-la, vous entendez, retenez-la bien...

MARC

Quoi donc?

THÉRÈSE

Rien du tout.

MARC

Mademoiselle, je vous demande pardon... mais je crois que du moment que monsieur votre beau-frère

n'est pas là, il est plus convenable que je me retire. D'ailleurs, je dîne ici, et je verrai M. de Landève à ce moment.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que vous avez donc à lui dire?

MARC

Je n'ai rien à lui dire, puisque je lui faisais une visite de politesse.

THÉRÈSE

Comment?

MARC

Pour qu'une visite soit une visite de politesse, il faut qu'on n'ait rien à dire à la personne qu'on vient voir; car, si l'on avait quelque chose à lui dire, ce ne serait plus une visite de politesse, puisque...

THÉRÈSE

Oui, flûte! C'est entendu! C'est bien! Allez!... Au revoir!

MARC

Mademoiselle... (*A part.*) Elle est surprenante cette jeune fille!... Qu'est-ce qu'elle a après moi? (*Il sort.*)

THÉRÈSE, *seule, rageant.*

Oh! Qu'il est bête! qu'il est bête! qu'il est bête!... Et moi donc!...

SCÈNE II

THÉRÈSE, GERMAINE

THÉRÈSE

Te voilà, petite sœur?

GERMAINE

Qui est-ce qui était là?

THÉRÈSE

Marc des Armoises... et toute sa bonne éducation.

GERMAINE

Ah!

THÈRÈSE

Crois-tu qu'en un quart d'heure il n'a pas trouvé un mot gentil à me dire... pas un mot tendre, pas une inconvenance! Et il se croit bien élevé! C'est inouï!

GERMAINE

Voyons, Thérèse...

THÉRÈSE

Enfin!... Qu'est-ce qu'il attend pour demander ma main?

GERMAINE

Ah ça, est-ce que tu songerais sérieusement à épouser cet escrimeur triste? Mais, c'est la pluie que ce garçon! Il a toujours l'air ennuyé de ce qu'il pense.

THÉRÈSE

Ma pauvre Germaine, tu n'y entends rien. Ce n'est pas ta faute, tu es une femme, tu ne peux pas avoir l'expérience d'une jeune fille. Tu ne vois pas que Marc serait le mari modèle, le mari type, docile, soumis, un vrai placement de mère de famille!... Et puis, enfin, je me suis juré qu'il demanderait ma main. S'il s'en va, c'est une humiliation affreuse et je serai malheureuse, très malheureuse...

GERMAINE

Tu es folle, ma petite Thérèse! Je te trouverai bien mieux. J'ai peut-être déjà une idée.

THÉRÈSE

Oh! dis.

GERMAINE

Pas encore.

THÉRÈSE

Mais qui, enfin?

GERMAINE

Un ami de Jacques.

THÉRÈSE

De ton mari, merci bien... Il n'aurait qu'à lui ressembler...

GERMAINE

Quoi?

THÉRÈSE

Oh! Je l'aime de tout mon cœur, ton mari. Il t'adore! Mais un homme comme lui, qui a eu des tas de succès... Moi, je n'aurais pas confiance.

GERMAINE

Tu aurais tort... ou plutôt non, tu as raison!... parce qu'un Jacques, il n'y en a qu'un : le mien!

THÉRÈSE

Amoureuse, va!

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES

THÉRÈSE

Tiens! le voilà, l'unique!...

JACQUES

Dites donc! petite sœur?... si vous ne vous moquiez pas de moi!...

THÉRÈSE

Je me sauve... Je vais tâcher de rire un peu, parce que j'ai trop de chagrin. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

JACQUES, GERMAINE

GERMAINE

Tu m'aimes?

JACQUES

Non! (*Il l'embrasse.*) On étouffe, là-bas, sous les arbres... Si tu faisais servir des boissons fraîches à tes invités...

GERMAINE, *allant sonner.*

Oh! ce ne sont pas mes invités, ce sont les tiens... Moi, je n'ai jamais qu'un invité.

JACQUES

Qui ça?...

GERMAINE

Toi!...

JACQUES, *au domestique.*

Apportez des rafraîchissements...

GERMAINE

C'est d'ailleurs un invité qui me lâche quelquefois... Ainsi, hier et avant-hier, tu n'as pas voulu m'emmener en automobile.

JACQUES

Regarde, comme je suis plus gentil que toi! Toi, tu ne veux pas que je sorte sans toi... tandis que moi je veux bien que tu restes à la maison sans moi.

GERMAINE

Canaille!

JACQUES

Tu es jolie...

GERMAINE

Vrai?

JACQUES

Très jolie!

GERMAINE

Si j'étais une cocotte et si tu me rencontrais, qu'est-ce que tu me dirais?

JACQUES

Je te dirais : « Mille regrets, mademoiselle, mais je suis le mari d'une femme charmante et je ne veux pas la tromper. »

GERMAINE

Mais non!... Sois donc sérieux! Tu n'es pas marié et je suis cocotte.

JACQUES

Alors, je n'hésite pas. Je t'entretiens.

GERMAINE

Oh! Chic! Sur quel pied?

JACQUES

Peuh! Dix mille francs par mois.

GERMAINE

Plus de cent mille francs par an! Je vaux ça, vrai?

JACQUES

Au moins... et je m'y connais...

GERMAINE

Eh bien, mon Jacques, je te fais cadeau de cent vingt mille francs par an. (*Elle l'embrasse.*)

JACQUES

Merci... Tu sais que je suis confus.

GERMAINE

Ne sois pas... je ne regarde pas à la dépense... seulement, je regarde à mon bonheur.

JACQUES

Qu'est-ce que ça veut dire?

GERMAINE

Ça veut dire qu'il ne faut pas me tromper... jamais... jamais... ça me ferait tant de peine... Et tu verrais que ça t'en ferait aussi... après, tout de suite après... J'en suis sûre.

JACQUES

Ma petite Germaine!

GERMAINE

Et puis ça serait lâche... oui, lâche, puisque tu es bien sûr que je te pardonnerais.

JACQUES

Mais je te promets...

GERMAINE

Oh! non! pas de promesses, c'est plus sûr!

JACQUES

Un serment, alors?

GERMAINE

Tu veux donc m'inquiéter tout à fait?

JACQUES

T'es bête!

GERMAINE

Chut! (*Deux domestiques apportent une table avec des boissons.*)

JACQUES

Ah! enfin!... Je vais prévenir ces malheureux qui grésillent, là-bas, sous la ramée.

GERMAINE

Va. Non !... Avant, j'ai quelque chose de très grave à te dire... Quoi donc?... Ah ! voilà !... Tu m'aimes?

JACQUES

Je t'aime! (*Il remonte. Blanche entre.*) Madame Bertin, vous êtes charmante et je suis ravi de vous voir ici.

BLANCHE

Oh ! cher monsieur.

SCÈNE V

GERMAINE, BLANCHE. *Germaine verse à boire.*

GERMAINE

Eh bien, ma petite Blanche... Ta chambre te plaît?... Tu es bien installée?

BLANCHE

Trop bien !... Je suis encore plus confuse de mon indiscrétion. J'ai été d'un sans-gêne en te demandant à l'improviste de me recevoir...

GERMAINE

Je te répète que tu m'as fait un grand plaisir. Je ne te vois plus. Tu ne viens jamais à Paris...

BLANCHE

Mon mari ne quitte jamais son haras, et moi, je ne quitte jamais mon mari...

GERMAINE

Décidément, ton Edouard est un heureux Edouard.

BLANCHE

Mais non, pas du tout.

GERMAINE

Pourquoi?

BLANCHE

D'abord, il est navré de ne pas avoir d'enfants.

GERMAINE

Il est de fait que s'appeler Edouard et ne pas avoir d'enfants, c'est vexant!!! Et il t'a laissée partir sans trop se cabrer?...

BLANCHE

Oh! non!... Il n'était pas content, mais je suis partie tout de même... parce que j'avais trop le trac.

GERMAINE

De quoi?

BLANCHE

De tromper Edouard.

GERMAINE

Encore!

BLANCHE

Oui, encore!... Et pourtant, tu sais si je suis une honnête femme!

GERMAINE

Oui, certainement... Mais enfin, à ce compte-là, peut-être qu'il vaudrait mieux être une moins honnête femme.

BLANCHE

Tais-toi, Germaine... Tu es la seule personne à qui j'ai confié mes malheurs et tu sais bien que ce n'est pas ma faute si j'ai trompé mon mari quatre fois.

GERMAINE

Oh! pas ta faute...

BLANCHE

Parfaitement... c'est la faute de ma timidité.

GERMAINE

Quoi ?

BLANCHE

Oui, de ma timidité ; avec les hommes que je connais bien je me défends, j'ai mon sang-froid... Mais quand quelqu'un avec qui je ne suis pas très liée, quelqu'un de nouveau, se met à me faire la cour, qu'il me serre d'un peu près, qu'il m'embrasse, je perds la tête, je n'ose pas lui résister. Je m'évanouis presque, je suis une femme perdue.

GERMAINE

Et quand tu te retrouves ?...

BLANCHE

Il est trop tard !... Oh ! je sais bien que c'est extraordinaire... Qu'est-ce que tu veux ? il paraît que je suis un cas... c'est peut-être flatteur, mais c'est bien embêtant ! Ah ! mon mari, mon pauvre mari !... Ça me fait une peine !... Tu ne peux pas savoir comme ça me fait de la peine !...

GERMAINE

Ecoute. Je ne peux pas croire que tu ne sois pas un peu responsable de ces aventures...

BLANCHE

Pas du tout. Je ne fais rien pour plaire. Il n'y a pas une femme moins coquette que moi... Et malgré ça... Du reste, c'est bien connu, c'est toujours les gens les plus prudents auxquels il arrive des accidents de voiture.

GERMAINE

Enfin, maintenant, tu es bien résolue à être sage ?

BLANCHE

Oh ! oui ! Je n'ai pas encore pu te le dire devant

tout le monde, c'est un asile que je suis venue chercher auprès de toi, ma bonne Germaine.

GERMAINE

Un asile? Contre quoi?

BLANCHE

Contre l'inspecteur.

GERMAINE

Hein!

BLANCHE

L'inspecteur des haras qui est pour huit jours en tournée, chez nous, à Angers. Ah! ma chérie, quel inspecteur! Blond, grand, mince, poétique, rêveur. Il passe toutes ses journées à faire de la musique ou à dire des vers. Enfin, c'est le modèle des inspecteurs.

GERMAINE

Et alors?

BLANCHE

Imagine-toi! Le soir même de son arrivée, nous jouions au bridge, au bout de cinq minutes, il se mettait à inspecter mon pied droit avec son pied gauche.

GERMAINE

Tu lui as retiré ton pied, je pense?

BLANCHE

Je n'ai pas osé, je ne le connaissais pas assez!

GERMAINE

Oh!

BLANCHE

Seulement, le soir même, je t'ai envoyé une dépêche... et me voilà.

GERMAINE

Tu es effrayante, tu sais!... Et ce qu'il y a d'inouï,

c'est qu'à travers tout cela, tu gardes un petit air d'une innocence...

BLANCHE

Mais .. puisque...

GERMAINE

Tu me fais l'effet d'un pot-au-feu sur un volcan.

BLANCHE

C'est pas gentil, ce que tu dis là. Ne sois pas méchante.

GERMAINE

Enfin, je te promets que tu trouveras ici le refuge cherché, le calme et la sécurité. Vois-tu, ma chérie, je ne suis pas une femme bien sévère ; mais, je t'assure, il ne faut pas tromper les gens qui nous aiment. On n'y trouve pas beaucoup de plaisir, ou on leur fait beaucoup de peine.

BLANCHE

Oh ! si, l'on y trouve beaucoup de plaisir. Mais, comme on leur fait beaucoup de peine, faut pas.

GERMAINE

Non, faut pas. Ah ! vous voilà revenue.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUES, MADAME DUPONT
LE COMTE LÉVY

JACQUES

Nous y sommes, chère madame.

MADAME DUPONT

Ah ! ma chère ! Nous venons de faire une délicieuse promenade avec M. Lévy.

LÉVY

Le comte Lévy, chère madame.

MADAME DUPONT

Je vous demande pardon, je ne peux pas m'habituer à ce qu'on soit à la fois israélite et comte du pape. Alors, vous avez acheté un titre, comme un chrétien ?

LÉVY

Oui... C'est-à-dire un peu moins cher...

JACQUES

Pardi !

GERMAINE

Je vous en prie... laissons ces sujets brûlants... et parlons de choses sur lesquelles nous soyons tous d'accord...

JACQUES

Alors, taisons-nous.

MADAME DUPONT

Et jetons-nous sur les boissons fraîches.

BLANCHE

Citronnade... Soda?

GARIN, *entrant.*

Et moi, on m'oublie ?

GERMAINE

Vous, mon cher maître?

MADAME DUPONT

Vous, un homme célèbre!

GARIN

C'est vrai, je suis célèbre... seulement personne ne le sait...

BLANCHE

Pouvez-vous dire cela, monsieur Garin... Les académiciens sont immortels!

GARIN

Oui, immortels pendant toute leur vie!... Vous êtes bien gentille, madame, mais je ne me fais pas d'illusions... L'économie politique à laquelle je me suis consacré est une science ingrate, revêche, une science vieille fille... (*Lévy et Jacques remontent.*)

GERMAINE

Alors, pourquoi l'avez-vous épousée?

GARIN

Oh! pas par inclination, croyez-le bien. Plutôt par dépit. Mon Dieu... Voilà! A vingt ans, j'ai été trompé par une maîtresse; elle s'appelait Chichinette...

GERMAINE

Chichinette!

BLANCHE

Oh! que c'est gentil!

GARIN

Pauvre petite! Elle me trompa d'abord avec un peintre... Je ne dis rien... et il me fit mon portrait. Elle me trompa ensuite avec un médecin. Je me tus et il me soigna avec beaucoup de dévouement. Mais un jour, elle me trompa avec un philosophe comme moi, car j'étais philosophe à ce moment-là. Alors, je fus déchiré d'une jalousie furieuse. On se quitta, j'eus beaucoup de chagrin... en pareil cas il y a des gens qui se retirent à la campagne. Ce n'était pas assez loin, je me retirai dans l'économie politique. Et voilà comment, si Chichinette n'avait pas eu le nez en l'air, des cheveux lourds et un cœur léger, je n'occuperais pas aujourd'hui le trente-cinquième fauteuil de l'académie des sciences morales et politiques.

GERMAINE

Pour y arriver, vous avez pris le chemin des écoliers.

GARIN

C'est parfois aussi le chemin des professeurs. Beeucoup de grandes découvertes et d'illustres travaux sont issus de mécomptes pareils au mien... On ne se doute pas de ce que la science française doit aux petites femmes de Paris.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

M. et Madame Oviedo demandent si madame reçoit.

GERMAINE

Tiens!

MADAME DUPONT

C'est votre belle voisine.

JACQUES

C'est moi qui avais dit à Oviedo qu'il y aurait sans doute un bridge, préparez donc la table à jeu... (*Il sort. Germaine va sonner. Pierre entre, elle lui donne ses ordres.*)

GARIN, *à Blanche.*

Jouez-vous au bridge, madame?

BLANCHE

Moi!... Oh! non! Je me méfie, à présent.

GARIN, *surpris.*

De quoi donc?

BLANCHE, *gênée.*

Je veux dire... Il faut que j'écrive à Édouard. Je remonte chez moi. Tu m'excuses, Germaine? (*Elle sort.*)

MADAME DUPONT, *à Germaine.*

Dites-moi, ma chère : vous la recevez, la belle ma-

dame Oviedo? Elle a pourtant une réputation un peu...

GERMAINE

Que voulez-vous!... Nos propriétés se touchent! D'ailleurs, je la reçois à la campagne; mais pas à Paris...

MADAME DUPONT

Ah! Bien!... C'est comme moi!...

GARIN

Je comprends fort bien, mesdames, cette nuance mondaine... Mais, dites-moi : est-ce qu'il y a, par contre, des gens que vous ne recevez pas à la campagne? Non? Ah! C'est une lacune. (*Jacques rentre avec Oviedo. Germaine remonte au-devant d'eux*)

LÉVY

Vous connaissez la belle madame Oviedo, son mari et son chien?

GARIN

Le mari est très bien.

LÉVY

Bridgeur de premier ordre... Je lui dois même un louis d'hier soir.

MADAME DUPONT

Et elle, vous la trouvez si belle?

GARIN

Elle a vraiment... comment dites-vous... une branche!...

LÉVY

Je m'y raccrocherais bien.

MADAME DUPONT

Il y a déjà du monde.

GARIN

Ah ! ah !

MADAME DUPONT

Les gens malveillants disent qu'elle a trois amants...

GARIN

Et les gens bienveillants ?

MADAME DUPONT

Ils disent la même chose. (*Petit brouhaha.*)

GARIN

Diable ! Le mari est très bien !

MADAME DUPONT

Et gaffeur !... Oh ! chère amie !

LÉVY

Trois gaffes par cinq minutes... il ne cause pas à moins !

GARIN

Non ?

LÉVY

Montre en main, tenez, il est deux heures vingt... voulez-vous parier qu'à deux heures vingt-cinq elles y seront ?... Tenu ?...

GARIN

Soit...

MADAME OVIEDO

Bonjour, mon cher maître ! Bonjour, monsieur Lévy. (*Jacques, Germaine et les Oviedo redescendent. Poignées de main.*)

MADAME DUPONT, *à madame Oviedo.*

La côte ne retentit que de vos succès !... Vous êtes la reine de Trouville, cet été, ma chère Assomption...

MADAME OVIEDO

Ma chère, vous êtes trop indulgente.

LÉVY, *à Garin.*

Assomption !... Quel joli nom?

OVIEDO, *à Lévy et Garin.*

Oui, mais un peu grave ! Aussi, tous mes amis appellent ma femme Sonson. C'est plus gentil.

MADAME OVIEDO, *à son mari.*

Qu'est-ce que vous dites là ? Vous êtes fou, mon ami.

OVIEDO

Excuse-moi, ma bonne.

LÉVY

Une !

OVIEDO

C'est vrai, elle m'avait prié de ne pas le dire.

LÉVY

Deux.

GERMAINE

Bonjour, chère amie.

MADAME OVIEDO

Ah ! Chère amie. J'ai regretté de ne pas vous voir, chère madame, au pique-nique organisé l'autre jour par M. de Chamarande... C'était charmant.

OVIEDO

Oui, mais il faisait un peu froid. Ainsi, ce bon Chamarande a fait l'imprudence de rentrer en voiture découverte avec ma femme... Le lendemain il était dans son lit.

GARIN

Ah !

OVIEDO

Oui, avec une grosse grippe... (*Toux générale.*)

LÉVY

Trois.

MADAME OVIEDO

Eh bien ! Ce bridge...

JACQUES

La table est prête.

LÉVY, *à Garin.*

Il n'y a que deux minutes. Il a battu son record. C'est un louis...

GARIN

Ah bien, je le retiens ! (*Il paye Lévy. Tout le monde remonte vers la table.*)

LÉVY, *à Oviedo.*

Merci, cher monsieur, je vous dois un louis d'hier.

OVIEDO

C'est vrai.

LÉVY

Le voilà.

GARIN, *à Lévy.*

Ah ! je comprends ! c'est bien fait. (*Jacques, monsieur et madame Oviedo, Lévy et madame Dupont sont à la table de jeu. Garin, Lévy et Germaine restent en avant.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, THÉRÈSE, *puis* FRANÇOIS

THÉRÈSE, *entrant.*

Ah ! mes enfants !... Je ne suis pas morte, sûr ? Il ne m'a pas mangée ?...

GARIN

Qui donc ?

THÉRÈSE

M. Trévoux. Ah ! Quelle séance ! Figurez-vous... je l'ai trouvé couché sous un marronnier. Il dormait avec une telle énergie, une telle activité que j'ai eu peur qu'il ne s'en rende malade. Alors, moi, brave petite fille, je l'ai réveillé gentiment pour lui dire : « Je vous en prie, ménagez-vous, vous allez vous éreinter »... Vous croyez qu'il m'a été reconnaissant ? Ah ! là là ! Savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

GARIN

Quoi ?

THÉRÈSE

Il m'a répondu : « Voulez-vous foutre le camp ! »

GERMAINE

Thérèse !

THÉRÈSE

Ma petite sœur, tu m'as répété de toujours te dire tout ce que les jeunes gens me diraient.

MADAME DUPONT, *venant à Germaine.*

Au fait, ma chère madame, m'expliquerez-vous pourquoi, au lieu de recevoir M. Trévoux ici, vous le logez dans un pavillon au fond de votre parc ?

GERMAINE

Mais il l'habite tous les ans, et même il le loue à mon mari... C'est une manie. Il veut être tout seul pour grogner à son aise.

GARIN

C'est un tendre ! Écoutez plutôt ! (*On entend François qui crie au fond.*)

THÉRÈSE

Oh ! le voilà ! Je me sauve ! (*Elle va à la table des joueurs et s'assied à côté d'eux.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, *entrant. Il salue les Oviedo en passant.*

Ah ! nom d'un chien ! C'est agréable ! Quelle maison ! Quelles mœurs ! Quel siècle ! Ah ! la petite mâtine, ce que j'aurais d'agrément à la fouetter.

GERMAINE

Voyons, François, ne faites pas le croquemitaine.

FRANÇOIS

Vous trouvez ça gai ? Bonjour, madame. Ah ! la campagne ! Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier. Les rossignols ont rugi toute la nuit. Alors, j'essaie de m'étendre, mademoiselle me réveille... Avec ça, j'ai d'horribles animaux qui me grimpent dans les jambes. Ah ! Jacques ! je te félicite de ce produit de ton jardin. Parce qu'il faut vous dire qu'il en est fier, de ces sales bêtes... Comment les appelles-tu donc ?

JACQUES

Des aoutas.

FRANÇOIS

Entendez-vous avec quel orgueil il dit ça : « Des aoutas... » Il en a plein la bouche, des aoutas ! Ah ! la campagne !

GARIN

Alors, pourquoi n'êtes-vous pas resté à Paris, cher ami ?

FRANÇOIS

Paris ? Figurez-vous, j'y étais la semaine dernière.

Il devrait être vide en cette saison, Paris. J'ai encore rencontré un tas d'amis. Ah! les amis... J'ai été dîner au Bois. C'était plein de femmes! Ah! quelles femmes... Alors, je suis rentré, je me suis enfermé chez moi!

MADAME DUPONT

Quel homme!

FRANÇOIS

Et le lendemain, écœuré, j'ai pris le train pour venir passer un mois chez vous.

GERMAINE

Ah! non! Écoutez-le! Il a l'air de détester le genre humain. Eh bien, il se jetterait à l'eau pour moi et au feu pour mon mari.

FRANÇOIS

Parfaitement, je le ferais. Est-ce que vous croyez que c'est agréable, ça aussi?

GERMAINE

Et puis, savez-vous ce qu'il fait en cachette, ce bourru? L'autre soir, je suis passée chez la mère Cornet, une pauvre femme qui a cinq enfants.

FRANÇOIS

C'est du propre! Ah! les enfants!

GERMAINE

Eh bien, j'ai appris que depuis un mois l'hypocrite François Trévoux faisait vivre toute la maisonnée.

FRANÇOIS

C'est possible. Je déteste les pauvres... Ils me dégoûtent, les pauvres. Alors je leur donne de l'argent pour qu'ils ne soient plus pauvres... Et puis, c'est assommant, je m'en vais... je rentre dans mon pavillon.

MADAME DUPONT

Au fait. Il paraît que vous le louez à M. de Landève, ce pavillon! Quelle drôle d'idée!

FRANÇOIS

Pas du tout, madame. J'ai horreur d'être invité... Je veux être chez moi. Comme ça, je peux me plaindre, et je me plains, tu entends, Jacques, je me plains.

JACQUES

Oui.

GERMAINE

Quel caractère!

MADAME DUPONT

Vous trouvez ça naturel, monsieur Garin?

GARIN

Mon Dieu, chère madame, je croirais assez volontiers que Trévoux est devenu grognon comme je suis devenu économiste.

MADAME DUPONT

Par amour! Lui! Allons donc!

FRANÇOIS

L'amour! Ah! non! alors! J'aime mieux les aoutas!

GARIN

Et à quelle époque, mon cher ami, cela vous est-il arrivé?

FRANÇOIS

Quoi?

GARIN

Ce dont vous ne parlez pas?

FRANÇOIS

Je ne comprends pas.

GARIN

Si, si ! De quand date cette aventure très douloureuse qui vous a fait tel que vous êtes ?

FRANÇOIS

Mais, je ne vois pas ce qui peut vous faire croire...

GARIN

C'est clair... n'est-ce pas? Il est trop bien cuirassé pour n'avoir pas été blessé autrefois... Il craint trop le vin pour n'avoir pas été gris. Il est trop raisonnable pour n'avoir pas été fou.

FRANÇOIS

Mon cher maître, vous me permettrez de vous dire...

GARIN

Ne m'en veuillez pas, mon cher ami, d'avoir essayé sur vous la méthode de mon vieux maître l'astronome Le Verrier. Vous savez peut-être qu'il découvrit l'existence d'une étoile invisible par la seule étude des perturbations qu'elle provoquait sur les autres planètes. Sans la voir, il la devina et lui assigna sa place dans l'infini, il décrivit son rayonnement, il calcula son attraction, et cela, dans l'obscurité des bibliothèques, dans la poussière des équations et des chiffres. Et c'est seulement après tout ce labeur que, par une claire nuit d'été, il aperçut au fond du ciel la petite lueur tremblante et fine de son étoile qui était là où il avait dit, sagement, exacte au rendez-vous et qui semblait lui murmurer : « C'est moi, mon vieil ami, me voilà, je ne vous ai pas trompé ! »

FRANÇOIS

Et alors ?

GARIN

Alors, mon cher François, vous êtes, vous aussi, un petit univers, et les réactions que l'on observe en vous prouvent, à n'en pas douter, qu'elle brille quelque part dans le monde, l'étoile qui les a causées.

FRANÇOIS

Ah! Les étoiles!

MADAME DUPONT

C'est une jolie déduction.

FRANÇOIS

C'est une histoire absurde, voilà tout. Restons-en là, je vous en prie, ou je m'en vais.

MADAME DUPONT

Non, non. C'est moi qui vous cède la place. Vous êtes trop désagréable aujourd'hui. Monsieur Garin, je vous enlève.

GARIN

Faites, madame. A mon âge, on ne résiste plus. Je vais vous mettre en voiture. (*Il rentre dans le salon*).

SCÈNE IX

GERMAINE, FRANÇOIS

GERMAINE

Ecoutez, mon bon François, vous savez que j'ai pour vous une affection très vraie, très profonde.

FRANÇOIS

Oh! là là!

GERMAINE

Résignez-vous, vous êtes un brave homme. Dans

notre monde on ne voit que des gens qui aiment avec perfidie, vous, vous détestez avec cordialité.

FRANÇOIS

Je suis un ennemi très sûr. Continuez

GERMAINE

Seulement, vous ne vous rendez pas compte que votre mauvaise humeur devient une espèce de fléau. Vous êtes comme les tableaux, vous poussez au noir en vieillissant. Ça finira mal.

FRANÇOIS

J'y compte bien.

GERMAINE

Mon bon François, c'est le devoir de vos amis de vous guérir s'ils peuvent. Eh bien! je crois que j'ai trouvé le remède.

FRANÇOIS

Pire que le mal, comme tous les remèdes.

GERMAINE

Ce qui vous aigrit, François, c'est la solitude. Il faut vous marier.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que je disais? Mais ma pauvre amie, le mariage!... C'est la plus triste façon de se mettre au lit.

GERMAINE

Vous plaisantez toujours.

FRANÇOIS

Fichtre! Et vous ne plaisantez pas? Non, Germaine, je ne peux pas me marier... D'abord, je ne suis pas riche, et, par le temps qui court, la vie de famille, c'est ruineux, une femme, des enfants...

une maîtresse. . Il y a peu de fortunes qui y résistent.

GERMAINE

Soyez sérieux, François. J'y ai beaucoup pensé avec toute l'amitié que j'ai pour vous, et j'ai une idée... Une idée qui m'est très chère, très douce... qui nous rapprocherait encore.

FRANÇOIS

Arrêtez !... Germaine !... Il ne serait pas loyal de ma part d'en entendre davantage... Je suis très touché du projet que je devine. Il n'est pas besoin, je vous assure, qu'il se réalise pour que je vous aime comme un frère. Mais, sachez-le, et je parle sérieusement, je ne me marierai jamais.

GERMAINE

Oh! oh! Vous avez donc une raison grave... profonde...

FRANÇOIS

Très profonde...

GERMAINE

Vous me surprenez beaucoup... Je savais bien... Jacques m'avait dit que vous aviez une liaison... Mademoiselle Mariette Lambert, je crois... Mais je ne pensais pas que vous lui fussiez si attaché...

FRANÇOIS

Mariette ? Peuh ! Ça ne compte pas.

GERMAINE

Enfin, vous l'aimez.

FRANÇOIS

Pas du tout, nous sommes depuis trois ans ensemble, mais je ne la connais pas autrement.

GERMAINE

Alors ? Je ne vous comprends pas. Enfin, nous en reparlerons.

FRANÇOIS

Non, je ne veux pas, Germaine, que vous m'en reparliez.

GERMAINE

Comme vous me dites cela. Il y a donc dans votre passé quelque chose que je ne sais pas ?

FRANÇOIS

Eh bien, oui.

GERMAINE

Un roman.

FRANÇOIS

Non... Un souvenir...

GERMAINE

Malheureux ?

FRANÇOIS

Evidemment, puisque je me le rappelle.

GERMAINE

Vous avez aimé ?

FRANÇOIS

Oui.

GERMAINE

Comment n'ai-je jamais su ?

FRANÇOIS

C'était avant votre mariage... Je ne vous connaissais pas encore, ça date de six ans au moins... J'était tout petit... Et puis, j'ai été si ridicule dans cette affaire que je m'en vante très peu. Et je crois bien que personne ne s'en doute.

GERMAINE

Mon pauvre François! Qui était-ce?

FRANÇOIS

Une jeune fille.

GERMAINE

Jolie?

FRANÇOIS

Ah! Si ce n'avait été que ça! Jolie, c'est ce qu'on dit d'une femme quelconque; non, c'était la grâce même et un charme... une manière de s'en servir...

GERMAINE

Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

FRANÇOIS

C'était convenu entre elle et moi. Je croyais qu'elle le voulait, elle le croyait aussi, elle était de bonne foi. Elle avait pris pour de l'amour le plaisir d'être aimée. Et le jour où elle s'aperçut de son erreur, elle agit... oh! très crânement.

GERMAINE

Elle vous avoua la vérité...

FRANÇOIS

Non, elle se sauva, je reçus d'elle cette dépêche : « Décidément, mariage impossible, amis si vous voulez. »

GERMAINE

Qu'est-ce que vous lui avez répondu?

FRANÇOIS

Ah! Une lettre tapée! Une lettre terrible, sanglante.

GERMAINE

Qu'a-t-elle dit en la recevant!

FRANÇOIS

Rien, elle ne l'a pas reçue.

GERMAINE

Comment?

FRANÇOIS

Je n'avais pas mis ma lettre à la poste...

GERMAINE

Ah ! Et qu'est-ce qu'elle est devenue, cette méchante femme?

FRANÇOIS

Méchante! Pourquoi dites-vous qu'elle était méchante? C'est moi qui le suis.

GERMAINE

Depuis, vous ne vous êtes plus rencontrés?

FRANÇOIS

Non, elle s'est mariée à l'étranger. Je ne l'ai jamais revue!

GERMAINE

Et vous avez souffert?

FRANÇOIS

Un peu dans mon amour, beaucoup dans mon amour-propre.

GERMAINE

Et maintenant?

FRANÇOIS

Oh! Maintenant je pourrais la rencontrer, peuh!... Je m'en soucierais comme de ça... Je suis guéri... Tranquille au garage!

GERMAINE

Et heureux ?

FRANÇOIS

Enfin... content... Voyez-vous, ma petite Ger-

maine, il faut être content avant d'être heureux. Sans ça on ne serait jamais content... Oh! Ne parlons pas de tout ça!... Je viens de vous dire là un tas de vieilles histoires, un peu ridicules, des chagrins démodés qui ne se portent plus du tout. Aussi, les ai-je toujours gardés pour moi.

GERMAINE

Egoïste!

FRANÇOIS

Enfin, c'est dit. Je vous fais cadeau de mon secret. Au fond, Garin n'a pas tort. Je suis peut-être un tendre, mais un tendre honteux.

GERMAINE

Mon bon François.

FRANÇOIS

Ça m'a fait plaisir tout de même d'ouvrir mon cœur. Il en avait besoin, ça sentait le renfermé là-dedans. Parce que ce n'est pas tout ça. Je suis très mécontent. Je suis très mal logé dans mon pavillon. Je ne peux jamais avoir d'eau chaude. Les volets ne ferment pas. La pendule est arrêtée. C'est comme les bégonias...

GERMAINE

Les bégonias?

FRANÇOIS

Oui, les bégonias qui sont sous ma fenêtre. Ils devraient pousser, ils ne poussent pas. Je vais attraper le jardinier. Ah! les bégonias. (*Il sort.*)

GERMAINE

Le voilà reparti. Eh bien, ce bridge n'est pas fini!

SCÈNE X

GERMAINE, MADAME DUPONT, *puis* JACQUES, M. *et* MADAME OVIEDO *et* LÉVY, GARIN

LÉVY

Si, madame, on fait les comptes.

GERMAINE, *à Lévy.*

Cher monsieur, nous restez-vous à dîner?

LÉVY

Merci, chère madame. C'est que j'ai... Voulez-vous me permettre de vous envoyer un mot tout à l'heure?

GERMAINE

Certainement. Tâchez!... (*Madame Dupont, Lévy et Thérèse sortent.*)

OVIEDO, *à Garin.*

C'est fini, ma femme vient de faire une levée avec un art...

GARIN

Ça ne m'étonne pas. Quatre...

OVIEDO

Quoi?

GARIN

Rien... (*Entrent madame Oviedo et Jacques.*)

MADAME OVIEDO, *à Germaine.*

Chère amie, nous allons nous retirer aussi...

JACQUES

Pourquoi donc, chère madame, rien ne vous presse... et ma femme serait désolée. N'est-ce pas, Germaine?

GERMAINE

Certainement.

MADAME OVIEDO

Soit ! je cède... seulement, c'est l'heure de la promenade de ce pauvre Tommy... Alvar !

OVIEDO

Ma chère ?

MADAME OVIEDO

Faites donc marcher Tommy un peu au grand soleil.

OVIEDO

Comment donc ! (*Il remonte et sort.*)

BLANCHE, *rentrant.*

Ah ! Germaine, voilà une dépêche pour toi.

GERMAINE

Vous permettez ?... (*Elle lit.*) Oh !... oh !... Que je suis contente !

JACQUES

Qu'y a-t-il ?

GERMAINE

Ah ! si je m'attendais ! C'est Giselle qui me télégraphie. Giselle, ma meilleure amie ! Elle vient ici.

BLANCHE

Giselle Vaudreuil ?

GERMAINE

Oui, elle arrive en automobile. Sa dépêche est de Lisieux. Elle sera ici dans une heure ou deux. Ah ! c'est bien d'elle, cette surprise. Elle a toujours été comme ça. Blanche, veux-tu avoir l'obligeance de dire qu'on prépare tout de suite une chambre ?

BLANCHE

Laquelle ?

GERMAINE

La rose. (*Blanche sort.*)

JACQUES

La chambre de Cora Pearl, mazette!

MADAME OVIEDO

Cora Pearl a habité ici?

JACQUES

Oui, sous l'Empire, et depuis on ne donne jamais sa chambre qu'à l'évêque.

GARIN

C'est une tradition bien touchante.

JACQUES

Mais, au fait, ses bagages?

GERMAINE, *relisant la dépêche.*

Ils doivent être arrivés par le train. Envoies-y tout de suite.

JACQUES

Fichtre! Ça va encore faire une histoire. Nous avons un chef de gare...

MADAME OVIEDO

Odieux! L'homme le plus désagréable, le plus tracassier...

JACQUES

J'ai tous les jours des difficultés avec lui.

MADAME OVIEDO

Nous aussi.

JACQUES

Enfin, je vais voir. (*Il sort.*)

GERMAINE

Ma chère Giselle! que je suis contente!

GARIN

Moi aussi, je suis ravi de la retrouver. Personne ne m'intéresse davantage.

GERMAINE

Il y a plus d'un an que je l'ai revue.

MADAME OVIEDO

Comment?... Et c'est votre meilleure amie?

GERMAINE

Oh! oui, nous avons été au couvent ensemble. Elle était dans les grandes quand j'étais dans les petites.

GARIN

Naturellement.

GERMAINE

Quoi ?

GARIN

Je suis sûr qu'elle dit la même chose.

GERMAINE

Pourquoi ?

GARIN

Voyons. Avez-vous jamais entendu une femme qui, parlant d'une amie de couvent, ne dise pas : « Elle était dans les grandes, quand j'étais dans les petites? » (*Blanche rentre.*)

GERMAINE

Pas Giselle. Elle se moque bien de ça : la franchise même et la crânerie ! Et si honnête, si droite. Tenez, Giselle, c'est la seule femme en qui j'ai confiance, une confiance absolue !

BLANCHE

Oh ! elle la mérite.

GERMAINE

N'est-ce pas ? Ah! vous ne vous connaissez pas, madame Bertin, madame Oviedo.

GARIN

Et d'où nous tombe-t-elle aujourd'hui ?

GERMAINE

On ne sait jamais. Je ne la croyais même pas en France. C'est une vagabonde forcenée.

GARIN

Du reste, elle est un peu anglaise par sa mère.

MADAME OVIEDO

Et mariée ?

GERMAINE

Veuve. Elle avait épousé assez tard, à vingt-huit ans, un de ses cousins, un Canadien. Oh ! un mariage de raison.

BLANCHE

Et d'argent. Son mari était à la tête d'une énorme affaire de fourrures. Et puis un jour, il a pris froid. Il ne se couvrait pas assez.

GERMAINE

Il y a deux ans de cela. Elle a arrangé toute seule les affaires de son mari, avec une adresse admirable.

MADAME OVIEDO

Non !...

GERMAINE

Elle a mis dans sa poche les banquiers américains, les trappeurs de l'Arkansas. Elle avait un grand procès au Brésil. Elle apprit le portugais en un mois, pour se défendre elle-même. Et puis elle a repris le bateau. Et depuis lors, elle court l'Europe.

MADAME OVIEDO

C'est une femme supérieure que madame Vaudreuil.

GERMAINE

Oh ! oui, n'est-ce pas, Garin ?

GARIN

C'est-à-dire, c'est une femme irrésistible. Il y en a de plus jolies, il y en a de plus intelligentes... il n'y en a pas qui plaisent davantage.

GERMAINE

Elle sait toujours dire à chacun, avec le sourire qu'il faut, le mot qui peut lui faire le plus plaisir.

GARIN

Cela m'enchante de la regarder. C'est la femme la plus complètement femme que j'ai rencontrée, femme de vocation, femme de carrière, enfin toutes les femmes, plus une.

MADAME OVIEDO

En somme, une coquette.

GERMAINE

Mais pas du tout.

GARIN

Si, c'est une coquette. Seulement, une bonne coquette. Elle l'est sans préméditation, sans méchanceté. Chez d'autres femmes, la coquetterie est une chose acquise, artificielle. Chez madame Vaudreuil, c'est la sincérité et la nature. Et il serait aussi fou de la lui reprocher, que d'en vouloir à un lion d'être courageux, à un ténor d'être bête, à une rose d'être rose et de sentir bon.

BLANCHE

Et elle a toujours été comme ça ; quand les petites filles de son âge jouaient à la poupée, elle avait déjà un éventail.

GERMAINE

C'est vrai. Au couvent, il lui suffisait d'un sourire

pour attendrir les professeurs les plus revêches. On se rendait compte qu'elle était un peu magicienne. On l'avait surnommée Circé.

BLANCHE

Ah ! c'est vrai.

MADAME OVIEDO

Mais, dites-moi, cette dame a dû faire des passions sans nombre.

GERMAINE

Sans nombre.

MADAME OVIEDO

Et elle a eu beaucoup d'aventures?

GERMAINE

Aucune.

MADAME OVIEDO

Quoi ! jeune, belle, libre, séduisante et pas d'amants ! C'est incompréhensible et même immoral.

GARIN

Mais pas du tout, chère madame, puisque madame Vaudreuil est une coquette.

MADAME OVIEDO

Eh bien?

GARIN

Eh bien, ignorez-vous que les coquettes sont des femmes qui ne se donnent pas. Pour plaire toujours il faut qu'elles ne cèdent jamais. D'ailleurs, réciproquement, les femmes qui se donnent ne sont pas des coquettes. Elles n'ont pas le temps.

BLANCHE

Oh ! c'est vrai!

GARIN

Tenez, il y a dans l'anthologie la prière d'une pe-

tite courtisane de Mitylène qui m'a tiré les larmes des yeux. « O Vénus, dit-elle, ô Astarté aux yeux de violette, pour ton divin service, je n'ai jamais refusé les fleurs de mes lèvres et les fruits de mes seins, ni aux stratèges, ni aux démagogues, ni aux marchands, ni aux matelots, ni aux riches, ni aux pauvres, ni aux jeunes poètes, ni aux vieux philosophes, ni aux citoyens mariés, ni aux prêtres, ni aux soldats... »

MADAME OVIEDO

Oh ! que c'est beau !

GARIN

« Mais maintenant, ô déesse, avant que ma beauté ne se flétrisse, accorde-moi seulement le temps d'être coquette. »

GERMAINE

Pauvre petite !

BLANCHE

Oh ! oui, pauvre petite !

MADAME OVIEDO

Donc, d'après votre théorie, les pauvres coquettes sont condamnées à n'avoir pas d'amants, c'est gai.

GARIN

Mais elles ne désirent pas en avoir. Elles en ont une peur effroyable. La coquette qui aimerait, ce serait une fée qui lâche sa baguette, un pâtissier qui mange ses gâteaux. Avez-vous jamais vu un pâtissier manger ses gâteaux ?

GERMAINE

Oh ! non ! ça les dégoûte !

MADAME OVIEDO

Ah ! Et voilà pourquoi madame Vaudreuil n'a jamais aimé?

GARIN

Jamais, soyez-en sûre. Elle obéit à la destinée qui veut que la coquette cause sur le seuil de l'amour, mais la porte fermée.

MADAME OVIEDO

Pauvre femme! Pourtant, si elle s'ouvre, cette porte, la porte de l'amour?

GARIN

Si elle s'ouvre, alors, c'en est fait de la coquetterie et de la coquette. Elle capitule, elle jette son éventail aux orties, et elle devient la plus humble, la plus tendre des amoureuses. Mais c'est l'exception, c'est le phénomène.

GERMAINE

Le miracle!

GARIN

Voilà le mot juste. Et, puisque vous m'avez entraîné à cette petite conférence, dont je m'excuse, je la finirai en vieux professeur, en vous citant une belle parole : « Il n'y a que l'amour qui puisse faire le miracle de guérir de la coquetterie. »

MADAME OVIEDO

De qui est-ce?

GARIN

D'un homme du monde.

GERMAINE

Qui ça?

GARIN

M. de La Rochefoucauld.

MADAME OVIEDO

Je ne le connais pas.

GARIN

Vous pouvez le connaître.

MADAME OVIEDO

J'en serais charmée... M. de La Rochefoucauld! Où le voit-on?

GARIN

Tous les jours dans ma bibliothèque.

MADAME OVIEDO

Déjà cinq heures.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS

Je vous demande pardon, mes journaux sont arrivés?

BLANCHE

Oui. Ils étaient là, mais on les a pris.

FRANÇOIS

Naturellement. Bonjour, madame. C'est toujours comme ça. Figurez-vous que je me suis abonné à un tas de feuilles. Tout le monde les lit, sauf moi.

MADAME OVIEDO

Il faut que je me sauve, chère amie. Vous savez que nous partons, demain matin, pour passer huit jours à Paris.

GERMAINE

Alors, à jeudi, pour le bridge. Et votre mari?

MADAME OVIEDO

Je vais le prendre, dans le jardin, en passant.

GERMAINE

Voulez-vous être assez gentille pour lui réclamer les greffes du rosier qu'il m'a promises?

MADAME OVIEDO

Entendu.

GERMAINE

Au revoir. (*Madame Oviedo sort*).

JACQUES, *entrant.*

Dis donc, Germaine, j'ai une idée. Si nous allions jusqu'au bas de la côte au-devant de ton amie avec le boggy ?

FRANÇOIS

Au-devant de qui ?

GERMAINE

C'est vrai, j'oubliais de vous dire la nouvelle ! Je vous annonce l'arrivée d'une grande amie à moi.

FRANÇOIS

Qui ça ?

GERMAINE

Vous ne la connaissez pas, Giselle Vaudreuil. Blanche, sois gentille, dis au jardinier de cueillir toutes les fleurs du jardin, je veux que la maison soit comme un bouquet pour la recevoir.

BLANCHE

Oui, j'y vais. (*Elle sort.*)

GERMAINE

Vous verrez quel être exquis c'est que ma Giselle.

FRANÇOIS

Non... malheureusement, je ne verrai pas, je ne pourrai pas voir...

GERMAINE

Quoi ?

FRANÇOIS

Je venais justement vous dire... Imaginez-vous... Il faut que je parte tout de suite pour Paris. J'ai reçu une dépêche... Une affaire très importante pour moi.

JACQUES

Qu'est-ce que c'est que ça? Tu as des affaires... Quelles affaires?

FRANÇOIS

Je ne sais pas.

GERMAINE

Comment?

FRANÇOIS

Oui, n'est-ce pas, les affaires, on ne sait jamais... c'est toujours assez vague... Enfin! je pars...

GERMAINE

C'est impossible. Je ne veux pas.

FRANÇOIS

Il le faut.

JACQUES

François, c'est louche. Est-ce que tu irais rejoindre une femme par hasard?

FRANÇOIS

Jamais de la vie!

JACQUES

Alors, tu restes?

FRANÇOIS

Eh bien, oui, là, je pars retrouver une femme.

JACQUES

Jolie?

FRANÇOIS

Je ne sais pas.

GERMAINE

Comment, vous ne savez pas?

JACQUES

Il est fou! Cette idée de départ est idiote, et tu vas me faire le plaisir...

FRANÇOIS, *sèchement.*

Enfin, mon cher, si je te dis que j'ai besoin de partir, c'est que j'ai besoin de partir... On n'a pas idée de retenir les gens de force.

JACQUES

On n'a pas idée non plus d'être aussi capricieux.

GARIN

N'insistez pas! Je sais la raison qui oblige François à s'en aller. Elle est sérieuse. (*François le regarde avec surprise.*)

GERMAINE

Et moi, qui me faisais une joie... Ah! mon ami, vous êtes un maladroit. Quelle que soit la femme pour qui vous nous quittez, elle ne vaut certes pas celle que nous attendons.

JACQUES

Quel train prendras-tu?

FRANÇOIS

Le premier, celui de sept heures.

JACQUES

Bien, je vais te faire préparer l'auto.

GERMAINE

Alors, au revoir, François. Excusez-moi de ne pas être là quand vous partirez! Nous allons au-devant de Giselle.

FRANÇOIS

Au revoir, ma bonne amie.

JACQUES

Et sans rancune! Quel type!

GERMAINE

Je suis navrée, vous savez!... au revoir. (*Jacques et Germaine sortent.*)

SCÈNE XII

FRANÇOIS, GARIN, *puis* PIERRE

FRANÇOIS, *allant à Garin.*

Pourquoi avez-vous prétendu connaître?...

GARIN

La raison qui vous fait partir! Parce que je la connais.

FRANÇOIS

Comment?

GARIN

Vous ne l'avez pas cachée.

FRANÇOIS

Je ne vous ai rien dit.

GARIN

C'est quand on ne dit rien qu'on est sincère, mon ami... Car lorsqu'on parle...

FRANÇOIS

Enfin, quoi?

GARIN

Mon pauvre François. Je le disais bien qu'elle brillait quelque part. Seulement, je ne me doutais pas qu'elle fût si voisine, l'étoile! Ai-je dit vrai? Est-ce bien elle?

FRANÇOIS

Eh bien, oui! Mais je puis compter sur votre discrétion, n'est-ce pas?

GARIN

Parbleu! Mais pourquoi fuir madame Vaudreuil? Vous l'aimez?

FRANÇOIS

Moi, pas du tout! Seulement, j'ai dû l'épouser autrefois. Personne ne le sait, je serais en face de cette dame dans une situation fausse et que je veux éviter. Est-ce que vous ne comprenez pas ça?

GARIN

Si vous voulez.

FRANÇOIS

Aussi, je file. C'est simple, c'est net, ça arrange tout... Ouf! (*Il remonte et appelle.*) Pierre! Pierre! (*Revenant à Garin.*) Voyons, est-ce que je n'ai pas raison?

GARIN

Mais si, mais si!...

FRANÇOIS

Vous voyez bien. (*Pierre entre.*) Ah! Pierre, vous allez me faire ma valise.

PIERRE

Oh! monsieur a bien le temps.

FRANÇOIS

Non, non. Je veux partir le plus tôt possible! Vous direz au mécanicien de venir me prendre à mon pavillon. Tenez, mon ami, voilà pour vous.

PIERRE

Oh! merci, monsieur. C'est bien dommage que monsieur s'en aille si vite!

FRANÇOIS, *prenant des livres sur la table.*

Bah! Vous allez voir, ici, d'autres hôtes.

PIERRE

Ah! cette dame. On en fait des affaires à cause d'elle. Il a fallu déménager un tas de meubles.

FRANÇOIS

Ah! ah! Alors, vous n'êtes pas content, mon brave Pierre?

PIERRE

Pour sûr que non.

FRANÇOIS

Ah! ah! tenez, voilà deux louis de plus.

PIERRE

Oh! monsieur...

FRANÇOIS

Préparez vite ma valise. Vite... Je n'ai pas une minute à perdre... Mon cher maître... (*Il serre la main de Garin.*)

GARIN

Au revoir, mon bon François! Quand reviendrez-vous?

FRANÇOIS, *remontant.*

Jamais...

GARIN

Bien. A tout à l'heure!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le hall du château. Au fond, une grande porte donnant sur le perron. A gauche, un jardin d'hiver donnant sur le hall par deux baies.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, BONVIN. Au lever du rideau, Bonvin, le jardinier, est occupé à placer des fleurs dans les jardinières. Le gendarme Michel apparaît sur le perron.

MICHEL

Pardon, excuse.

BONVIN

Tiens! Un gendarme!

MICHEL

M. le comte de Landève, s'il vous plaît?

BONVIN

Ah! il n'est pas là. Il y a environ une demi-heure qu'il est parti avec madame la comtesse pour aller au-devant d'une dame qui vient de Paris ici en automobile.

MICHEL

Ça va bien. Il sera là-haut tout à l'heure alors

BONVIN

Faut croire. Si vous voulez l'attendre ?

MICHEL

Non, je reviendrai. Je vais profiter de ce que je suis par ici pour dire bonjour au percepteur.

BONVIN

Un bon homme. Vous le connaissez?

MICHEL

Bien sûr. C'est moi, dans le temps, qui l'ai arrêté.

BONVIN

Hein ?

MICHEL

Il était notaire à Pont-l'Evêque. Il a eu des ennuis à propos d'un testament qu'il avait truqué. Les héritiers l'ont fait coffrer.

BONVIN

Et il a été nommé percepteur après ça ?

MICHEL

Oui, parce que les héritiers en question étaient réactionnaires. Alors, il avait droit à une compensation.

BONVIN

C'est du propre. Quel sale gouvernement !

MICHEL

Vous n'êtes pas républicain, à ce qu'il paraît?

BONVIN

Y a pas de danger. Je suis bonapartiste depuis l'âge de onze ans. A c't'époque, l'impératrice est

venue dans le pays pour visiter les bains de Deauville. Je suis allé pour la voir, comme tout le monde. J'ai été assommé par les agents, à moitié écrasé par les cavaliers de l'escorte. Depuis ce temps-là, je suis bonapartiste.

MICHEL

Comme ça, je comprends. Vous avez une raison raisonnable. Là-dessus, bonsoir. Je reviendrai pour parler à M. le comte de Landève.

BONVIN

Au plaisir, gendarme. (*Michel sort.*)

SCÈNE II

BONVIN, GARIN

GARIN, *entrant.*

Bonjour, père Bonvin. Je vous fais mes compliments. Votre jardin est superbe, cette année.

BONVIN

Merci bien, monsieur. Au moins, vous n'êtes pas comme M. Trévoux. Il n'y a pas un matin où il ne m'ait attrapé pour une chose ou pour l'autre. Aujourd'hui encore, c'était pour les bégonias qui ne venaient pas assez vite à son idée. Je ne peux pourtant pas leur donner des coups de pied dans le derrière pour les faire pousser. Aussi, vous pouvez me croire, je n'ai guère pleuré quand j'ai vu tout à l'heure que M. Trévoux s'en allait.

GARIN

Il est parti ?

BONVIN

Probable. Je l'ai rencontré qui venait à la remise avec son sac à la main. Bon voyage!

GARIN

Heu! heu! (*Il s'approche d'un vase où Bonvin vient de placer de grosses roses jaunes.*) Ah! les belles roses!

BONVIN

N'est-ce pas, monsieur? Eh bien, c'est des roses du vieux rosier grimpant qui se trouve là derrière le vitrage. Dire qu'il n'y a pas deux mois, quand madame est arrivée ici, elle voulait que je l'arrache.

GARIN

Pourquoi donc?

BONVIN

Il était quasiment mort, tout tortu, tout sec, tout grognon, comme on dit. Jamais on n'aurait cru qu'il aurait pu refleurir. Et puis, un beau matin, une averse, un coup de soleil et il est parti. La sève était riche malgré qu'il n'y parût pas. Maintenant, il donne plus de roses que tous les autres.

GARIN

Oui, voyez-vous, il y a des rosiers comme ça.

BONVIN

Oui.

GARIN

Oui.

BONVIN

Je suis tout de même content que M. Trévoux soit parti. Allons, bien le bonsoir, monsieur. (*Il reprend ses paniers et sort.*)

SCÈNE III

GARIN, FRANÇOIS. *Garin descend, ouvre le journal. François entre brusquement.*

FRANÇOIS

C'est moi !

GARIN

Vous !

FRANÇOIS

Ah ! nom d'un chien de nom d'un chien ! Ah ! c'est gai, ce qui m'arrive !

GARIN

Mais quoi ?

FRANÇOIS

Cette auto ! Cette sacrée auto ! Il n'y a pas eu moyen de la mettre en marche. Voilà trois quarts d'heure que je suis dans la remise ; j'ai nettoyé les bougies ; j'ai visité la magnéto ; j'ai injurié le chauffeur. Rien n'y a fait !

GARIN

C'est curieux. Quelle peut bien être la cause ?

FRANÇOIS

Est-ce que je sais ? Il prétend qu'il y a quelque chose dans le carburateur. Quoi, je vous le demande ?

GARIN

Peut-être la destinée !

FRANÇOIS

C'est inouï. Vous voyez dans quelle situation je me trouve !

GARIN

Je vois.

FRANÇOIS

Le train de sept heures est manqué. Qu'est-ce que je peux faire? Partir à pied? J'y ai pensé, mais j'aurais l'air de me sauver. Et ça ne me convient pas. Je ne veux pas avoir l'air de partir dans la fièvre et la colère, quand je pars dans le calme, le sang-froid et la bonne humeur. (*Il casse un petit magot chinois qui était sur une table.*)

GARIN

Certes! Ce n'est peut-être pas l'avis de ce petit Chinois. Mais ces petits Chinois, ils ne savent pas. En somme, vous nous restez?

FRANÇOIS

Oh! une demi-heure tout au plus. Je prendrai le train de sept heures quarante-deux.

GARIN

Et jusque-là?

FRANÇOIS

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je ne peux pas me cacher dans un trou. D'ailleurs, je m'en fiche. Vous savez fort bien que si je m'en allais, ce n'était pas pour moi, c'était par délicatesse.

GARIN

Évidemment.

SCÈNE IV

LES MÊMES, THÉRÈSE, *puis* JACQUES

THÉRÈSE *entrant en courant de gauche.*

La voilà!

FRANÇOIS

Déjà !

THÉRÈSE

C'est madame Vaudreuil ! Ils sont au bout de l'allée. J'entends l'automobile ! (*Elle sort au fond. On entend une trompe d'automobile.*)

FRANÇOIS

Ah ! ces automobiles...

GARIN

Ah ! oui, très dangereux, l'automobile.

FRANÇOIS

Il y en a qui arrivent trop tôt, il y en a qui partent trop tard.

GARIN

Il y a toujours quelque chose.

JACQUES *apparaît, portant un manteau. Il appelle au dehors.*

Pierre ! Allez prendre les sacs. (*Il entre suivi de Germaine.*) Comment, François, encore là ?

FRANÇOIS

Oui, une panne.

GERMAINE, *entrant.*

Oh ! que c'est bien fait ! Je suis ravie.

FRANÇOIS

Oh ! je prends le train suivant. Veux-tu me commander le boggy et la jument pour sept heures ?

GERMAINE

Ah ! (*Germaine lui tourne le dos, fâchée, et remonte.*)

JACQUES

La jument ? Mais elle vient de rentrer... c'est ennuyeux.

FRANÇOIS

Je t'en prie.

JACQUES

Enfin, j'y vais! Quel type!

GARIN

Eh bien, vous voilà tranquille!

FRANÇOIS

Très tranquille. (*Il va porter les manteaux à gauche, puis sort. Giselle apparaît au fond sur le perron. François gagne l'extrême droite.*)

THÉRÈSE, *allant à Giselle.*

Oh! madame, que je suis contente! Quel bonheur que vous soyez là!

GISELLE

Thérèse, ma petite Thérèse! (*Apercevant Garin.*) Oh! mon cher maître, je suis ravie de vous retrouver.

GARIN

Chère madame.

BLANCHE, *allant à Giselle.*

Oh! Giselle! Giselle! Je suis ravie de vous voir! J'ai cueilli ces fleurs pour vous!

GISELLE

Oh! que vous êtes gentille, ma chère Blanche. Et quelle petite mine fraîche et candide et honnête. Comme on voit bien qu'elle est la femme de toutes les vertus!

BLANCHE, *plongeant le nez dans les fleurs.*

Je vais les mettre dans l'eau. (*Elle sort.*)

GISELLE, *à Garin.*

Figurez-vous, il y a deux heures, je pensais à vous.

GARIN

A moi... Ah ! madame !

GISELLE

Oui, en traversant Évreux. Je me suis rappelé que vous y aviez été professeur.

GARIN

Vous vous souvenez de cela ?

GISELLE

En passant, j'ai choisi la place où sera votre statue.

GARIN

Ce n'est pas très gai, mais c'est gentil.

THÉRÈSE, *à Giselle.*

Donnez-moi votre sac, je vais le porter dans votre chambre.

GISELLE

Qu'elle est grandie, cette Thérèse... et belle...

THÉRÈSE, *sortant.*

Ça passera !

GERMAINE

Ah ! ma Giselle, que je suis heureuse !

GISELLE

Et moi aussi, ma chérie !

GERMAINE

Dire que je t'ai enfin, là, dans ma maison.

GISELLE

Elle est toute pareille à toi, ta maison, jolie, gaie, accueillante, fleurie ! c'est ta maison !

GERMAINE

Eh bien, vous vous cachez... Ma chérie, je te présente notre bon ami François Trévoux.

GISELLE

M. Trévoux... mais je...

FRANÇOIS, *un peu brusquement.*

Madame, je suis très honoré de vous être présenté.

GISELLE

Et moi, monsieur, je suis charmée de vous rencontrer. D'ailleurs, M. Trévoux n'est pas un étranger pour moi.

GERMAINE

Est-ce que par hasard, tu aurais pensé à lui en traversant Lisieux ?

GISELLE

Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de M. Trévoux, par une amie à moi, une amie très chère qui l'a connu quand elle était jeune fille, il y a longtemps, et qui s'est mariée depuis.

GERMAINE

Et qu'est-ce que cette amie t'a dit de lui ?

GISELLE

Le plus grand bien... Elle se souvient de vous, monsieur, avec beaucoup, beaucoup de sympathie.

FRANÇOIS

Ah ! moi, madame, je ne me souviens pas du tout d'elle.

GERMAINE

Qui est-ce ?

GISELLE

Oh ! Une Anglaise !

GERMAINE

Ah ! voilà Jacques ! Regarde-le bien, tu le connais à peine.

JACQUES

Oh ! voyons, Germaine !

GERMAINE

Il est bien, hein ?

GISELLE

Il est très bien... Il est même mieux que ça... Monsieur, vous êtes mieux que ça...

JACQUES

Oh ! madame... je vous en prie...

GERMAINE

Appelle-le Jacques.

GISELLE

Soit ! Il te rend heureuse, ce Jacques ?

GERMAINE

Très...

GISELLE

Il t'aime ?

GERMAINE, *à Jacques.*

Dis-le à la dame si tu m'aimes.

JACQUES

A en oublier que nous sommes mariés.

GISELLE

Et vous lui êtes fidèle ?

JACQUES

A en rougir...

GISELLE

Jacques, vous êtes très bien, et pourtant, vous êtes un mari.

GERMAINE

Eh bien ?

GISELLE

Ah ! pour moi, c'est un personnage effrayant ! Le

monsieur qui peut vous dire : « Je veux dîner ce soir à sept heures et demie... » Quelle horreur ! Malgré ça, Jacques, on va être tout de suite de bons amis... On s'imaginera qu'on s'est déjà causé des tas de misères, qu'on s'est brouillé, raccommodé. Enfin, on sera des amis... Et... Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

JACQUES

Rien. Je suis dans la diplomatie.

GISELLE

Vous n'avez pourtant pas l'air maladroit.

JACQUES

Oh ! je cache mon jeu.

GERMAINE, *à Garin et à François.*

Eh bien, vous faites bande à part ?

GARIN

François était en train de grogner très gentiment.

GISELLE

Comment, M. Trévoux grogne quelquefois ?

JACQUES

C'est sa manière.

FRANÇOIS

Voyons !

GISELLE

Tiens, mon amie ne m'avait pas dit ça.

JACQUES

Au fait, j'ai commandé la charrette pour toi. Elle sera là dans une demi-heure.

GISELLE

Comment, vous partez, monsieur ?

JACQUES

Monsieur part.

GISELLE

Quand j'arrive. Ce n'est pas galant.

FRANÇOIS

Excusez-moi, madame... je ne suis pas galant.

GERMAINE

Ta, ta, ta... Pourtant, monsieur va à Paris pour y retrouver une belle dame.

GISELLE

Ah !

FRANÇOIS

Ce n'est pas vrai.

GARIN

Aïe !

JACQUES

Comment, tu l'as avoué tout à l'heure.

FRANÇOIS

Oui, mais c'est une femme quelconque, pas jolie... plus très jeune... Enfin la première venue.

JACQUES

Alors, c'est donc pour un mariage ?

FRANÇOIS

Ah ! non, par exemple ! Jamais de la vie !

GISELLE

Oh ! oh ! Vous semblez, monsieur, avoir une rancune personnelle contre le mariage !

FRANÇOIS

Pas du tout, madame !

GISELLE

Contre une femme, alors ?

FRANÇOIS

Non plus... la rancune, madame, c'est un reste

d'amour. Et moi, je n'aime personne. Et puis, quoi qu'elles fassent, les femmes ont toujours une excuse, c'est d'être femmes, et nous, nous avons toujours un tort, c'est d'être hommes. S'il m'est arrivé d'avoir à me plaindre de l'une d'elles, c'est à peine si je m'en souviens, et je lui pardonne de tout mon cœur.

GISELLE

Monsieur Trévoux, vous venez de parler comme un honnête homme.

FRANÇOIS

Oui, madame. Je suis un honnête homme, et je n'en suis pas plus fier pour ça.

GISELLE

Vous avez tort!...

FRANÇOIS

Mais non, madame!... Les honnêtes gens sont moins sympathiques, moins aimables et moins aimés que les autres.

GARIN

Et au fond, comme ils ne sont pas beaucoup plus honnêtes, alors...

SCÈNE V

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE

Monsieur le comte, la carriole revient de la gare. Les malles n'y étaient pas.

GISELLE

C'est vrai. J oubliais de vous prévenir. (*A Pierre.*)

Merci beaucoup, mon ami. Mes bagages n'arrivent qu'à sept heures. Il faudra, ce soir, me prendre comme je suis, en robe de voyage... toute décoiffée... à faire peur... Heureusement que je ne suis pas coquette... (*Garin tousse.*) Qu'est-ce que vous avez, monsieur Garin ?

GARIN

Rien... je tousse...

JACQUES

Eh bien, chère madame, j'enverrai demain matin.

GISELLE

Ce n'est pas la peine. Le chef de gare s'est mis à mes ordres... il a été d'une amabilité !...

GERMAINE

Lui ?

JACQUES

L'homme le plus désagréable du département.

FRANÇOIS

Eh bien... et moi ?

JACQUES

Toi, tu es l'homme le plus désagréable de France.

FRANÇOIS

A la bonne heure !

GISELLE

Je vous assure que votre chef de gare a été exquis. Il s'est mis en quatre. Il s'est chargé très aimablement de s'occuper de mes bagages. Vous savez que sa petite fille, la seconde, a la coqueluche.

JACQUES

Non, je ne sais pas.

GISELLE

Mais l'aînée est superbe et sa femme est charmante.

GARIN

Elle a conquis toute la famille.

JACQUES

C'est incroyable.

GISELLE

Mais pas du tout. Du reste, je ne sais pas comment ça se fait, j'entends toujours parler de gens difficiles, méchants, moi, je n'en rencontre jamais.

GARIN

Parbleu !

GISELLE

Les hommes sont bien meilleurs qu'on ne le dit, et plus complaisants et plus serviables. Tenez, il y a un mois, je voulais revenir de Palerme à Naples. Plus une seule place sur le bateau. J'ai été trouver le capitaine, j'ai causé avec lui. Au bout de cinq minutes, il m'a donné la plus belle cabine qui était retenue depuis quinze jours par une famille irlandaise, les Smitson. Ce n'est pas gentil?

JACQUES

C'est gentil pour vous. Mais pas pour la famille irlandaise !

FRANÇOIS

C'est effrayant ce que l'Irlande peut trinquer à travers l'histoire.

GERMAINE

Dis donc, ils ont dû être furieux, les Smitson?

GISELLE

D'abord, oui, mais j'ai été trouver M. Smitson père. J'ai causé avec lui, et au bout de cinq minutes, nous étions si bons amis qu'il m'a cédé au prix coû-

tant une magnifique madone Renaissance qu'il avait l'intention d'offrir au pape. Ce n'est pas gentil?

GARIN

C'est très gentil pour vous, mais pas pour le pape.

GISELLE

Le pape!... Aussitôt à Rome, j'ai obtenu une audience du Saint-Père... J'ai causé cinq minutes avec lui...

GARIN

Et il vous a donné une place au paradis?

GISELLE

Non. Seulement mille jours d'indulgence.

JACQUES

Cédez-m'en dix minutes...

GISELLE

Ne plaisantez pas!... Sa Sainteté a été pour moi d'une bonté exquise, et quand je l'ai quittée, elle a bien voulu me dire : « Priez pour moi, ma fille, et dites-en du bien. »

JACQUES

Hé!... Le Saint-Père ne déteste pas un peu de pieuse réclame.

GISELLE

Que voulez-vous? On l'a dit : « Le bon Dieu lui-même a besoin des cloches. »

GERMAINE

Oh! tu n'as pas changé, Circé!

GISELLE

Ne te moque pas de moi!

GARIN

Vous êtes restée longtemps en Italie, madame?

GISELLE

Six mois!... Ah!... je m'y suis plu!... Au fond je ne me plais que là!... J'y ai passé presque tout mon temps depuis la mort de mon pauvre mari...

GERMAINE

Oui, ton pauvre mari !

GISELLE

Oui, mon pauvre mari ! C'est un pays prodigieux. Il me semble que c'est le mien.

GARIN

C'est le vôtre.

FRANÇOIS, *à part.*

Oh ! L'Italie !

GISELLE

J'adore ces villes blanches, toutes roses le soir... Elles ont une grâce accueillante... Elles vous offrent tout de suite des fleurs et des chansons... Elles ont une manière de se coucher sur l'épaule des collines, avec un mouvement nonchalant de femme amoureuse.

GARIN

Ce sont des femmes!

GISELLE

N'est-ce pas?

GARIN

Vous avez remarqué aussi ? Florence est blonde, Naples est brune, Ravenne a des yeux de violette, Venise a des regards bleus sous ses cheveux dorés.

GISELLE

Ah! comme vous connaissez l'italie!... Vous y avez été souvent?

GARIN

Jamais !...

GISELLE

Et vous, monsieur Trévoux?

FRANÇOIS

Moi non plus. Et je suis bien décidé à n'y jamais fourrer les pieds.

JACQUES

Pourquoi ?

FRANÇOIS

Parce que, moi, j'aime les villes qui sont...

GERMAINE

Quoi ?

FRANÇOIS

Enfin, qui sont des villes, des villes ordinaires, qui ne font pas de charmes, qui ne se couchent sur l'épaule de personne. J'aime Poitiers, j'aime Limoges, j'aime Châlons-sur-Marne, enfin, les endroits sincères. Poitiers n'est pas brune, Limoges n'est pas blonde. Enfin, j'aime les villes qui ne sont pas des coquettes.

JACQUES

Ah ! mon pauvre François, tu es intolérable...

GISELLE

Mais non. M. Trévoux est charmant.

FRANÇOIS

Non, madame, je ne suis pas charmant, moi.

GISELLE, *à Jacques.*

Votre ami me plaît beaucoup.

GERMAINE, *à François.*

Comment la trouvez-vous ?

FRANÇOIS

Odieuse !

GERMAINE

Oh ! je vous déteste !

PIERRE, *entrant.*

M. Lévy fait dire à madame qu'il viendra dîner.

GERMAINE

Bien. Quelle heure est-il ?

PIERRE

Six heures et demie.

GERMAINE

Oh ! déjà ! Attendez ! Tu m'excuses, ma petite Gigi, j'ai mille choses à faire. (*A Pierre.*) Il faudra huit couverts.

PIERRE

Bien, madame.

JACQUES

Et moi, je vais m'occuper de la voiture pour toi.

FRANÇOIS

Merci.

GARIN

Excusez-moi, chère madame, mais j'ai un travail de la dernière importance à terminer.

GISELLE

Ah ! sur quoi ?

GARIN

Sur l'état de la propriété foncière en 1475.

GISELLE

Qui ça intéresse-t-il ?

GARIN

Mon Dieu, ça aurait beaucoup intéressé Louis XI. Mais à part lui, je ne vois personne. Ainsi, vous comprenez qu'il n'y a pas une minute à perdre, chère madame. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

GISELLE, FRANÇOIS

GISELLE

Quel homme fin et charmant que M. Garin !

FRANÇOIS

Oui.

GISELLE

Et les Landève, comme ils sont gentils !

FRANÇOIS

Oui.

GISELLE

Vous les connaissez beaucoup?

FRANÇOIS

Oui.

GISELLE

Depuis longtemps ?

FRANÇOIS

Oh! oui!

GISELLE

Je vous ennuie?

FRANÇOIS

Non.

GISELLE

François, pourquoi n'avez-vous pas répondu ?

FRANÇOIS

A quoi?

GISELLE

A ma dépêche... Vous vous rappelez bien... « Dé-

cidément, mariage impossible... Amis, si vous voulez. » Il y a six ans de cela. Dites, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu?

FRANÇOIS

Je ne sais pas. Je n'ai pas eu une minute à moi depuis six ans.

GISELLE

Eh bien, répondez-moi, maintenant.

FRANÇOIS

Il est trop tard.

GISELLE

Vous m'en voulez?

FRANÇOIS

Je ne vous en veux plus.

GISELLE

Alors, vous n'acceptez pas mon amitié?

FRANÇOIS

Décidément... amitié impossible.

GISELLE

Pourquoi?

FRANÇOIS

Parce que, moi, je ne sais pas faire de l'amitié avec les restes de l'amour.

GISELLE

Vous êtes méchant aujourd'hui.

FRANÇOIS

Vous avez été méchante autrefois.

GISELLE

Je vous ai fait beaucoup souffrir?

FRANÇOIS

Pas tant que ça!

GISELLE

Ah !

FRANÇOIS

Au fond, je ne vous aimais pas autant que vous le croyiez !

GISELLE

Oh ! je me rappelle le matin où je vous ai envoyé la fameuse dépêche.

FRANÇOIS

Moi, je ne me le rappelle pas.

GISELLE

C'était un lundi...

FRANÇOIS

Non, un mardi...

GISELLE

C'est vrai...

FRANÇOIS

Il faisait un temps superbe... D'ailleurs, les jours où il vous arrive un embêtement, il fait toujours un temps superbe ! Ah ! quelle bonne rosse que la nature !

GISELLE

Qu'est-ce que vous avez fait quand vous avez reçu ma dépêche ?

FRANÇOIS

J'ai fait ma malle tout de suite.

GISELLE

Et où avez-vous été ?

FRANÇOIS

Je suis allé... je suis allé... déjeuner.

GISELLE

Où ?

FRANÇOIS

N'importe où. Au Café Anglais. Oh! j'y ai fait très bonne figure. Auguste, le maître d'hôtel qui m'a élevé, m'a dit : « Aujourd'hui, monsieur est gai comme un veuf. » Je lui ai donné un louis. En sortant sur le boulevard, j'ai rencontré un de mes amis qui m'a demandé de lui servir de témoin dans une affaire d'honneur, insignifiante, très facile à arranger.

GISELLE

Et vous l'avez arrangée ?

FRANÇOIS

Ah! non! Je vous en voulais trop! J'ai fait battre mon ami dans des conditions terribles.

GISELLE

Et il a été blessé?

FRANÇOIS

Gravement!

GISELLE

C'est affreux!

FRANÇOIS

Est-ce que vous vous imaginiez, par hasard, que vous pouviez me quitter, me désespérer et me briser le cœur et qu'il ne se passerait rien? Ma parole, les femmes sont extraordinaires de dureté et d'égoïsme.

GISELLE

Hein?

FRANÇOIS

Ah! oui, je me suis senti mauvais. Ce jour-là, ma méchanceté, c'était la vôtre .. Et puis, peu à peu, j'ai repris ma vie habituelle, et huit jours après, je n'étais presque plus malheureux, un peu abruti seulement comme après une grippe.

GISELLE

En vérité, et une fois dégrippé, vous avez pris une maîtresse, sans doute?

FRANÇOIS

Plusieurs.

GISELLE

Oh! ça, c'est gentil!

FRANÇOIS

Pourquoi?

GISELLE

Je ne sais pas, ça me flatte. Il m'eût agacé que vous vous fussiez consolé avec une seule femme.

FRANÇOIS

Il m'en a fallu trois, votre monnaie.

GISELLE

Vous me comblez!... Et vous ne vous êtes jamais demandé, François, pourquoi j'étais partie si subitement... pour l'Angleterre?

FRANÇOIS

C'était facile à comprendre.

GISELLE

Pas si facile que ça.

FRANÇOIS

Mais si... Vous vous êtes aperçue, un beau matin, que vous vous étiez trompée sur vos propres sentiments, que vous ne m'aimiez pas, et comme il vous gênait de me le dire, vous vous êtes sauvée... voilà.

GISELLE

Non, François, ce n'est pas pour ça que je suis partie... Vous ne me demandez pas pourquoi?

FRANÇOIS

Non. Aujourd'hui, je vous avoue que cela ne m'in-

téresse guère... (*Un temps.*) Pourquoi êtes-vous partie?

GISELLE

Oh! mon Dieu! pour une bêtise.

FRANÇOIS

Dites.

GISELLE

Mais puisque ça ne vous intéresse pas.

FRANÇOIS

Evidemment, mais dites tout de même.

GISELLE

Eh bien, François, je suis partie parce que je sentais que j'allais vous aimer... vous aimer trop.

FRANÇOIS

Vous?

GISELLE

Oui.

FRANÇOIS

Ah! non... non, de grâce! Vous vous êtes moquée de moi jadis, tout à votre aise, soit... mais maintenant, vous perdriez votre temps. Je ne vous aime plus.

GISELLE

Je le sais! Je sais que vous avez refait votre vie comme j'ai refait la mienne... Nous parlons souvenir, pas autre chose... nous causons sur le velours... Tout nous sépare... Alors nous pouvons être vraiment sincères... Je ne me moque pas de vous, François.

FRANÇOIS

Alors, vous voulez me faire croire... que vous vous êtes sauvée comme cela, parce que vous m'aimiez. C'est absurde...

GISELLE

Je ne vous dis pas que ce ne soit pas absurde, je vous dis que c'est vrai. Et je vais vous le prouver. Ce qui m'a décidée, c'est la dernière soirée que nous avons passée ensemble... nous étions seuls dans le salon de ma mère. Il faisait chaud. J'avais pris mon petit éventail Louis XV, monté en écaille blonde ajourée. Il ne me quittait jamais. Vous avez parlé de l'avenir avec un peu trop d'autorité. Vous décidiez, vous tranchiez sans trop vous inquiéter de mon avis... Tout à coup, vous m'avez demandé de poser mon éventail.

FRANÇOIS

Il me cachait un peu de votre visage.

GISELLE

Et comme je ne vous obéissais pas tout de suite, vous me l'avez enlevé en riant, mais presque brutalement, et vous l'avez jeté sur le guéridon.

FRANÇOIS

Oh! je me rappelle très bien.

GISELLE

Il était tard. Nous nous sommes quittés. Après votre départ, je repris mon petit éventail, et je m'aperçus qu'une des branches était cassée. Vous ne pouvez pas savoir toutes les pensées que fit naître brusquement en moi ce pauvre petit bout d'écaille rompue. Je me sentis soudain un peu asservie, un peu humiliée. J'étais sur le point de vous aimer. Je me vis déjà faible et désarmée devant vous. Je compris que si je vous épousais, c'en serait fait de mon indépendance un peu orgueilleuse. Cette idée me troubla, m'effraya. Je me dis : « Je ne veux pas. » Il fallait choisir entre la liberté et l'amour... J'ai

choisi la liberté... C'est pour cela, François, que je suis partie !...

FRANÇOIS

Et pourtant vous en avez épousé un autre.

GISELLE

Oui, un autre que je n'aimais pas.

FRANÇOIS

Ah !... Gâcheuse, va !

GISELLE

Comme je vous fais de la peine ! J'ai eu tort de vous parler ainsi.

FRANÇOIS

Oh ! non !... Giselle... Vous avez eu raison. Oui, vous venez de me faire de la peine. Mais aussi, vous venez de me faire grand plaisir... Je croyais n'avoir jamais rien été pour vous... Je croyais que vous vous étiez jouée de moi... je ne souffrais plus dans mon amour, mais encore un peu dans mon amour-propre... Mais vous venez de me dire des choses, des choses, et pour la première fois, je puis penser au passé sans colère, sans humiliation... Vous venez de changer un souvenir très amer en un souvenir presque doux... Merci.

GISELLE

Et puis, croyez-moi, François, il vaut mieux que les choses aient été ainsi .. Tels que nous sommes, vous et moi, je vous aurais rendu très malheureux.

FRANÇOIS

C'était couru !

GISELLE

N'est-ce pas ?

FRANÇOIS

Au lieu que maintenant, on ne s'aime plus !...

Quelle chance, Giselle ! quelle chance ! Si je vous aimais encore, n'est-ce pas, je ne pourrais vous dire que des choses désagréables !

GISELLE

Et moi, je ne pourrais que vous en répondre...

FRANÇOIS

Tandis qu'on est là, tranquillement, gentiment... On s'est fait de la peine autrefois... c'est oublié...

GISELLE

Fini, l'orage !

FRANÇOIS

L'arc-en-ciel !

GISELLE

Alors je vous envoie de nouveau mon message : « Amis si vous voulez !... »

FRANÇOIS

Je bondis au télégraphe et je vous réponds : « Je veux ! »

GISELLE

Et voilà une dépêche qui aura mis six ans à parvenir à son adresse ! Donnez-moi la main, Francois !

FRANÇOIS

De tout cœur !

SCÈNE VII

LES MÊMES, JACQUES

JACQUES, *entrant.*

Eh ! le voyageur... Il est sept heures.

FRANÇOIS

Déjà ! Bien.

JACQUES

Quoi, bien ! Il te reste juste le temps d'aller dire au revoir à Germaine.

GISELLE

A quelle heure est donc votre train, monsieur ?

FRANÇOIS

Oh ! à huit heures, huit heures dix.

JACQUES

Pas du tout, à sept heures quarante-deux... Et je ne veux pas éreinter ma jument.

FRANÇOIS

Bien. Je m'en vais... Je m'en vais... Pourtant, Jacques, si ça te gêne trop... à la rigueur, je peux remettre à demain, oh ! demain, à la première heure !

JACQUES

Oh ! non. Maintenant, c'est arrangé, c'est attelé, prends ton vol.

FRANÇOIS

Parfait, alors, parfait... Je m'en vais... C'est pas la peine de grogner...

JACQUES

Moi ?... Ah ! elle est joyeuse !

FRANÇOIS

Tu ne crois pas qu'il va pleuvoir ?

JACQUES

Pleuvoir ! Il n'y a pas un nuage. En voilà une idée !

FRANÇOIS

C'est bien... je pars... Il ne me reste, madame, qu'à... vous dire... Enfin... qu'à prendre congé de vous.

GISELLE

Je suis très touchée, monsieur... J'aurais été très heureuse de vous voir ici durant les quelques jours que j'y passe... et je regrette...

FRANÇOIS

Je regrette également, croyez-le bien, j'aurais été heureux...

JACQUES

Eh bien ! mon vieux, voyons, ton train, ton train !

FRANÇOIS

Oui... Oh ! là ! là ! les trains !... C'est assommant... Ils ne peuvent pas attendre... Au revoir, madame, à... à...

GISELLE

Au revoir, monsieur...

JACQUES

Allons, viens ! viens !

FRANÇOIS

Eh bien, oui, là, je viens, et puis ne grogne pas tout le temps comme ça.

JACQUES

Viens ! Viens ! Viens ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

GISELLE *seule, puis* THÉRÈSE

GISELLE

Pauvre garçon ! (*Entre Thérèse.*)

THÉRÈSE

Oh ! là, là, François n'a pas l'air de s'en aller gaie-

ment, c'est vrai qu'il n'a jamais l'air très gai, et puis d'abord, qui est-ce qui a l'air gai?

GISELLE

Toi...

THÉRÈSE

Moi?... Ah! là, là! Savez-vous à quoi je pensais, il y a une heure?... Je pensais à me tuer ou en tout cas à refuser de conduire le cotillon au bal blanc du Casino.

GISELLE

Dis donc, comment s'appelle-t-il ?

THÉRÈSE

Voilà! Vous, au moins, vous comprenez tout de suite! Quel bonheur que vous soyez arrivée... Je n'ai d'espoir qu'en vous. Parce que vous, vous êtes une femme de tête. Vous pouvez me conseiller, m'aider. Et j'en ai tant besoin !

GISELLE

Mon Dieu !

THÉRÈSE

Voilà mon secret... Tout le monde le sait, mais c'est un secret tout de même... Il y a... dans un château, tout près d'ici, il y a un jeune homme qui se nomme Marc des Armoises. Oh! ce n'est pas un garçon extraordinaire, mais seulement il est gentil, il sait se rendre inutile !

GISELLE

Mais c'est un nigaud!

THÉRÈSE

Non, je l'aime. Seulement, il ne fait pas attention à moi !

GISELLE

Non ?

THÉRÈSE

Et non seulement il ne se décide pas à demander ma main, mais imaginez-vous que ce matin, il a osé m'annoncer qu'il quitterait bientôt la France ; alors il faut que vous le voyiez, chère madame, que vous lui parliez, que vous arrangiez les choses, parce que, voyez-vous, je l'aime si fort, si fort, que je sens que ça peut passer d'un moment à l'autre.

GISELLE

Vraiment!

THÉRÈSE

Et si ça passait, je serais malheureuse, oh ! malheureuse ! Vous lui parlerez, n'est-ce pas ?

GISELLE

Mais... ma petite...

THÉRÈSE

Vous faites des gens tout ce que vous voulez... Tout le monde le dit... Je vous en prie .. dites... vous voulez bien ?

GISELLE

Eh bien, oui, là ! Je veux que tu sois heureuse. N'aie pas peur, je parlerai à ton jeune homme, je m'en charge.

THÉRÈSE

Oh ! chic ! chic ! Il m'aime !

GISELLE

Quelle affaire! Et moi qui étais venue ici pour être tranquille.

THÉRÈSE

Vous vous reposerez après. Seulement il faut que je vous explique... Chut ! Voilà Germaine ! Sauvons-nous !

SCÈNE IX

LES MÊMES, GERMAINE

GERMAINE, *entrant.*

Où allez-vous?

GISELLE

Faire un tour de parc.

GERMAINE

Revenez vite. Alors, moi, je vais écrire mon menu. (*Elle se met à écrire.*)

SCÈNE X

GERMAINE, JACQUES. *Jacques entre, il sifflote, ouvre un journal.*

GERMAINE

Si tu m'embrassais, toi!

JACQUES

Ça peut se faire! (*Il l'embrasse.*) C'est fait.

GERMAINE

Je t'aime!

JACQUES

Et moi donc!

GERMAINE

Oh! toi!...

JACQUES

Quoi?

GERMAINE

Ce n'est pas la même chose.

JACQUES

Et pourquoi donc?

GERMAINE

Moi, je t'aime. Un point, c'est tout. Toi, tu m'aimes, un point, ce n'est pas tout.

JACQUES

Oh! C'est inouï, ce besoin de compliquer les choses les plus simples... De quoi te plains-tu? Je suis heureux...

GERMAINE

Oh! les hommes le sont toujours.

JACQUES

Sauf François!

GERMAINE

Oh! celui-là, je suis furieuse contre lui... Cette idée de nous lâcher comme ça!

JACQUES

Que veux-tu... C'est un tel braque!...

GERMAINE

Et juste au moment où Giselle est là...

JACQUES

Elle est charmante, ton amie.

GERMAINE

N'est-ce pas?

JACQUES

Oh! oui!

GERMAINE

Il va falloir la distraire, Giselle, tâcher de lui faire un séjour gentil.

JACQUES

On tâchera. On pourrait d'abord faire quelques excursions en auto.

GERMAINE

Oui, oui. Et j'en profiterais. Car, sans reproches, mon Jacquot, voilà huit jours que tu sors, sans vouloir m'emmener.

JACQUES

Voyons, je t'ai expliqué. J'avais besoin de revoir la voiture. Hier encore, le carburateur bafouillait, nous n'avancions pas.

GERMAINE

Voilà. Ça y est ! Dis que je suis une bonne petite femme.

JACQUES

Je te le dis. Tu es une bonne petite femme. Tu vois. Tout ce que tu me demandes, je le fais.

SCÈNE XI

LES MÊMES, PIERRE, *puis* MICHEL

PIERRE

Monsieur, c'est un gendarme.

GERMAINE

Un gendarme ?

PIERRE

Il demande à voir monsieur le comte.

JACQUES

Faites entrer ce gendarme.

GERMAINE

Est-ce qu'il vient t'arrêter ?

JACQUES

Je ne sais pas. Je suis peut-être innocent de quelque chose...

GERMAINE

Ça ne fait rien, puisque tu seras gracié.

MICHEL, *entrant.*

Monsieur, madame... C'est moi!

JACQUES

Oh!

GERMAINE

Entrez, entrez, mon ami.

MICHEL

Monsieur le comte me remet bien?

JACQUES

Ah! oui, je sais, mon ami, venez donc dans mon bureau.

MICHEL

Ce n'est pas la peine que monsieur le comte se dérange, je n'ai que deux mots à vous dire.

GERMAINE

Quoi donc?

MICHEL

C'est moi qui ai eu l'avantage de vous dresser procès-verbal, hier, pour excès de vitesse.

JACQUES

Ah! oui! oui.

GERMAINE

Comment, Jacques?

JACQUES

Vous n'avez pas soif?

MICHEL

Merci bien.

GERMAINE

Mais tu ne m'avais pas dit...

JACQUES

Mais non... J'allais te le dire, là, tout à l'heure, puis je ne l'ai pas dit... Parce que...

MICHEL

Mais, madame doit bien s'en souvenir, puisqu'elle y était.

JACQUES

Mais non !

MICHEL

Mais si !

GERMAINE

Où ça ?

MICHEL

Dans l'auto, avec monsieur. Même que madame a eu richement peur au moment où j'ai arrêté la voiture et qu'elle s'est jetée dans les bras de monsieur en criant : « C'est épouvantable, mon chéri ! »

JACQUES

Alors, vous n'avez pas soif ?

MICHEL

Non, monsieur le comte.

GERMAINE

Oui, oui, vous avez raison. C'était moi, c'était bien moi qui étais dans l'auto.

MICHEL

Madame était tout embobinée dans ses voiles, mais je la reconnais bien tout de même... On a l'œil...

GERMAINE

Oui, oui... Oh! vous avez l'œil, mon ami.

JACQUES

Mais écoute.

GERMAINE

Mais laisse parler ce gendarme.

JACQUES

Je ne dis rien.

GERMAINE

Et alors, qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce que vous venez faire?

MICHEL

Voilà... Après que vous avez été repartis, j'ai trouvé sur la route un petit... une petite boîte...

JACQUES

Oh! là là!

MICHEL

Que vous avez perdue, et je suis venue la rapporter.

GERMAINE

C'est une boîte à poudre. Ce n'est pas à toi, je pense... Donc, c'est à moi... (*Elle la prend.*) Merci, mon ami! Merci...

MICHEL

Je pensais bien que ça ferait plaisir à madame...

GERMAINE

Un plaisir fou! Vous ne savez pas quel service vous venez de me rendre! Jacques, donnez un louis à ce brave homme...

JACQUES

Quoi?

GERMAINE

Donnez !

JACQUES

Ah ! par exemple !

MICHEL

Je n'en ferai rien... Je ne peux rien accepter, monsieur le comte.

GERMAINE

Je vous en prie, c'est moi qui vous l'offre.

MICHEL

Ah ! c'est différent... D'une dame, toujours. (*Il salue.*) Monsieur, madame... (*Il sort.*)

JACQUES

Eh bien, ça va bien !

SCÈNE XII

JACQUES, GERMAINE

GERMAINE

Jacques, tu me trompes !

JACQUES

Mais non.

GERMAINE

Qui est cette femme ?

JACQUES

Voyons, Germaine, ça n'a pas le sens commun ! Ce gendarme est idiot... Il était saoul... Du reste, tu as bien vu... Il n'avait pas soif...

GERMAINE

Qui est cette femme ?...

JACQUES

Écoute-moi ..

GERMAINE

Tu ne veux pas répondre, ça m'est égal... J'ai cette boîte... Je saurai bien à qui elle appartient.

SCÈNE XIII

JACQUES, GERMAINE, OVIEDO

PIERRE, *annonçant.*

M. Oviedo.

OVIEDO

Chère madame.

GERMAINE

Monsieur Oviedo.

OVIEDO

Bonjour, chère amie... J'ai tenu à vous apporter moi-même les greffes de rosier noisette que vous avez bien voulu me demander... Allons, je me sauve, je n'ai que le temps de rentrer pour dîner. (*Poignée de main.*) Mais avant, laissez-moi vous donner quelques explications indispensables.

JACQUES

Oh! Elles sont bien indispensables.

OVIEDO

Absolument! Oh! un petit quart d'heure me suffirait!

JACQUES

Ça va bien!

OVIEDO

Eh bien, voilà : ce sont des greffes à trois bour-

geons. A deux bourgeons, on risque que la greffe manque, et au delà de quatre, on fatigue le pied... D'ailleurs, ces rosiers... Pardon... Vous permettez... Tiens! tiens! Mais c'est la boîte à poudre de riz de ma femme.

GERMAINE

Oh!

JACQUES

N... de D...!

OVIEDO

Ah! Qu'elle va être contente!... Elle l'avait perdue hier... Elle était désolée! On l'a retrouvée dans votre jardin, sans doute?

GERMAINE

Oui, dans mon jardin.

OVIEDO

Eh bien, je me sauve. Je vais la lui rapporter.

GERMAINE

Ayez la bonté de la lui remettre de ma part, et de lui faire tous mes compliments. Et je vous en fais beaucoup, à vous aussi.

OVIEDO

Mais pourquoi?

JACQUES

Tous nos compliments. Au revoir, cher ami.

OVIEDO

Au revoir, cher ami.

JACQUES

Au revoir!

OVIEDO

A jeudi, puisque, comme vous le savez, nous par-

tons demain matin pour huit jours... Madame!... (*Il sort.*)

JACQUES, *à part.*

Oh! la gaffe!

SCÈNE XIV

GERMAINE, JACQUES

JACQUES

Écoute, Germaine...

GERMAINE

Lâche! Menteur! Cette femme, elle est ta maîtresse!

JACQUES

C'est idiot, à la fin, de se monter la tête comme ça!... Et pourquoi, pourquoi?... Je vous le demande! Ah! l'imagination des femmes!...

GERMAINE

Ah! c'est trop fort!

JACQUES

Quoi?... Quoi?... Qu'est-ce qui est trop fort? Oui, j'ai flirté avec madame Oviedo, mais ça n'a pas d'importance, et si je ne t'ai pas parlé de cette promenade... de cette rencontre... c'est à cause de ta jalousie absurde... voilà tout...

GERMAINE

Tu mens comme tu as menti tout à l'heure...

JACQUES

En quoi t'ai-je menti? Je t'ai dit que l'auto ne marchait pas, que le caburateur bafouillait.

GERMAINE

Lui aussi! En voilà assez... Oh! En voilà assez! D'abord, je te préviens que si cette femme ose remettre les pieds chez moi, je la chasse.

JACQUES

Voilà! écoute! Je renonce à discuter avec toi pour le moment. Tu es en colère... Il est impossible à un homme calme de discuter avec une femme en colère... Je vais m'habiller... Bonsoir.

SCÈNE XV

GERMAINE, GISELLE

GERMAINE

Mon Dieu! Mon Dieu! (*Giselle entre.*) Oh! Giselle! ma pauvre Giselle! (*Elle se jette dans ses bras.*)

GISELLE

Qu'est-ce que tu as?

GERMAINE

Jacques me trompe!

GISELLE

Non!

GERMAINE

Il est l'amant de cette madame Oviedo.

GISELLE

Ce n'est pas possible!

GERMAINE

Je te dis que j'ai la preuve!

GISELLE

Mais les preuves, qu'est-ce que ça prouve?

GERMAINE

Il ne m'aime plus ! Tout à l'heure, quand j'ai tout découvert, il n'a même pas eu un mot de repentir, de remords.

GISELLE

Calme-toi, ma chérie ! En admettant même que ce soit vrai, ce n'est peut-être pas si grave que tu penses...

GERMAINE

Allons donc ! Je comprends tout maintenant... Depuis longtemps, il se détache de moi. Il ne quitte plus cette femme. Seulement, j'étais si confiante, si bête... Ma Giselle, défends-moi, viens à mon secours... Je ne lui pardonnerai jamais, mais rends-le-moi.

GISELLE

Oui, oui... sèche tes yeux... je suis là... Tu sais bien... on dit que je fais ce que je veux, moi. Eh bien, je veux que tu retrouves ta gaieté, ton bonheur... Il faut enlever ton mari à cette femme. Je te le ramènerai... Je m'en charge.

GERMAINE

Ah ! tu es bonne ! Tu me rends un peu de confiance... Alors, tu me promets ?

GISELLE

Oui... oui... A une condition... Tu vas m'obéir ?

GERMAINE

Oui.

GISELLE

Ecoute. Jacques va revenir. Il s'attend à une scène, à des reproches.

GERMAINE

Oh ! oui !

GISELLE

Ne les fais pas, garde-les. Mets-les de côté pour un jour où c'est toi qui seras dans ton tort, alors tu en auras besoin... mais aujourd'hui...

GERMAINE

Que dois-je faire?...

GISELLE

Sourire, plaire, être charmante, être toi-même... Et tu verras comme il sera déconcerté, ton Jacques, et gêné, et bête... Allons, viens là... un peu de poudre... les cheveux... regarde-moi. (*Elle la poudre et lui arrange les cheveux.*) C'est bien! Il n'y paraît plus... Chut!

GERMAINE

Que tu es gentille!

GISELLE

Les soirs des jours où nos maris nous ont trompées, sais-tu ce qu'il faut?

GERMAINE

Non.

GISELLE

Il faut être plus jolie. Devant le danger, un homme doit être brave et une femme doit être belle, c'est notre courage à nous.

GERMAINE

Ah!... On voit que tu as fait la guerre, toi.

GISELLE

Peuh! les grandes manœuvres, tout au plus!... Et moi qui étais venue ici pour me reposer! Chut!

BLANCHE, *entrant.*

Je n'ai pas entendu la cloche du dîner... Je craignais d'être la dernière.

GERMAINE

Oh ! non !... non !

BLANCHE, *se rapprochant d'elle, pendant que Giselle va vers la glace.*

Tant mieux, parce que je voulais te demander...

GERMAINE

Quoi donc ?

BLANCHE

Voilà. Je voudrais bien, à table, ne pas être à côté de...

GERMAINE

De qui donc ?

BLANCHE

Oh ! de personne en particulier !

GERMAINE

Eh bien ?

BLANCHE

Enfin, j'aimerais mieux ne pas être à côté... d'un homme !...

GERMAINE

Rassure-toi. Je te placerai à côté de mon neveu !

BLANCHE

Quel âge a-t-il ?

GERMAINE

Dix ans.

BLANCHE

Oh ! merci ! (*Entre Lévy.*)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LÉVY, GARIN, THÉRÈSE, MARC *et* JACQUES

LÉVY, *entrant, à Giselle.*

Ah! mais, je ne vous savais pas ici, madame.

GERMAINE

Tu connais M. Lévy?

GISELLE

Le comte Lévy? Certainement.

LÉVY

Je vous remercie! Vous êtes trop aimable!... Elle est délicieuse! (*Garin est entré avec Thérèse depuis un instant et a vu le manège.*)

THÉRÈSE, *s'approchant de Giselle et tout feu.*

Il vient d'arriver.

GISELLE

Qui ça?

THÉRÈSE

Marc, il est là, mon cœur me le dit. Et puis, je regardais par la fenêtre.

GISELLE

Ah! bien!

THÉRÈSE

Souvenez-vous... vous m'avez promis de lui parler, de le décider... Le voilà... Comment le trouvez-vous?

GISELLE

Quelconque!

THÉRÈSE

N'est-ce pas? (*Marc est entré, a salué Giselle et descend.*)

GERMAINE, *présentant.*

Le baron des Armoises, madame Giselle Vaudreuil.

GISELLE

Monsieur, j'avais le plus grand désir de vous connaître.

MARC

Moi!

GISELLE

Je sais que vous êtes un épéiste sans égal et que vous avez donné votre nom à une botte. Je vous en fais tous mes compliments.

MARC

Oh!... madame... (*Elle remonte.*) Oh! elle est délicieuse... (*Jacques entre de droite.*)

GERMAINE, *allant à lui, gentiment.*

Comment, Jacques... tu n'es pas en retard... ça, c'est gentil!

JACQUES, *étonné.*

Hein!... Mais...

GERMAINE

Giselle, je parie que c'est en ton honneur.

GISELLE

Est-ce vrai, Jacques?

JACQUES

Sans doute, chère madame.

GISELLE

Je ne puis vous dire, mon cher ami, comme je suis ici. La maison me ravit, le pays m'enchante. Je veux que ce soit vous qui me le fassiez connaître. Êtes-vous libre demain matin?

JACQUES

Oui.

GISELLE

Nous ferons une grande promenade ensemble... Nous serons vite tout à fait amis.

JACQUES

Nous le sommes déjà.

GISELLE

Ça, c'est gentil.

JACQUES, *à part.*

Elle est délicieuse!

GISELLE, *elle le quitte et va à Garin.*

Eh bien, monsieur Garin, pourquoi ce sourire?

GARIN

Parce que je me plais à vous regarder. Quelle jolie vendangeuse vous faites!... Tous les cœurs sont dans votre panier.

GISELLE

Flatteur!

GARIN

Tous, sauf un pourtant. Ce cœur-là a pris prudemment le train pour Paris et, à cette heure, il est déjà bien loin.

GISELLE

Oui, c'est vrai!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, FRANÇOIS

MARC

Ah! par exemple! (*François apparaît au fond, son chapeau est fripé, son veston est tout taché de boue.*)

GERMAINE

François!

LÉVY

M. Trévoux!

THÉRÈSE

Et dans quel état!

JACQUES.

Qu'est-ce qui est arrivé? (*Mouvement de Giselle.*)

FRANÇOIS

Voilà... un accident.. Oh! un tout petit accident! Rien de cassé!... Nous avons versé dans une prairie...

GERMAINE

Oh! mon Dieu!

JACQUES

Comment as-tu fait?

FRANÇOIS

Voilà... J'ai voulu conduire...

JACQUES

Eh bien, tu conduis admirablement.

FRANÇOIS

Oui, justement. En arrivant aux Trois-Ormeaux, je suis entré dans le fossé.

JACQUES

Tu as eu de la chance, car cent mètres plus près ou cent mètres plus loin, la route est en remblai et tu te serais cassé la figure.

FRANÇOIS

Oh! je sais bien... Aussi j'ai fait attention. .

JACQUES

Quoi?

FRANÇOIS

Je veux dire : j'ai fait attention en tombant... de bien tomber...

GERMAINE

Mon pauvre ami... Vraiment, vous ne ressentez rien?

FRANÇOIS

Au contraire... Tout est pour le mieux.

JACQUES

La voiture?

FRANÇOIS

En miettes.

JACQUES

C'est gai... le cheval?

FRANÇOIS

Couronné...

JACQUES

Charmant!

FRANÇOIS

Est-il grognon!... Ça n'a aucune importance. Je n'ai rien. Voilà! Voilà! Alors, je vais passer la soirée avec vous et je repartirai demain matin, oh! à la première heure... Je vous demande la permission de me... de me... enfin, voilà, c'est moi.

GARIN, *à Giselle.*

Toutes mes excuses, chère madame, votre triomphe est complet.

GISELLE

Mon panier est plein.

PIERRE

Madame la comtesse est servie...

GISELLE

Allons dîner.

GERMAINE

Votre bras, cher monsieur...

MARC

Voulez-vous me permettre, chère madame...

BLANCHE

Non, non, j'ai quelqu'un, le petit.

PIERRE

Les bagages de madame viennent d'arriver. Faut-il les faire monter tout de suite ?

GISELLE

Pas du tout, mon ami, ne vous donnez pas la peine. Après notre dîner et après le vôtre. Je veux que vous ne dérangiez rien pour moi... Merci, mon ami, merci. (*Ils sortent en causant.*).

PIERRE, *avec âme.*

Elle est délicieuse !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le grand salon. Au fond, une grande baie en forme de demi-cercle donne sur un jardin par des portes-fenêtres. A droite, au premier plan, autre porte sur le jardin. A gauche, porte donnant sur les appartements. A gauche, une chaise longue et table chargée de petits paquets. A droite, une table. Il fait nuit. Clair de lune au dehors. Le salon est très lumineux et fleuri.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, GERMAINE, FRANÇOIS, PIERRE, *puis* GISELLE *et* GARIN. *Au lever du rideau, Blanche, à gauche, achève de faire des paquets contenant des lots pour la loterie. Germaine donne des instructions à Pierre. François écrit.*

GERMAINE

Ayez bien soin, Pierre, qu'on place les feux de Bengale aux endroits que nous avons choisis.

PIERRE

Oui, madame.

GERMAINE

Prenez-les, ils sont dans la bibliothèque. Et toi, Blanche, as-tu fini d'empaqueter les bibelots pour la loterie ?

BLANCHE

Dans un instant.

GERMAINE

Où est donc la liste?

BLANCHE

La voilà.

GERMAINE

Merci, mon chou. Tu vois que tu as bien fait de nous arriver. On t'occupe.

BLANCHE

Oh! je suis si contente! Je me sens si bien chez toi, si à l'abri.

GERMAINE

Oui, la maison est tranquille. Pas d'inspecteur.

BLANCHE

Plus jamais d'inspecteur.

GERMAINE

A la bonne heure.

GISELLE, *entrant avec Garin.*

Nous venons de faire le tour de l'étang, il y a un clair de lune exquis, et la terrasse est tout embaumée d'œillets, de jasmins et de chèvrefeuilles.

GERMAINE

C'est parce que tu es là.

GARIN

Cette nuit est comme une jolie femme, elle se parfume, avec un mélange...

FRANÇOIS

Ça va nous flanquer mal à la tête.

GERMAINE

François, avez-vous fini vos billets, enfin? Vous

savez qu'il faut en faire trois cents. A quel numéro en êtes-vous ?

FRANÇOIS

Au 7.

TOUS

Oh !

FRANÇOIS

Et puis je n'en peux plus, je suis brisé. Je réclame pour les invités la journée de huit heures. Quelle vie ! Toute la maison est sens dessus dessous. On a même enlevé toutes les chaises de mon pavillon. Pour lire mon *Figaro*, je suis obligé de m'asseoir sur mon armoire à glace.

GERMAINE

On vous les rendra, demain, vos chaises. C'est pour la salle de bal. Vous savez bien que nous donnons tous les ans une fête aux paysans le jour de Sainte-Radegonde.

FRANÇOIS

Sainte Radegonde, je la retiens, celle-là.

GARIN

N'en dites pas de mal. C'était une femme très séduisante ! Le roi Clotaire l'épousa après avoir tué son père, son frère et ses deux oncles.

GISELLE

Quelle horreur !

GARIN

Qu'est-ce que vous voulez ! C'était un homme qui ne pouvait pas souffrir les dîners de famille.

FRANÇOIS

Chic type ! Vous savez que je n'en finirai jamais avec vos billets.

GARIN

Alors, je vais vous aider.

BLANCHE

Moi aussi. (*Garin et Blanche vont s'asseoir à côté de François et se mettent à écrire.*)

GERMAINE

Tu es gentille, ma petite Blanche. (*Elle va à la table de gauche.*) Voyons, tout y est bien ?

GISELLE

Je crois. (*Elle compte les paquets. Pierre ressort de la bibliothèque portant des feux de Bengale.*)

PIERRE, *entrant.*

Madame n'a plus d'autres ordres à me donner?

GERMAINE

Non.

FRANÇOIS

Ah ! Pierre, j'ai un mot à vous dire. (*Il va à lui.*)

PIERRE

Monsieur ?

FRANÇOIS, *bas.*

N'oubliez pas de faire prendre, demain matin, n'est-ce pas, mon billet à la gare? Je partirai pour Paris à deux heures.

PIERRE

Bien, monsieur. Est-ce bien utile ?

FRANÇOIS

Quoi ?

PIERRE

C'est que, monsieur, voilà huit jours que je prends tous les matins un billet pour monsieur, et que monsieur ne l'utilise pas... Je dois dire respectueusement à monsieur, que le chef de gare rigole.

FRANÇOIS

Hein ?

PIERRE

Et sa petite fille aussi. Enfin j'irai, car moi, je comprends monsieur.

FRANÇOIS

Ah çà!... (*Pierre sort.*)

GERMAINE

Eh bien, François, vous perdez votre temps.

FRANÇOIS

Oh ! la classe ! (*Il va se rasseoir.*)

GERMAINE, *se rapprochant de Giselle.*

Eh bien, Giselle ? Tu as encore fait une grande promenade avec Jacques, cet après-midi ?

GISELLE

Oui.

GERMAINE

Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Où en est-il ?

GISELLE

Ça va très bien.

GERMAINE

Écoute, je t'ai laissée faire... Je t'ai promis huit jours de patience, Jacques s'imagine que j'ai tout oublié, mais je n'en peux plus, je suis à bout.

GISELLE

Calme-toi, voyons.

GERMAINE

Mais tu ne sais pas que madame Oviedo est revenue de Paris ce matin... ça va recommencer. Non, non, je ne veux pas. Si, d'ici vingt-quatre heures, il n'y a pas une rupture éclatante entre cette femme et Jacques, il y en aura une entre lui et moi.

GISELLE

Mais non. Tout s'arrangera. Jacques a pris confiance en moi. Ce soir même je profiterai de ce bal pour avoir une conversation définitive.

GERMAINE

Tu me promets?

GISELLE

Je te promets.

GERMAINE

Tu es bonne.

GISELLE

Mais non. Seulement je t'aime bien... et puis, ça ne m'ennuie pas.

GERMAINE

Comment?

GISELLE

Oui, tu sais, je suis comme ces gens raisonnables qui ne fument plus, mais qui aiment encore à sentir la fumée des autres.

GERMAINE

Eh bien, moi, je fume! Ah! ce que je peux fumer! Oh! ce Jacques! ce Jacques!

SCÈNE II

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARC *et* JACQUES, *venant du dehors*.

JACQUES

Nous voilà. Nous amenons la charrette à âne.

GERMAINE

Bien. Nous allons emporter tout cela. (*Elle leur donne les lots.*)

FRANÇOIS

Je vais vous aider.

THÉRÈSE, *bas à Giselle.*

Madame, j'ai à vous parler.

BLANCHE

Où est donc mon fichu ?

GERMAINE

Oh ! tu n'en as pas besoin, il fait si chaud !

BLANCHE

Tu as raison. Je te laisse. (*Elle sort. Tout le monde s'occupe des paquets.*)

GERMAINE

Monsieur Garin, vous mettrez les billets en ordre? Il faut absolument que je te quitte, ma chérie. Repose-toi bien. Je te dis à demain, car tu seras probablement couchée quand je rentrerai. (*Elle l'embrasse. Bas.*) Je compte sur toi.

GISELLE

Sois tranquille. (*Germaine remonte et sort.*)

THÉRÈSE, *qui s'est rapprochée de Giselle.*

Madame.

GISELLE

Quoi ?

THÉRÈSE

Vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre? M. Marc veut partir après-demain.

GISELLE

Non !

THÉRÈSE

Vous voyez, il faut absolument que vous lui parliez tout de suite, ce soir même.

GISELLE

Ce soir, mais...

THÉRÈSE

Je vous en prie, je vous en prie !

GISELLE

Eh bien, oui, là... je te promets. Le voilà.

THÉRÈSE

Merci. Je me sauve. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* THÉRÈSE, GERMAINE *et* BLANCHE

GISELLE, *à Marc qui est redescendu.*

Monsieur Marc.

MARC, *s'approchant d'elle.*

Madame !

GISELLE

Dites-moi... je ne pense pas que j'aille à ce bal. J'ai une névralgie affreuse dans la tempe droite.

MARC

Quelle contrariété !... Je suis désolé, vraiment navré.

GISELLE

Je resterai ici... voulez-vous me faire une petite visite... Tenez, à onze heures.

MARC

A vos ordres. (*Marc sort avec Garin.*)

FRANÇOIS, *qui est entré depuis un instant et qui observe Marc et Giselle.*

Qu'est-ce qu'il vous disait, cet imbécile ?

GISELLE

Marc ? Mais je le trouve charmant.

FRANÇOIS

Oh ! je sais ! Vous ne voulez pas me dire ce qu'il vous racontait ?

GISELLE

Écoutez, François. Depuis huit jours, c'est à peine si vous m'avez adressé la parole. Mais dès qu'un de ces messieurs m'aborde, vous surgissez, vous me questionnez avec des airs de dogue susceptible. Qu'est-ce que vous avez?

FRANÇOIS

Ce que j'ai ? J'ai de la bonne humeur. Je n'ai peut-être que ça, mais j'en ai.

GISELLE

Gardez-la ! Mais laissez-moi tranquille.

FRANÇOIS

Seulement, ce petit monsieur m'agace. Vous causeriez avec n'importe qui, avec Jacques, par exemple, je trouverais ça tout naturel. (*A ce moment, Jacques paraît au fond, en dehors de la scène.*)

GISELLE

Jacques ! Ah ! justement ! J'ai à lui parler.

FRANÇOIS

Ah !

GISELLE

Jacques !

JACQUES

Chère amie !

FRANÇOIS

Bon! bon ! C'est très bien. (*Il remonte et sort un instant.*)

GISELLE

Je n'ai pas de chance, je ne pourrai pas aller à ce bal.

JACQUES

Pourquoi ?

GISELLE

Une névralgie affreuse dans la tempe gauche.

JACQUES

Mon Dieu !

GISELLE

Oh ! ce n'est pas grave. Une heure de repos et ce sera passé. Je vais rester là. Revenez prendre de mes nouvelles vers dix heures. Voulez-vous ?

JACQUES

Fichtre oui !

GISELLE

Merci !

JACQUES

A tout à l'heure. (*Il lui baise la main et sort.*)

FRANÇOIS, *rentrant et s'approchant de Giselle.*

Intéressante, notre petite conversation avec Jacques ?

GISELLE, *haussant les épaules.*

Naturellement ! Écoutez, François, au lieu de me persécuter, vous feriez bien mieux de suivre ces dames et d'aller danser sous la coudrette.

FRANÇOIS

Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

GISELLE

Moi, je reste ici, j'ai une névralgie affreuse, un peu partout.

FRANÇOIS

Bon ! bon ! Alors, je m'en vais. J'ai horreur de la coudrette. Mais j'y vais. Je vais danser.

GISELLE

Bonsoir.

FRANÇOIS

Bonsoir.

GISELLE

Vous êtes galant.

FRANÇOIS

Pourquoi serais-je galant ? Nous sommes amis, n'est-ce pas?

GISELLE

On ne le dirait pas.

FRANÇOIS

Mais si, je suis votre ami, très votre ami. Et la preuve, c'est que je serais très heureux de vous voir un gros ennui.

GISELLE

Hein ?

FRANÇOIS

Oui, pour vous l'éviter si je peux.

GISELLE

Merci. Je n'ai pas besoin de vos services.

FRANÇOIS

Ne désespérez pas, chaque jour amène son embêtement, car la bonté de Dieu est infinie. Bonsoir, mon amie.

GISELLE, *un peu piquée.*

Bonsoir, mon ami.

GARIN, *qui rentre.*

Où allez-vous, cher ami ?

FRANÇOIS

Mon cher maître, je vais danser. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

GARIN, GISELLE. *Giselle s'installe sur la chaise longue.*

GARIN

Heureux âge ! Eh bien, chère madame, vous voilà installée. Ne vous manque-t-il rien ?

GISELLE

Merci... Non... Mais si. Qu'est-ce que j'ai donc pu faire de mon éventail?. .

GARIN, *prenant sur la table un éventail.*

En voici un (*Il l'ouvre.*) et fort joli. (*Il le lui tend.*)

GISELLE

Ah ! c'est celui de Germaine. Je le lui emprunte...

GARIN

Désirez-vous que je ferme les portes ?

GISELLE

Oh ! non !...

GARIN

Vous avez raison. (*Il va à la porte.*) La soirée est merveilleuse. Le ciel cligne de toutes ses étoiles. Ma parole, c'est indécent. Tout l'été entre par la fenêtre ouverte. Il n'y a pas un papillon, si vieux qu'il soit, qui n'essaie d'ouvrir ses ailes... Ne respirez-vous pas cette volupté impérieuse qu'il y a dans l'air ?

GISELLE

Si, si... Voulez-vous mon avis sur la nature ? C'est une entremetteuse.

GARIN

Non, non, n'en dites pas de mal. C'est une bonne

mère qui ne songe qu'à marier ses enfants... Bonsoir, madame.

GISELLE

Vous me quittez déjà?

GARIN

Oui, oui. La nuit est trop douce, les fleurs sentent trop bon, vous êtes trop jolie... Ma parole, je me sens dix ans de moins.

GISELLE

Eh là! mon cher maître...

GARIN

Ne craignez rien, cela m'en fait encore soixante-deux... Mais j'ai peur que ce ne soit pas suffisant.

GISELLE

Vous allez dormir?

GARIN

Oh! à quoi bon dormir, quand on ne rêve plus! Non, non, le vieux savant va travailler... (*Il sort.*)

GISELLE, *seule.*

Et moi donc!

SCÈNE V

GISELLE, JACQUES

JACQUES

Je guettais! Enfin, vous êtes seule?

GISELLE

Et je vous attends.

JACQUES

C'est gentil, c'est très gentil, je me suis échappé du bal.

GISELLE

Et Germaine ne s'est pas aperçue...

JACQUES

Oh! Germaine ne s'occupe guère de moi.

GISELLE

Vraiment!

JACQUES

Pas le moins du monde; depuis quelque temps elle est d'une indifférence... Ma parole, si j'étais jaloux, il y aurait de quoi m'inquiéter.

GISELLE

Mais vous n'êtes pas jaloux!

JACQUES

Oh! pas du tout... Mais au fait, si, je le suis.

GISELLE

De qui?

JACQUES

Du jeune Marc des Armoises.

GISELLE

Comment, il flirte avec Germaine?

JACQUES

Jamais de la vie, il flirte avec vous. Du reste, je lui dirai deux mots à ce petit.

GISELLE

Ne dites donc pas de bêtises. J'ai à causer avec vous.

JACQUES

Moi aussi. Mon Dieu, que vous êtes jolie!

GISELLE

Mon Dieu, que vous êtes assommant!

JACQUES

Ah! je suis assommant? Alors, pourquoi donc, de-

puis huit jours, me dites-vous chaque soir : « Mon ami Jacques, demain vous me ferez faire une belle promenade ? » Nous les avons faites ces promenades. Je vous ai menée de site en site. Nous avons été très vus par des paysages délicieux.

GISELLE

Quoi ?

JACQUES

Mais oui. N'avez-vous pas remarqué une chose ? Depuis l'automobile, ce ne sont plus les gens qui regardent le paysage, ce sont les paysages qui regardent les gens... Et quand c'est vous qui passez, ils ne s'embêtent pas, les paysages.

GISELLE

C'est ça que vous aviez à me dire ?

JACQUES

Ça et autre chose.

GISELLE

Quoi ?

JACQUES, *se levant.*

C'est drôle, vous m'intimidez !... Devant vous, je me sens tout déconcerté, tout gosse.

GISELLE

Pauvre petit !

JACQUES

Oui, je voudrais être un petit gosse que vous aimeriez, que vous câlineriez, qui serait tout le temps dans vos jupes.

GISELLE

Eh, là !

JACQUES

Un petit gosse qu'on vous apporterait sur votre lit

le matin. Vous joueriez avec lui, vous lui donneriez du chocolat.

GISELLE

Gourmand, va !

JACQUES

Et puis, tout à coup, le petit gosse vous jetterait ses bras autour du cou et vous dirait, en vous couvrant de baisers : Giselle, je vous aime !...

GISELLE

Quoi ?

JACQUES

Est-ce assez enfantin, hein !

GISELLE

C'est idiot. Quel type vous faites !

JACQUES

Un très bon type.

GISELLE

Pas si bon. Vous rendez votre femme très malheureuse.

JACQUES

Germaine... pas du tout. Elle se rend malheureuse toute seule.

GISELLE

Enfin, vous la trompez.

JACQUES

Peuh ! il faut bien de temps en temps dans la vie changer la définition du bonheur.

GISELLE

Et vous ne renonceriez pas pour elle à la moindre de vos aventures...

JACQUES

Peut-être... mais, au fond, non, parce que je lui

en voudrais d'y avoir renoncé. Et comme je l'aime beaucoup, ça me ferait de la peine de lui en vouloir.

GISELLE

Oui, oui. D'ailleurs, vous m'avez l'air d'un brave garçon qui ne sacrifiera jamais rien à personne.

JACQUES

Ça dépend à qui...

GISELLE

Ah!...

JACQUES

Dame!

GISELLE, *très coquette.*

Et à moi, par exemple, me sacrifieriez-vous quelque chose?

JACQUES

A vous... tout! si vous me le demandiez, mais vous ne me le demanderez jamais.

GISELLE

Qui sait?

JACQUES

J'attends l'épreuve.

GISELLE

Eh bien, si je vous disais : « Je vous demande de rompre avec madame Oviedo ».

JACQUES

Mais je ne suis pas son amant!

GISELLE

C'est entendu. Si je vous disais : « Je vous demande de rompre avec madame Oviedo dont vous n'êtes pas l'amant. »

JACQUES

Comme ça, à la bonne heure.

GISELLE

Eh bien?...

JACQUES

J'hésiterais.

GISELLE

Vous voyez bien.

JACQUES

Pardon, je dis que j'hésiterais, je ne dis pas que je refuse.

GISELLE

Ah!

JACQUES

Mais songez donc, rompre avec elle... elle en mourrait peut-être, ou pis encore, elle me causerait des ennuis. Et puis, vraiment, on ne fait pas une chose pareille... sans raison.

GISELLE

Vous en avez une.

JACQUES

Laquelle?

GISELLE

M'obéir, et me donner une très grande joie.

JACQUES

Si grande!

GISELLE

Vous ne pouvez pas savoir combien.

JACQUES

Vrai?

GISELLE

Vrai. (*Elle lui donne ses mains, il les baise.*)

JACQUES

J'hésite moins...

GISELLE

Alors?

JACQUES

Alors, je vous promets... je guetterai l'occasion. (*Giselle retire sa main et s'éloigne un peu.*)

GISELLE

Ça ne me suffit pas...

JACQUES

Comment?

GISELLE

Non. Madame Oviedo est revenue aujourd'hui de Paris, je ne veux pas que vous la revoyiez.

JACQUES

Enfin...

GISELLE, *dans les yeux.*

Je ne le veux pas.

JACQUES

Oh! mais pour tant exiger de moi, il faudrait en avoir le droit.

GISELLE

Si je le prends?

JACQUES

Et vous savez à quoi vous vous engagez?

GISELLE, *ne le regardant plus.*

Mais oui... à faire votre bonheur.

JACQUES

Giselle. . Giselle... Mais alors...

GISELLE, *se retournant face à lui et net.*

Vous n'hésitez plus?

JACQUES, *avançant sur elle.*

Plus du tout! Je ne pense plus qu'à vous. Ma joie m'étourdit. Je ferai tout ce que vous voudrez, tout... Je romprai demain!

GISELLE

Tout de suite.

JACQUES

Eh bien, oui, tout de suite! C'est épatant, tout de suite!

GISELLE

Merci.

JACQUES

Mais comment?

GISELLE, *elle lui tend la main.*

Mettez-vous là, écrivez-lui... et donnez-moi la lettre.

JACQUES

Je ne sais plus, vous faites de moi ce qu'il vous plaît. Je n'ai plus de volonté. Le petit gosse...

GISELLE, *l'entraînant vers la table.*

Ecrivez! (*Jacques lui prend la taille. Giselle se défend.*) Mon ami... Ecrivez donc...

JACQUES

Oui, non, laissez-moi vous embrasser.

GISELLE

Ah! non.

JACQUES

Alors, je ne peux pas écrire... Je sens que je ne peux pas écrire...

GISELLE

Oh! mon Dieu!...

JACQUES

Il le faut... il le faut... C'est une nécessité. Quand on ne m'embrasse pas, je ne peux jamais écrire.

GISELLE

Oh! voyons...

JACQUES

Non, non, non.

GISELLE

Eh bien, allez!...

JACQUES, *il l'embrasse.*

Ah! Giselle! Giselle!

GISELLE

Assez, assez!

JACQUES, *l'embrassant encore.*

Et l'on dit que les ruptures sont une chose désagréable!

GISELLE, *se rassoit.*

Ecrirez-vous enfin?

JACQUES

Oui, oui. Non, il n'y a pas assez d'encre.

GISELLE

Oh! Ah! voilà! Dieu que vous êtes ennuyeux.

JACQUES

Quoi?

GISELLE

Voilà de l'encre. (*Elle enlève l'encrier et va en chercher un autre.*)

JACQUES

Dictez-moi, je ne sais plus...

GISELLE

Eh bien, voilà... « Chère madame, ma femme étant un peu souffrante... »

JACQUES

... frante...

GISELLE

« Nous ne recevrons plus d'ici fort longtemps... »

JACQUES

« Longtemps ». Elle est charmante, cette lettre, pleine de cœur.

GISELLE

Oh çà !... Enfin, continuons : « Nous renonçons à faire des visites. Je vous adresse donc... » Voyons, adresse, vous mettez deux d ?...

JACQUES

Oh ! je suis si content !

GISELLE

« ... mes hommages et mes adieux. » Signez. L'enveloppe, maintenant, et donnez.

JACQUES, *tenant l'enveloppe du bout des doigts.*

Et voilà une femme qui m'avait dit qu'elle m'aimerait toujours... Et c'est fini, elle me quitte.

GISELLE, *enlevant la lettre vivement.*

Elle vous a quitté.

JACQUES

Ah ! que les femmes sont trompeuses !

GISELLE

Plus encore que vous ne croyez, mon ami.

JACQUES

Ah ! Giselle ! Giselle ! Cette nuit est grisante ! Vous êtes adorable... Venez, venez faire avec moi le tour de l'étang !

GISELLE

Moi ? A quoi pensez-vous ?

JACQUES

Comment ?

GISELLE

Bonsoir, mon ami, à demain.

JACQUES

Demain ?

GISELLE

Oui, nous ferons une jolie promenade tous les trois, avec Germaine.

JACQUES, *stupéfait.*

Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous m'avez promis ma récompense ?

GISELLE

Vous l'avez, mon ami. Je vous rends la tendresse de votre femme.

JACQUES, *furieux.*

Hein ! Mais alors, vous vous êtes moquée de moi... Ma lettre... rendez-moi ma lettre.

GISELLE

Penses-tu ?

JACQUES

Je veux ma lettre...

GISELLE

Trop tard... elle est partie. (*Elle la met dans son corsage et s'enfuit par la gauche.*)

JACQUES

Ah ! c'est trop fort. Oh ! non ! non ! ça ne se passera pas comme ça ! ça ne peut pas se passer comme ça. (*Il marche avec agitation. Blanche entre par le fond.*)

SCÈNE VI

BLANCHE, JACQUES

JACQUES, *violemment.*

Ah ! c'est vous, madame !

BLANCHE

Oui, je viens chercher mon fichu, parce que j'ai un peu froid.

JACQUES

Oh ! vous avez froid. Oh ! vous avez froid ! Ah ! Eh bien, moi, j'étouffe...

BLANCHE

Qu'est-ce que vous dites ?

JACQUES

Ce que je dis ! je vous dis... je vous répète que cette nuit est grisante, que vous êtes adorable, ma chère... euh... euh... (*Il lui saisit la main.*) Rappelez-moi votre nom.

BLANCHE

Blanche.

JACQUES

Blanche, ma chère Blanche.

BLANCHE, *se défendant.*

Non, non !...

JACQUES

Venez... venez faire le tour de l'étang. (*Il lui prend la taille et l'entraîne à droite en sortant.*)

BLANCHE, *en sortant, désolée.*

Oh ! Je n'ai pas de chance. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

GISELLE, *puis* MARC. *Giselle rentre et regarde autour d'elle.*

GISELLE

Il est parti... (*Elle se réinstalle sur la chaise-longue.*) A l'autre, maintenant. (*Un temps. Marc entre.*)

MARC

Madame...

GISELLE

Vous êtes exact...

MARC

Toujours, madame... L'exactitude est pour moi le premier devoir d'un homme bien élevé.

GISELLE

Oh çà ! vous êtes horriblement bien élevé.

MARC

D'ailleurs, j'ai été profondément ému et, si j'osais risquer un gros mot, je dirais, troublé, par le rendez-vous que vous m'avez fait l'honneur de me donner.

GISELLE

Vraiment ? Et moi qui avais peur que vous ne l'oubliiez ?

MARC

Oh ! madame, j'ai une mémoire excellente ; mais excusez une impatience qui, peut-être, dépasse les bornes de la correction. Qu'avez-vous à me dire ?

GISELLE

Eh bien, ceci : j'ai été très surprise d'apprendre, ce soir, que vous songiez à faire un voyage. Vous ne m'en aviez pas parlé.

MARC

Mais ce n'est décidé que depuis tout à l'heure. Je vais, en effet, m'embarquer, ou plus exactement, prendre le bateau.

GISELLE

Où allez-vous ?

MARC

Aux États-Unis, c'est-à-dire en Amérique. J'ai reçu aujourd'hui une dépêche de l'Académie des Sports, qui m'a désigné pour représenter la France au championnat d'escrime de Chicago. Je puis le dire en toute modestie, c'est pour moi une chose immense.

GISELLE

Immense, et vous serez absent?...

MARC

Plusieurs mois, car j'irai peut-être ensuite au Japon. C'est-à-dire en Chine.

GISELLE

Mais vous ne songez donc pas, cher monsieur, qu'une si longue absence fera peut-être beaucoup de peine à quelqu'un.

MARC

A qui donc ?

GISELLE

Mon Dieu... à une femme.

MARC

Oh ! madame... Il n'y a qu'une seule femme à qui cela m'aurait fait plaisir de faire de la peine, et je suis bien sûr que celle-là n'en ressentira aucune.

GISELLE

Qui ça?

MARC

Je suis trop bien élevé pour la nommer, madame. Je me servirai donc d'une métaphore.

GISELLE

Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARC

Je ne sais pas. Enfin, je vous avouerai, en termes voilés, que cette femme est en ce moment dans ce salon et j'ajouterai qu'elle porte une robe rose.

GISELLE

Moi ?

MARC, *à part.*

Elle a deviné !

GISELLE

Oh ! encore ! Vous aussi !

MARC

Comment, aussi ?

GISELLE

Mais non, non, je voulais dire...

MARC, *nerveux.*

Oh ! ne vous défendez pas, madame. Depuis quelques jours déjà je sais très bien que je ne suis plus le seul ici à vous admirer. Je n'ignore pas que j'ai un rival.

GISELLE

Qui ça?

MARC

Je suis trop bien élevé pour le nommer, mais je m'exprimerai d'une façon détournée en disant que c'est le maître de la maison.

GISELLE

Jacques ?

MARC, *à part.*

Elle a deviné !

GISELLE

Vous me permettrez de vous dire, cher monsieur...

MARC

Oh ! madame, je sens que depuis un instant, nous sommes dans l'incorrection. Cela m'est pénible, physiquement pénible, mais puisque nous y sommes, restons-y... Je sais donc que si vous m'avez choisi pour compagnon de vos promenades du matin, M. de Landève ne vous quittait pas durant vos excursions de l'après-midi.

GISELLE

Mais...

MARC

Oui, madame. Je m'étais promis de ne pas vous le dire. Je me conduis en ce moment comme un goujat... mais que voulez-vous, je suis jaloux. Ce n'est pas d'un homme du monde, tant pis... je suis jaloux !

GISELLE

Vous êtes fou !

MARC

Ignorez-vous que M. de Landève soit amoureux de vous ?

GISELLE

Je n'en sais rien... Mais ce dont je suis sûre, c'est que si je lui demandais à lui de renoncer, pour m'être agréable, à un concours d'escrime et à un voyage en Chine, c'est-à-dire au Japon, il n'hésiterait pas !

MARC

Mais moi non plus je n'hésiterais pas si vous me le demandiez.

GISELLE

Eh bien, je vous le demande.

MARC

Non?

GISELLE

Si.

MARC, *très ému.*

Mais alors... madame... Oh ! je n'ai pas été aussi content depuis la poule !

GISELLE

La poule?

MARC

La grande poule.

GISELLE

Quoi ?

MARC

Voyons, la grande poule d'épée de 1905, dont je suis sorti vainqueur. Ainsi, j'ai eu le bonheur de ne pas vous déplaire. Ah ! madame ! Et, puisque nous sommes dans l'incorrection... Ah ! Giselle !

GISELLE

Alors, vous ne partirez pas, vous me le jurez?

MARC

Je vous le jure.

GISELLE

Oui, mais vous êtes un homme d'honneur, je me méfie. Vous n'auriez qu'à me manquer de parole.

MARC

Mais quelle preuve voulez-vous ?

GISELLE

Écrivez.

MARC

Quoi ?

GISELLE

Une dépêche à votre Académie pour prévenir qu'on ne compte pas sur vous. Et cette dépêche vous me la donnerez.

MARC

Eh bien, je cède... mais, en revanche... (*Il fait un geste vers elle.*)

GISELLE

Écrivez !

MARC

Pourtant... songez... c'est le championnat du monde.

GISELLE, *le faisant asseoir.*

Écrivez...

MARC

J'écris... (*Il trempe sa plume dans l'encrier.*) Oh !...

GISELLE

Quoi ?

MARC

Il y a trop d'encre.

GISELLE

Oh ! Sont-ils assommants !

MARC

Quoi ?

GISELLE

Rien. Tenez, voilà un autre encrier.

MARC, *écrivant.*

« Académie-Sports-Paris. Impossible accepter... » Ah ! c'est dur.

GISELLE, *lui mettant la main sur l'épaule.*

Mais non, mais non, c'est charmant.

MARC

Oui, c'est charmant. (*Il écrit.*) « Désignez autre champion... » Ah! c'est héroïque, ce que je fais là, héroïque !...

GISELLE

C'est mieux que ça... c'est très gentil... et je suis contente, très contente.

MARC

Que je reste auprès de vous ?

GISELLE

Oui, que vous restiez auprès de nous...

MARC

Ah ! Giselle !(*Il veut la prendre dans ses bras.*)

GISELLE, *l'évitant et voulant prendre la dépêche.*

Donnez, donnez.

MARC

Non. L'homme du monde disparaît, l'amant seul est là, incorrect et passionné. (*Il éloigne toujours la dépêche.*)

GISELLE

Donnez donc.

MARC

Oui, mais laissez-moi vous embrasser.

GISELLE

Non, non...

MARC

Si ! si !

GISELLE, *à part.*

Eh bien, allez ! Oh ! que c'est difficile aujourd'hui de marier une jeune fille... Oh ! assez ! assez !

MARC, *exalté.*

Je suis bouleversé, je perds la tête... Dire que je viens de vous embrasser et que je ne vous connais que depuis huit jours, que je ne vous ai pas fait de visites, que je ne vous ai même pas déposé une carte, que vous ne m'avez jamais envoyé de lettres de quête, je trouve ça inouï, choquant et délicieux... Ce tête-à-tête avec vous... la nuit... ah! je suis fou de joie, de joie et de désir...

GISELLE, *changeant de ton.*

Et moi, je suis enchantée. Bonsoir, mon ami.

MARC

Comment, bonsoir... Mais vous ne comprenez donc pas... Je vous répète que l'homme du monde a disparu. (*Il s'avance vers elle.*)

GISELLE

Eh bien, la femme du monde va en faire autant.

MARC

Comment, vous me quittez! Oh ! Giselle! Giselle ! (*Il veut la saisir.*)

GISELLE

Voyons, mon ami .. laissez-moi... on peut venir.

MARC

Qui ça?

GISELLE

Je ne sais pas, moi... Garin, Jacques.

MARC

Alors, quand vous reverrai-je, quand?... Demain, demain... Ah! ce que je suis incorrect... Dites, dites, demain...

GISELLE

Mais je n'y songe pas.

MARC

Comment?

GISELLE

D'abord, demain, je dois sortir avec Jacques.

MARC, *avec éclat.*

Voilà donc pourquoi vous vous refusez après vous être presque promise... Vous ne pensez qu'à M. de Landève. C'est lui que vous me préférez!

GISELLE

Mais non, mais non.

MARC

Mais si, mais si. Oh! je comprends... Ah! ça ne se passera pas comme ça! C'est désormais une affaire entre lui et moi.

GISELLE

C'est de la folie. Qu'est-ce que vous voulez faire?

MARC

J'attends M. de Landève et... (*Il fait un geste de menace.*)

GISELLE

C'est épouvantable! Moi, je serais la cause d'une querelle entre vous! Je ne veux pas, je ne veux pas.

MARC, *très violemment.*

Il est trop tard, madame. Vous m'avez affolé, je ne me domine plus. Je me sens capable de tout. Et ne vous en prenez qu'à vous de ce qui va arriver.

GISELLE

Mon Dieu! mon Dieu! Marc! Ah! que faire, que faire? Ah! (*Elle sonne. Pierre entre.*) Pierre!

PIERRE

Madame.

GISELLE

Dites à M. Trévoux de venir me parler tout de suite.

MARC

Mais enfin, madame...

GISELLE

Laissez-moi, laissez-moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

MARC, *puis* BLANCHE

MARC

Oh! cette femme! (*Il marche avec agitation. Blanche entre un peu décoiffée.*) Ah! C'est vous, madame Bertin.

BLANCHE

Oui... Je viens chercher mon fichu.

MARC, *avec éclat.*

Ah! comme vous avez raison...

BLANCHE

Quoi?

MARC

Vous êtes une gentille petite femme, vous... Vous venez chercher votre fichu? C'est un rien... c'est exquis... Et savez-vous ce qui serait encore plus gentil?

BLANCHE, *affolée.*

Non, je ne sais pas... je ne veux pas le savoir.

MARC

Si, si, il faut que vous le sachiez. Madame Bertin, madame Bertin!

BLANCHE

Non! non!

MARC

Madame Bertin, madame Bertin, venez faire avec moi le tour de l'étang. (*Il prend la taille de Blanche et l'entraîne.*)

BLANCHE

Ah! je n'ai pas de chance, pas de chance! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

PIERRE, FRANÇOIS

FRANÇOIS, *entrant.*

Où est-elle, Pierre?

PIERRE

Monsieur?

FRANÇOIS

Madame Vaudreuil.

PIERRE

Je vais la chercher, monsieur. (*Il sort.*)

FRANÇOIS

Qu'est-ce qu'elle me veut? Quand une femme vous fait dire qu'elle a besoin de vous, c'est toujours pour vous embêter! Charmante soirée.

SCÈNE X

FRANÇOIS, GISELLE

GISELLE, *entrant.*

Ah! François! Mon cher François, il faut que vous m'aidiez, que vous me sauviez.

FRANÇOIS

Qu'est-ce qu'il y a ?

GISELLE

Des choses terribles. Ce n'est pas de ma faute... Je ne savais pas... Ah ! si j'avais su !

FRANÇOIS

Enfin, quoi ?

GISELLE

Eh bien, voilà ! Je vais tout vous dire, tout vous avouer : j'ai voulu rapprocher Jacques de sa femme, décider Marc à épouser Thérèse. Alors, j'ai voulu devenir leur amie, prendre sur eux de l'influence.

FRANÇOIS

Alors, c'est pour ça que vous ne les quittiez pas ?

GISELLE

Evidemment.

FRANÇOIS, *ravi.*

C'est pour ça?... Mais alors, c'est parfait. C'est très chic ce que vous avez fait là. Tout va bien, c'est charmant !

GISELLE

Mais pas du tout, c'est épouvantable. Je suis désespérée !

FRANÇOIS

Comment ?

GISELLE

Parce que vous ne savez pas ce qui arrive maintenant, une chose invraisemblable, incompréhensible... Jacques...

FRANÇOIS

Jacques?

GISELLE

Oui, Jacques est amoureux de moi.

FRANÇOIS

Hein ?

GISELLE

Et Marc veut le provoquer.

FRANÇOIS

Le provoquer ? Pourquoi ?

GISELLE

Vous ne comprenez donc rien... Parce que Marc aussi est amoureux de moi.

FRANÇOIS

Naturellement ! Parbleu ! j'aurais dû m'en douter. C'était forcé ! Vous ne pouvez pas faire autrement. Tout le monde est amoureux de vous... en France, en Italie, en Amérique, les trappeurs, le chef de gare, le camerlingue. On pourrait fonder un dîner, un dîner international. Tout le monde est amoureux de vous, tout le monde... sauf moi !... Ça, c'est tordant ! sauf moi... Et c'est moi qui vais écoper, car évidemment vous allez me charger d'une mission ridicule ou désagréable.

GISELLE, *doucement.*

Oui, mon ami.

FRANÇOIS

Ça y est ! Et cependant, vous devriez être ravie. Bonne chasse, joli tableau... Vous êtes arrivée à vos fins... Car s'ils sont amoureux de vous, c'est que vous avez fait tout ce qu'il fallait pour ça, n'est-ce pas ?

GISELLE

Mais pas du tout, je n'ai rien fait... J'ai été moi-même...

FRANÇOIS

Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

GISELLE

Et songez que Marc est de première force à l'épée.

FRANÇOIS

Ah ! vous avez peur pour Jacques?

GISELLE

Mais non...

FRANÇOIS

Alors, vous avez peur pour Marc ?

GISELLE

Mais non, j'ai peur pour les deux.

FRANÇOIS

Ah! ça, c'est le bouquet. J'avoue que je n'avais pas pensé à ça... Je n'allais pas jusque-là...

GISELLE

Ecoutez-moi, écoutez-moi. Il faut à tout prix que vous arrangiez cela, que vous trouviez un moyen de les apaiser. Ils m'ont quittée dans un état d'exaspération extraordinaire... Je vous en prie.

FRANÇOIS

Ah ! que c'est bien fait pour vous ! Ah ! que je suis content ! Et alors, vous croyez, parce que vous vous êtes moquée de moi autrefois cruellement, injustement, parce que vous avez fait de moi un être bourru, odieux, parce que vous m'avez fait souffrir, vous croyez qu'à cause de tout cela vous pouvez compter sur mon dévouement? Ah! ah! Vous croyez ça !

GISELLE

Oui.

FRANÇOIS

Eh bien, vous avez raison, je suis assez idiot pour cela.

BLANCHE

Non! non!

MARC

Madame Bertin, madame Bertin, venez faire avec moi le tour de l'étang. (*Il prend la taille de Blanche et l'entraîne.*)

BLANCHE

Ah! je n'ai pas de chance, pas de chance! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

PIERRE, FRANÇOIS

FRANÇOIS, *entrant.*

Où est-elle, Pierre?

PIERRE

Monsieur?

FRANÇOIS

Madame Vaudreuil.

PIERRE

Je vais la chercher, monsieur. (*Il sort.*)

FRANÇOIS

Qu'est-ce qu'elle me veut? Quand une femme vous fait dire qu'elle a besoin de vous, c'est toujours pour vous embêter! Charmante soirée.

SCÈNE X

FRANÇOIS, GISELLE

GISELLE, *entrant.*

Ah! François! Mon cher François, il faut que vous m'aidiez, que vous me sauviez.

FRANÇOIS

Qu'est-ce qu'il y a ?

GISELLE

Des choses terribles. Ce n'est pas de ma faute... Je ne savais pas... Ah ! si j'avais su !

FRANÇOIS

Enfin, quoi ?

GISELLE

Eh bien, voilà ! Je vais tout vous dire, tout vous avouer : j'ai voulu rapprocher Jacques de sa femme, décider Marc à épouser Thérèse. Alors, j'ai voulu devenir leur amie, prendre sur eux de l'influence.

FRANÇOIS

Alors, c'est pour ça que vous ne les quittiez pas ?

GISELLE

Evidemment.

FRANÇOIS, *ravi.*

C'est pour ça?... Mais alors, c'est parfait. C'est très chic ce que vous avez fait là. Tout va bien, c'est charmant !

GISELLE

Mais pas du tout, c'est épouvantable. Je suis désespérée !

FRANÇOIS

Comment ?

GISELLE

Parce que vous ne savez pas ce qui arrive maintenant, une chose invraisemblable, incompréhensible... Jacques...

FRANÇOIS

Jacques?

GISELLE

Oui, Jacques est amoureux de moi.

FRANÇOIS

Hein ?

GISELLE

Et Marc veut le provoquer.

FRANÇOIS

Le provoquer ? Pourquoi ?

GISELLE

Vous ne comprenez donc rien... Parce que Marc aussi est amoureux de moi.

FRANÇOIS

Naturellement ! Parbleu ! j'aurais dû m'en douter. C'était forcé ! Vous ne pouvez pas faire autrement. Tout le monde est amoureux de vous... en France, en Italie, en Amérique, les trappeurs, le chef de gare, le camerlingue. On pourrait fonder un dîner, un dîner international. Tout le monde est amoureux de vous, tout le monde... sauf moi !... Ça, c'est tordant ! sauf moi... Et c'est moi qui vais écoper, car évidemment vous allez me charger d'une mission ridicule ou désagréable.

GISELLE, *doucement.*

Oui, mon ami.

FRANÇOIS

Ça y est ! Et cependant, vous devriez être ravie. Bonne chasse, joli tableau... Vous êtes arrivée à vos fins... Car s'ils sont amoureux de vous, c'est que vous avez fait tout ce qu'il fallait pour ça, n'est-ce pas ?

GISELLE

Mais pas du tout, je n'ai rien fait... J'ai été moi-même...

FRANÇOIS

Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

GISELLE

Et songez que Marc est de première force à l'épée.

FRANÇOIS

Ah ! vous avez peur pour Jacques?

GISELLE

Mais non...

FRANÇOIS

Alors, vous avez peur pour Marc ?

GISELLE

Mais non, j'ai peur pour les deux.

FRANÇOIS

Ah! ça, c'est le bouquet. J'avoue que je n'avais pas pensé à ça... Je n'allais pas jusque-là...

GISELLE

Ecoutez-moi, écoutez-moi. Il faut à tout prix que vous arrangiez cela, que vous trouviez un moyen de les apaiser. Ils m'ont quittée dans un état d'exaspération extraordinaire... Je vous en prie.

FRANÇOIS

Ah ! que c'est bien fait pour vous ! Ah ! que je suis content ! Et alors, vous croyez, parce que vous vous êtes moquée de moi autrefois cruellement, injustement, parce que vous avez fait de moi un être bourru, odieux, parce que vous m'avez fait souffrir, vous croyez qu'à cause de tout cela vous pouvez compter sur mon dévouement? Ah! ah! Vous croyez ça!

GISELLE

Oui.

FRANÇOIS

Eh bien, vous avez raison, je suis assez idiot pour cela.

GISELLE

François, vous êtes mon ami, je vous aime de tout mon cœur... vous ne pouvez pas savoir...

FRANÇOIS

Allons, allons, ne parlons pas de ça.

GISELLE

Vous êtes sûr d'empêcher ? Ils ne se battront pas ?

FRANÇOIS

Je vous le promets. Je ne vois pas comment je ferai, mais je vous le promets.

GISELLE

Il n'y a pas de temps à perdre.

FRANÇOIS

Oui, oui. Où est Jacques ?

GISELLE

A la fête, sans doute.

FRANÇOIS

Et Marc ?

GISELLE

Il a dû partir pour l'y retrouver.

FRANÇOIS

Bien, j'y vais.

GISELLE

Merci, François... Je me fie à vous... merci.

FRANÇOIS, *remontant.*

Oh ! Voilà Jacques...

GISELLE

Je vous laisse... Retenez-le ici.

FRANÇOIS

Soyez tranquille.

GISELLE

Merci... A tout à l'heure... (*Elle sort.*)

SCÈNE XI

FRANÇOIS, JACQUES, *puis* MARC.

JACQUES, *entrant d'un pas languissant.*

Tiens, bonsoir, mon vieux.

FRANÇOIS

Bonsoir.

JACQUES, *s'assied et s'étire.*

Qu'il fait bon, ce soir !

FRANÇOIS

Tu reviens de la fête ?

JACQUES

Comme tu vois.

FRANÇOIS

Tu n'as pas rencontré Marc des Armoises?

JACQUES

Non.

FRANÇOIS

Bon.

JACQUES

Je suis revenu pour chercher des cigarettes, je n'en avais plus. Et j'avais envie de fumer, une féroce envie de fumer. (*Il remplit son porte-cigarettes.*)

FRANÇOIS, *à part.*

Il est singulier. (*Jacques allume une cigarette et lui en offre une.*) Merci.

JACQUES, *fumant avec volupté.*

Ah! c'est délicieux. (*Il s'étend sur la chaise longue.*)

FRANÇOIS

Tu ne vas pas retourner là-bas, au moins?

JACQUES

Si... peut-être.

FRANÇOIS

Tu peux bien rester ici et causer avec moi. (*A part.*) Il faut le retenir.

JACQUES

Tu as quelque chose à me dire ?

FRANÇOIS

Oui.

JACQUES

Rien d'important ?

FRANÇOIS

Enfin... c'est-à-dire...

MARC, *entrant.*

Bonsoir, messieurs.

FRANÇOIS, *à part.*

Ah ! ça y est, le choc !

JACQUES

Bonsoir.

MARC, *s'étirant.*

Ah ! qu'il fait bon, ce soir !

JACQUES

N'est-ce pas ? Je le disais tout à l'heure.

MARC

Vraiment ? Puis-je vous demander une cigarette ? (*Il va vers Jacques, François s'élance entre eux.*)

FRANÇOIS

Non ! non ! Là-bas, tenez, voilà. (*Il lui tend son porte-cigarettes.*)

MARC

Merci ! J'avais une envie de fumer, une de ces envies de fumer. (*Il prend une cigarette. A Jacques.*) Un peu de feu, je vous prie ?

JACQUES

Volontiers.

FRANÇOIS, *s'interposant.*

Non, non ! moi ! moi ! (*Il prend la cigarette de Jacques, la tend à Marc, puis la rend à Jacques.*)

JACQUES, *à part.*

Mais qu'est-ce qu'il a ?

MARC, *s'asseyant.*

Ouf !

JACQUES

Ne trouvez-vous pas qu'il y a des jours, ou plutôt des instants... où l'on se... sent vraiment envahi d'optimisme ?

MARC

Oui, l'optimisme. J'adore ça.

FRANÇOIS, *à part.*

Ils cachent leur jeu. Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARC

Quelle vie délicieuse on mène ici !

JACQUES

Quel calme !

MARC

Quel repos ! Il faut avouer d'ailleurs, mon cher Landève, que vous êtes un maître de maison incomparable !

JACQUES

Et vous, mon cher des Armoises, le plus indulgent des hôtes.

FRANÇOIS, *stupéfait.*

Ah ça, voyons, vous êtes les meilleurs amis du monde ?

JACQUES

Les meilleurs.

FRANÇOIS

Alors, je ne vois pas ce que je fais ici, moi ! C'est

bien, c'est très bien. Qu'est-ce que je demande, moi, que tout le monde s'entende.

JACQUES

Mais, les hommes s'entendent toujours.

MARC

Toujours.

FRANÇOIS

Oui, mais il y a les femmes.

JACQUES

Peuh ! Et encore...

MARC

Je défie bien ce soir une femme de me brouiller avec un ami.

FRANÇOIS

Ne faites donc pas les malins tous les deux.

MARC

Ah ! je vous jure que je suis sûr de moi, maintenant, et je pourrais vivre six mois auprès de la pire des coquettes, tenez, auprès d'une femme comme... comme madame Vaudreuil, sans penser à lui faire la cour.

FRANÇOIS

Pardon... mais qu'est-ce que le nom de madame Vaudreuil vient faire là?

MARC

Je la prends comme exemple.

FRANÇOIS

Eh bien, je vous serai obligé, monsieur, d'en choisir une autre...

MARC

Mais...

FRANÇOIS, *très sec.*

C'est comme ça.

JACQUES

Ah ça ! François, qu'est-ce que c'est que ce ton ?

FRANÇOIS

C'est le mien.

JACQUES

Voyons ! tu es fou, nous sommes là à causer tranquillement, paisiblement...

MARC

Et M. Trévoux reconnaîtra bien que madame Vaudreuil est une coquette accomplie ?

FRANÇOIS

Non, monsieur, je ne le reconnais pas.

JACQUES

Oh !

MARC

Enfin, monsieur, c'est une gageure. Tout le monde sait que madame Vaudreuil se fait un jeu de charmer les hommes, et lorsqu'elle les a rendus amoureux d'elle, de s'évader sans se préoccuper de ce qui leur arrivera.

JACQUES

Oh, ça !

FRANÇOIS

C'est faux, je n'ai jamais rencontré un de ces hommes-là.

MARC

Allons donc !

FRANÇOIS

Citez-m'en un. (*Un temps.*) Vous voyez bien. Madame Vaudreuil est irréprochable ! Elle a un cœur loyal et charmant. Elle est bonne... elle est sincère. Elle n'a jamais ni trompé ni trahi personne. Elle n'a jamais manqué de parole à personne. Elle n'a

jamais fait souffrir personne. Vous entendez... personne !

MARC

Mon Dieu... toutes les opinions sont permises, même lorsqu'elles ne sont pas défendables.

FRANÇOIS

Eh bien, moi, monsieur, je n'admets pas qu'on en ait une autre que la mienne sur le compte de madame Vaudreuil.

JACQUES

François, je te prie...

FRANÇOIS

Laisse-moi tranquille, toi. Et puisque l'occasion s'en trouve, je suis enchanté de dire ce que je pense de ces petits messieurs, soi-disant bien élevés, de ces parfaits hommes du monde, qui défendent à tout propos la morale, la religion et l'honneur, et dont la vie se passe à colporter toutes les calomnies de salon, à commettre toutes les mufleries distinguées, à salir la réputation des femmes, d'un mot, pour causer, en visite. Ils sont chics, ils sont reçus, ils sont fêtés, ils prennent les femmes d'amis et décrochent les grosses dots. Ils ont tout pour eux, seulement, de temps en temps, il se rencontre un homme mal élevé pour dire qu'il les considère comme des goujats. Voilà, et maintenant, monsieur, choisissez là-dedans ce qui vous fera plaisir.

MARC

Ah ça! monsieur, c'est une provocation.

FRANÇOIS

Vous avez compris ça.

JACQUES

Je vous en prie...

MARC

Inutile, mon cher. Cette affaire ne comporte plus qu'une solution. Monsieur, vous recevrez, demain, deux de mes amis.

FRANÇOIS

C'est entendu, monsieur.

MARC, *remontant vers Jacques.*

Je vous demande pardon, mon cher.

JACQUES

C'est moi qui vous demande pardon. Croyez bien que je suis désolé...

FRANÇOIS, *à part.*

Ouf! Eh bien, comme ça, c'est arrangé. (*Marc sort.*)

JACQUES, *redescendant.*

Tu perds la tête, je pense... Tu vas me faire le plaisir de m'expliquer...

FRANÇOIS

Je n'ai aucune explication à te donner... laisse-moi tranquille.

JACQUES

C'est inouï !... Enfin, j'aime mieux te donner le temps de te calmer. Nous reparlerons de cela demain matin, tu auras réfléchi et nous arrangerons cette affaire absurde.

FRANÇOIS, *à part.*

Comptes-y.

JACQUES

Adieu !

FRANÇOIS

Adieu ! (*Jacques sort.*)

SCÈNE XII

FRANÇOIS, GISELLE. *François seul, sonne. Pierre entre.*

FRANÇOIS

Priez madame Vaudreuil de venir me parler. (*Pierre sort. François reste seul un instant. Giselle entre.*)

GISELLE

Eh bien?

FRANÇOIS

Rassurez-vous, tout va bien.

GISELLE

Ils ne se battront pas?

FRANÇOIS

Non.

GISELLE

C'est bien vrai?

FRANÇOIS

Je ne vous ai jamais menti.

GISELLE

Alors, vous avez réussi?

FRANÇOIS

Oui!... Oh! ça n'a pas été commode. Il a fallu de la souplesse, de l'adresse.

GISELLE

Oh! merci, merci! Vous êtes vraiment mon ami.

FRANÇOIS

Non.

GISELLE

Quoi?

FRANÇOIS

Je ne suis pas votre ami.

GISELLE

Oh ! François, voyons, nous avons fait la paix ?

FRANÇOIS

Non, entre une femme comme vous et un homme comme moi, il ne peut jamais y avoir qu'un armistice.

GISELLE

Et vous dites cela au moment où vous venez de me donner le plus grand témoignage de dévouement, d'attachement...

FRANÇOIS

Qu'est-ce que cela prouve ? On s'attache à une femme en raison de ce qu'on a à lui pardonner.

GISELLE

Ah ! vous êtes méchant ce soir.

FRANÇOIS

Je ne me suis jamais senti plus moi-même.

GISELLE

En tout cas, vous êtes nerveux...

FRANÇOIS

Je suis très calme.

GISELLE

François, écoutez-moi, je veux vous remercier. J'ai pour vous une profonde affection, jamais je ne l'ai senti si vivement. Vous êtes vraiment un honnête homme.

FRANÇOIS

Et vous, vous n'êtes pas une honnête femme !

GISELLE

François !

FRANÇOIS

Non ! vous n'êtes pas une honnête femme. Je ne croyais pas que j'aurais jamais le courage de vous le

dire. Mais ce soir il me semble que j'en ai le droit. Il me semble qu'à la minute où je vous parle, je ressens en un seul coup tout ce que vous m'avez fait souffrir depuis dix ans. J'ai envie de crier tout ce que je n'ai jamais osé dire à personne, tout ce que je n'ai pas osé m'avouer à moi-même, mes déceptions, mes colères, ma jalousie, ma rancune!

GISELLE

Comme vous me traitez, François, comme vous me parlez!

FRANÇOIS

Je vous aime.

GISELLE

Vous avez une singulière façon de le dire.

FRANÇOIS

Je parle comme je sens, je suis comme je suis, tel que vous m'avez fait.

GISELLE

Mais qu'est-ce que vous me reprochez donc?

FRANÇOIS

Je vous reproche d'être toujours aimée, sans être capable d'aimer vous-même. Je vous reproche d'être plus coupable que les femmes qui se donnent, qui suivent leur cœur et leurs sens, parce qu'au moins cela prouve qu'elles en ont. Je vous reproche vos sourires, vos yeux, votre beauté, et je vous reproche de toujours faire des dettes et de ne jamais les payer.

GISELLE

Vous êtes fou, voyons!

FRANÇOIS

Oui, c'est vrai, je suis fou de vous accuser. Ce n'est pas votre faute. Vous êtes comme ça dans

toutes les circonstances de votre vie, les plus banales, les plus quotidiennes. Quand vous allez dans les grands magasins, vous marchandez tout et vous n'achetez rien. Eh bien, ils en ont assez, les grands magasins, ils la trouvent mauvaise, les grands magasins, et ils vous disent : « Je suis très malheureux ! »

GISELLE

Vous êtes malheureux ?

FRANÇOIS

Parbleu !

GISELLE

Encore ?

FRANÇOIS

Toujours ! Par votre faute. Je peux bien vous le dire. Oh ! je n'en suis pas fier, allez ! J'étais bon, moi, j'étais tendre ! J'étais fait pour croire, pour avoir confiance, pour chérir la vie et pour la trouver belle, et bonne, et heureuse. Oui, j'étais fait pour aimer, pour vous aimer. Vous n'avez pas voulu. Alors, moi, je me suis juré de ne plus rien aimer au monde, et je vous jure que j'ai réussi. Tenez, j'adorais les fleurs, et maintenant je ne peux même plus souffrir les jardiniers !

GISELLE

François, François, vous vous trompez, vous êtes encore tel que vous étiez, un bon cœur, un tendre cœur.

FRANÇOIS

Non, non, c'est fini ! Vous avez gâché tout ça, parce que vous avez sur tous ceux qui vous approchent, je ne sais quelle influence fatale, parce que vous leur jetez des charmes malfaisants, auxquels

GISELLE

Laissez-moi ! (*Elle lui échappe, il la poursuit, elle saisit son éventail et elle l'en soufflette.*) Je vous déteste !

FRANÇOIS

L'éventail. Vous avez retrouvé votre baguette, vous êtes sauvée.

GISELLE

Adieu.

FRANÇOIS

Allez !... Vous êtes pire encore que je ne croyais ! Comme il avait raison, tout à l'heure, cet homme, ce Marc, de vous traiter comme il l'a fait !

GISELLE

Moi !

FRANÇOIS

De dire que vous étiez un être mauvais, nuisible et menteur. Et pendant qu'il disait cela, j'avais envie de l'applaudir et de lui crier : Bravo ! Bravo ! Encore ! Encore !

GISELLE

Oh ! vous avez permis qu'on m'insultât, vous ?

FRANÇOIS

Moi ? Je me bats avec lui, demain.

GISELLE

Vous ! Je ne veux pas, François, je ne veux pas que vous vous battiez.

FRANÇOIS

Pourquoi ?

GISELLE

Parce que c'est fou, parce que c'est absurde de risquer sa vie pour une bêtise.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que cela me fait, ma vie? Personne ne m'aime, personne ne peut m'aimer.

GISELLE

François!

FRANÇOIS

Vous le savez bien, je suis seul, tout seul.

GISELLE

Non, François, ce n'est pas vrai, je vous défends de vous battre.

FRANÇOIS

Et de quel droit?

GISELLE

Mais vous ne voyez donc pas que je suis troublée, tremblante, que pour la première fois de ma vie j'ai peur...

FRANÇOIS

Peur... pour qui? pour moi?...

GISELLE

Oui, pour vous, François, parce que vous venez de me parler comme jamais un homme ne m'a parlé — avec dureté, avec cruauté... parce que j'ai senti votre force et votre douleur... parce que...

FRANÇOIS

Parce que?

GISELLE

Parce que je vous aime. (*Elle tombe dans ses bras.*)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte. Le matin.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, *seul, puis* GERMAINE

PIERRE

Ah! quelle nuit j'ai passée! (*Il relève les stores, et met un peu d'ordre dans la pièce.*)

GERMAINE, *entrant.*

Monsieur n'est pas encore rentré, Pierre?

PIERRE

Non, madame. Mais il ne tardera pas, sans doute. Il est sorti à cheval de très bonne heure.

GERMAINE

Comment, à cheval! J'ai entendu l'automobile.

PIERRE

C'était celle de madame Vaudreuil.

GERMAINE

Elle est sortie aussi, madame Vaudreuil?

PIERRE

Oui, madame. Elle m'a chargé de dire à madame qu'elle ne serait pas longtemps absente, qu'elle allait faire une course au château des Armoises.

GERMAINE

Tiens?... Bien... bien... Ah! te voilà, Blanche... Comment vas-tu? (*Pierre sort.*)

SCÈNE II

BLANCHE, GERMAINE

BLANCHE

Moi?... Ah! si tu savais quelle nuit j'ai passée!

GERMAINE

Comment?

BLANCHE

Oui, à réfléchir... Et alors, je viens prendre congé de toi.

GERMAINE

Non?

BLANCHE

Si! si! je t'assure, il vaut mieux que je retourne maintenant auprès de mon mari...

GERMAINE

Et tes craintes?... Et ton inspecteur?...

BLANCHE

Il ne me fait plus peur. Ce matin je me sens plus forte.

GERMAINE

Au moins, tu ne me caches rien? Personne ici ne t'a fait de chagrin?

BLANCHE, *avec âme.*

Oh ! non, non !... Au contraire, mais ça ne fait rien, je veux rejoindre Édouard. Il me semble que je l'aime mieux qu'avant ! Oh ! si tu savais comme j'aurai du plaisir à le revoir et à l'embrasser.

GERMAINE

Je n'ose pas insister, ma chérie, pour te retenir, mais tu ne partiras que tantôt au moins ?

BLANCHE

Oh! non, j'ai fait tous mes préparatifs. J'ai une voiture... Il y a un train à neuf heures qui me permet d'être à Angers ce soir.

GERMAINE

Oh ! C'est dommage !

BLANCHE

Il me reste... il me reste à te remercier et à te prier de remercier ton mari, de l'accueil si bienveillant que j'ai reçu ici.

GERMAINE

C'est bien naturel.

BLANCHE

Non, non! Oh ! ne crois pas ça... Enfin, je n'oublierai jamais... Oh ! non, jamais...

GERMAINE

Je suis désolée, tu sais, vraiment désolée... Enfin, je vais au moins t'accompagner jusqu'à la grille.

BLANCHE

Ne prends pas cette peine. Du reste, tiens... voilà Giselle.

GERMAINE

Giselle ! Eh bien, alors, adieu, ma chérie, adieu et à bientôt, j'espère.

BLANCHE

Oui, oui... (*Elle remonte et croise Giselle sur la porte. Elles se disent adieu. Blanche disparaît.*)

SCÈNE III

GERMAINE, GISELLE

GISELLE

Comment, elle part ?

GERMAINE

Oui, oui. Enfin, te voilà ! si tu savais quelle nuit j'ai passée ! D'où viens-tu ?

GISELLE

Du château des Armoises. J'ai fait la connaissance de la mère de Marc, elle est charmante... Et lui aussi, le pauvre garçon, je venais lui demander un service, un grand service... presque un sacrifice... Il l'a fait très gentiment.

GERMAINE, *impatientée.*

Ah ! bien, bien... mais dis-moi, raconte-moi. Qu'est-ce qui s'est passé, hier soir, entre Jacques et toi ? As-tu réussi ?...

GISELLE

Oui... c'est-à-dire... oui...

GERMAINE

Comment ?

GISELLE

Jacques ne reverra plus madame Oviedo, et il lui a écrit une lettre qu'elle ne lui pardonnera jamais.

GERMAINE

Oh ! ma chérie !... Comment te dire... que tu as été bonne !

GISELLE

Oui, j'ai été très bonne.

GERMAINE

Ah ! mais donne-moi des détails. . Qu'est-ce que Jacques t'a dit ? Est-ce qu'il m'aime encore ?

GISELLE

Mais oui.

GERMAINE

J'étais si inquiète, si malheureuse. Je n'ai pas pu rester à ce bal... j'avais la fièvre... Je me suis promenée pendant deux heures dans le parc... comme une folle. Je suis rentrée ici à une heure passée. J'ai été frapper à ta porte.

GISELLE

Ah !

GERMAINE

Tu ne m'as pas répondu.

GISELLE

Je dormais sans doute.

GERMAINE

Alors tu es sûre que Jacques ne la reverra plus ?

GISELLE

Sûre.

GERMAINE

Explique-moi, raconte-moi.

GISELLE

Eh bien... chut ! (*François paraît au fond.*)

FRANÇOIS

Bonjour, Germaine, bonjour, madame.

GERMAINE

Bonjour, François. (*Petit silence.*) Écoute, Giselle... Je remonte dans ma chambre... Viens me rejoindre dès que tu le pourras... pour que nous causions de cette œuvre... de cette bonne œuvre... Je t'attends! (*Elle sort.*)

GISELLE

Oui, je vais venir. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

FRANÇOIS, GISELLE

FRANÇOIS

Bonjour, madame.

GISELLE

Bonjour, monsieur.

FRANÇOIS

Comme il fait beau, ce matin !

GISELLE

Comme il fait beau...

FRANÇOIS

Et quand je pense qu'hier...

GISELLE

Oui, quand je pense qu'hier...

FRANÇOIS

Qu'hier il faisait beaucoup moins beau.

GISELLE

C'est vrai... Comme le beau temps tient à peu de chose !

FRANÇOIS

Giselle, Giselle... Je ne sais comment vous dire... je suis si heureux, si heureux... Je n'ai pas l'habitude, moi, je ne sais que me fâcher, c'est assommant... Oh ! le bonheur !

GISELLE, *avec reproche.*

François !

FRANÇOIS

Pardon ! c'est que je suis bouleversé, voyez-vous. Quand je songe que vous êtes à moi ! Enfin !... Que vous allez être ma femme !

GISELLE

Votre femme...

FRANÇOIS

Oui.

GISELLE

Oui... évidemment...

FRANÇOIS

Oh ! Giselle ! Vivre tous les deux, que ce sera beau ! que ce sera doux !

GISELLE

Oui... oui !... Mais pourtant...

FRANÇOIS

Quoi ?

GISELLE

Je vous ai souvent entendu parler du mariage en si mauvais termes, avec si peu de sympathie, que j'ai peur...

FRANÇOIS

Giselle, quand un homme dit du mal du mariage, c'est qu'il n'a pas pu épouser la femme qu'il voulait

ou quelquefois qu'il l'a épousée... Vous verrez! Vous verrez! comme nous serons heureux... je ne pense plus qu'à cela... J'ai tout préparé, tout prévu.

GISELLE

Ah!

FRANÇOIS

Tout... tout!

GISELLE

Vraiment... tout?

FRANÇOIS

Oh! ne craignez rien, je vous laisserai votre liberté entière, mais enfin, j'ai tout décidé... d'abord pour notre installation. Je connais un appartement délicieux, avec une vue ravissante.

GISELLE

Sur le parc Monceau?

FRANÇOIS

Non, non, sur le Luxembourg.

GISELLE

Oh! mais, je n'aime pas du tout ça!

FRANÇOIS

Si, si, vous l'aimerez, je vous assure.

GISELLE

Mais non.

FRANÇOIS

Mais si! Et puis, d'ailleurs, nous ne passerons que six mois à Paris.

GISELLE

Ah!... Et le reste?

FRANÇOIS

A la campagne. Mais pas une campagne comme

celle-ci... Fichtre non... La vraie campagne, sans voisinage, sans sports, sans distractions, ce sera exquis! Tout seuls, tout entiers l'un à l'autre... Oh! Giselle! Giselle! Et puis j'oubliais de vous dire : d'abord nous partirons, nous ferons notre voyage de noces.

GISELLE

C'est ça! en Italie, à Florence.

FRANÇOIS

Oh! non!

GISELLE

Mais enfin, mon ami, nous ne pouvons cependant pas le faire entre Limoges et Chalon-sur-Saône ?

FRANÇOIS

Il reste Poitiers? Enfin nous ferons ce que vous voudrez... Nous combinerons un itinéraire, intéressant, précis.

GISELLE

Pourquoi... Allons-nous-en sans savoir où, par les routes, au caprice de l'automobile, à l'aventure.

FRANÇOIS

Oh! non, par exemple! pas d'automobile... Ah! les automobiles! Non, le brave chemin de fer qui conduit à des stations qu'on sait d'avance, qui sont marquées dans l'indicateur, qui arrive à des heures fixes, exactement.

GISELLE

Exactement!

FRANÇOIS

Et puis quand il n'arrive pas exactement, au moins on peut attraper les employés... Très gentiment, très affectueusement, mais enfin, on peut les attraper, cela soulage.

GISELLE

François! François! Tout est changé depuis hier, tout excepté nous...

FRANÇOIS

Comment?

GISELLE

Mon ami, je vous aime de tout mon cœur. Je suis heureuse de ce qui est arrivé. Vous m'avez vaincue, vous m'avez conquise, et je ne veux pas, et je ne pourrais pas me reprendre.

FRANÇOIS

Oh! Giselle! que je vous aime!

GISELLE

Seulement, il y a quelque chose, sur quoi ni vous ni moi ne pouvons rien, et ce quelque chose, c'est nous-mêmes.

FRANÇOIS

Que voulez-vous dire?

GISELLE

Malgré tout l'amour que vous avez pour moi, tout l'amour que j'ai pour vous, nous aurons beau faire, je reste la femme de l'indépendance et de l'automobile, et vous l'homme de la régularité, de l'indicateur.

FRANÇOIS

Giselle!

GISELLE

Enfin, admettons! Nous voilà mariés. Quelle tête ferez-vous quand on me fera la cour?

FRANÇOIS

On ne vous la fera pas.

GISELLE

Mais si.

FRANÇOIS

Mais non !

GISELLE

Mais si ! Qu'est-ce que vous direz quand je sortirai sans vous dire où je vais ?

FRANÇOIS

Vous me le direz.

GISELLE

Non.

FRANÇOIS

Alors, je sortirai avec vous.

GISELLE

Ah ! non !

FRANÇOIS

Alors, vous ne sortirez pas du tout !

GISELLE

Vous voyez bien ! Écoutez-moi, François, je vous donnerai tout le bonheur que je pourrai. Mais pourquoi vouloir que je sois votre femme, quand je peux rester votre maîtresse ?

FRANÇOIS

Quoi !

GISELLE

Est-ce que ce n'est pas plus beau, est-ce que ce n'est pas plus fier?... Je veux être celle à qui rien ne vous liera, que votre cœur. Quel besoin avons-nous de mêler à cela un notaire affreux et un maire radical ? François, je ne veux pas que vous m'aimiez par devoir, je veux que vous ne m'aimiez que par amour.

FRANÇOIS

Mais ce n'est pas possible !

GISELLE

Ce sera ma coquetterie. Voyons ! Il faut bien que je reste un peu coquette.

FRANÇOIS

Assez, Giselle, je comprends ! Oui, vous avez raison, vous êtes restée la même. Vous ne vous êtes donnée que par méprise, par pitié, que sais-je ! Vous ne voulez d'autres liens que ceux que vous pouvez rompre d'un mot, d'un sourire... Vous m'aimez peut-être, mais moins que votre orgueil, que votre liberté. Eh bien, ce n'est pas assez, je ne veux pas de cet amour-là ! Il est trop différent du mien. . Non, non, je n'en veux pas !

GISELLE

François, François. Ne vous faites pas de peine et ne m'en faites pas aussi... Je vous jure que je suis la plus sage, peut-être parce que je suis la moins bonne... Peut-être aussi parce que je vous aime mieux que vous ne m'aimez.

FRANÇOIS, *haussant les épaules.*

Vous ?...

GISELLE

Mais oui ! (*Elle aperçoit Garin qui entre.*) Bonjour, mon cher maître. Excusez-moi, j'ai à parler à Germaine, à tout à l'heure ! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

GARIN, FRANÇOIS

GARIN

Comment allez-vous, mon bon ami ?

FRANÇOIS, *bouleversé.*

Merci... Très bien... merci...

GARIN

Qu'est-ce que vous avez?

FRANÇOIS

Rien! rien! Jacques ne m'a pas demandé?

GARIN

Pas que je sache. Mais qu'est-ce que vous avez?

FRANÇOIS

Oh! ne me demandez rien. Vous ne pouvez pas comprendre. Il faudrait savoir... des choses...

GARIN

J'en sais peut-être une ou deux...

FRANÇOIS

Que voulez-vous dire?

GARIN

Mon Dieu, qu'il a pu arriver qu'hier soir, vers minuit, un vieux monsieur, qui ne croit pas aux fantômes, en ait de sa fenêtre aperçu deux, dont l'un vous ressemblait étrangement, qu'il les ait vus se diriger vers votre pavillon par un chemin tout bleu de lune, qu'il les ait regardés s'éloigner, appuyés l'un sur l'autre... l'ombre des branches tremblait devant eux... Les grillons, qui sont gens de foyer, se taisaient, un peu choqués. Alors, le vieux monsieur médita et se dit que lorsque les fantômes s'en vont par deux, ce ne sont pas des fantômes, car ce serait bien dommage.

FRANÇOIS

Mais...

GARIN

Vous voyez, mon ami, que j'avais toutes les rai-

sons du monde de penser que ce matin je verrais un homme heureux.

FRANÇOIS, *amèrement.*

Heureux! Heureux!

GARIN

Mais... Comment?...

FRANÇOIS

Je ne peux pas vous dire.

GARIN

Parlez... Parlez donc! Vous avez besoin d'un ami...

FRANÇOIS

Eh bien, oui!... Et puis je souffre trop! Oui, j'ai j'ai cru, j'ai eu le droit de croire que j'avais enfin triomphé de sa volonté, de sa fierté!... Mais ce que je voulais d'elle, croyez-vous donc que c'était la joie d'une heure? Non, non, c'était l'avoir à moi, toujours, la garder, être son compagnon, son mari.

GARIN

Eh bien?

FRANÇOIS

Eh bien, elle refuse.

GARIN

D'être votre femme?

FRANÇOIS

Oui. Et dire qu'hier, je me croyais malheureux! Je me vantais! Maintenant, je sais de quoi ma douleur est faite. Hier, ce n'était que de bonheurs manqués; aujourd'hui, c'est de bonheur perdu.

GARIN

Mon ami, ne parlez pas du bonheur. Il n'est pas de ce temps-ci. Le bonheur est une chose simple et nous ne sommes plus des êtres simples. Le bonheur,

ça ne se porte plus du tout. Il est démodé comme les crinolines et les cachemires de l'Inde. Il s'est retiré en province avec le dernier cœur et la dernière chaumière, et quand on le rencontre dans un chemin creux, on ne le reconnaît plus, on l'a oublié. Pour nous consoler, il nous reste quelques joies, et un assez grand nombre de plaisirs. Pourquoi demander à l'existence, et à cette dame, autre chose que ce qu'elles peuvent donner ?

FRANÇOIS

Parce que je l'ai trop longtemps, trop durement aimée pour me contenter d'un peu d'elle, pour ramasser les miettes de sa vie. Etre son amant, mentir, me cacher, non, j'aime mieux rien! Je ne pourrais pas, je ne pourrais pas! Je ne suis pas le monsieur des petits rendez-vous, des caresses furtives, du rez-de-chaussée où l'on se recoiffe à huit heures, avant d'aller dîner en ville.

GARIN

C'est pour cela qu'on dîne si tard! Alors ?

FRANÇOIS

Alors, c'est fini, c'est fini!

GARIN

Oui.

FRANÇOIS

Oh! je vous le jure sur l'honneur, mon ami; vous ne m'auriez pas revu, si je n'étais obligé de rester ici pour attendre les témoins de M. des Armoises.

GARIN

Un duel?

FRANÇOIS

Oui, demain, je recevrai, en l'honneur de madame Vaudreuil, un joli coup d'épée!

GARIN

Pourquoi ?... rien ne prouve.

FRANÇOIS

Si, si, d'abord parce que ce brave Marc est un grand tireur. Et surtout, mon ami, parce qu'il a raison ; le jugement de Dieu !

GARIN

Oh ! depuis le moyen âge, Dieu a renoncé à porter aucun jugement sur nos affaires... Il est découragé.

PIERRE, *entrant.*

On vient d'apporter ce mot pour M. Trévoux.

FRANÇOIS

Qui ça?

PIERRE

Le cocher de M. des Armoises. C'est urgent.

FRANÇOIS, *ouvre la lettre, la lit, puis la froisse.*

Oh ! c'est bien ! Il n'y a pas de réponse. (*Pierre sort.*) Voilà... Ça n'a pas de nom, il me fait des excuses !...

GARIN

Marc ? Ah !

FRANÇOIS

Lisez ! des excuses... Ce bretteur, c'est inouï !

GARIN

Oh ! je suis bien content.

FRANÇOIS

Ainsi, j'aurai perdu la dernière chose qui me restait d'elle, la joie de me battre pour la défendre ; songez donc, j'aurais peut-être été blessé gravement... Elle aurait eu des remords, de l'angoisse, elle aurait été malheureuse pour moi, par moi... Et je n'aurai même pas ça ! Et toute ma vie aura été

JACQUES

Comment?

MADAME OVIEDO

Vous ne m'attendiez pas?

JACQUES

Mon Dieu, pas beaucoup.

MADAME OVIEDO

J'ai reçu votre mot.

JACQUES

Ah! oui... oui... mon mot... Votre mari va bien?

MADAME OVIEDO

Très bien, très bien. Et votre femme?

JACQUES

Très bien, très bien.

MADAME OVIEDO

Ah! Cependant, dans cette lettre que vous m'avez fait porter tout à l'heure, vous me disiez qu'elle était souffrante.

JACQUES, *bafouillant.*

Oui... elle est souffrante... justement...

MADAME OVIEDO

Ne prenez pas cet air stupide. Je ne veux pas que vous gâtiez le souvenir que j'aurai de vous.

JACQUES

Comment sera-t-il fait, ce souvenir?

MADAME OVIEDO

Ce sera celui d'un homme très fin, très délicat... et surtout... surtout plein d'à-propos...

JACQUES

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME OVIEDO

Cela veut dire que vous, vous avez évidemment

senti ce qui se passait en moi, que vous avez voulu aller au-devant de mes désirs, et que, très galamment, vous avez pris pour vous le vilain rôle; c'est très chic, très chic...

JACQUES

Je ne comprends pas.

MADAME OVIEDO

C'est pourtant clair! Vous avez deviné que j'étais sur le point de vous dire : « Mon ami, les plus jolies choses ont une fin... C'est même parce qu'elles en ont une qu'elles sont les plus jolies choses. Nous avons échangé deux fantaisies. Rendez-moi la mienne, reprenez la vôtre ! Elles sont toutes deux en bon état... Laissons-les s'envoler chacune de son côté... »

JACQUES

Mais...

MADAME OVIEDO

Bref, lorsque vous m'avez écrit que votre femme était souffrante, je me préparais moi-même à ce que mon mari eût une crise de foie.

JACQUES

Ah, je vois bien, vous m'en voulez.

MADAME OVIEDO

Moi!... Pas le moins du monde et je vais vous en donner la preuve!

JACQUES

La preuve?

MADAME OVIEDO

Parfaitement. Si je me suis risquée ici de si bonne heure, c'est que je viens vous rendre un service.

JACQUES

Ah !

MADAME OVIEDO

Un grand service.

JACQUES

Inutile de me menacer.

MADAME OVIEDO

Ne plaisantez pas. Je viens vous donner un conseil de bonne amitié.

JACQUES

J'écoute.

MADAME OVIEDO

Eh bien, restez un peu plus chez vous.

JACQUES

Pourquoi ?

MADAME OVIEDO

Croyez-moi, occupez-vous un peu plus de votre femme ; enfin, veillez davantage sur votre intérieur.

JACQUES

Oh ! ma chère. Je vous en prie...

MADAME OVIEDO

Ne vous fâchez pas, vous auriez tort.

JACQUES

Mais, enfin...

MADAME OVIEDO

Il se passe tant de choses qu'on ignore.

JACQUES

Pas chez moi.

MADAME OVIEDO

Hé!... Tenez, par exemple, tout à l'heure, ma femme de chambre me racontait que ce matin, entre chien et loup, mon jardinier avait aperçu une forme blanche qui sortait du pavillon de M. Trévoux, dévalait à travers la prairie et se réfugiait dans cette maison.

JACQUES

Ce n'est pas possible.

MADAME OVIEDO

Oh! mon Dieu... Déjà dix heures, il faut que je me sauve... Adieu... Ah! non, j'oubliais.

JACQUES

Quoi encore?

MADAME OVIEDO

De vous rendre ceci. C'est un éventail que j'ai trouvé dans l'herbe, en venant ici. Il est sans doute à l'une de ces dames, et comme il est fort beau, celle qui l'a perdu doit le regretter.

JACQUES, *l'ouvrant.*

Mais c'est l'éventail de Germaine. Elle l'avait hier soir.

MADAME OVIEDO

Il est à elle... Oh!

JACQUES

Vous le connaissez bien.

MADAME OVIEDO

Je n'avais pas remarqué. Oh! comme il est mouillé! Il a reçu toute la rosée de la nuit.

JACQUES

Pardon, où l'avez-vous trouvé?

MADAME OVIEDO

Je vous l'ai dit, là-bas... au bord des bégonias, près de la porte du pavillon de M. Trévoux.

JACQUES, *regardant un instant l'éventail, puis comme s'il chassait une idée.*

Ah!

MADAME OVIEDO

Du reste, vous allez pouvoir vous en informer, voici votre femme.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GERMAINE. *Germaine entre, aperçoit madame Oviedo, et reste immobile.*

GERMAINE

Vous !

MADAME OVIEDO

Ah ! chère amie, vous avez bien voulu, il y a huit jours, rendre à mon mari ma boîte à poudre. Je viens de rapporter au vôtre votre éventail. Nous sommes quittes. Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

JACQUES, GERMAINE.

JACQUES

Ecoute-moi !

GERMAINE

Jacques !

JACQUES

Si madame Oviedo a voulu me voir, c'était...

GERMAINE

Quoi ?

JACQUES

Sais-tu où l'on a retrouvé ton éventail ?

GERMAINE

Non.

JACQUES

A la porte de François... Et sais-tu par qui il a été

perdu? Par une femme qui, au petit jour, a été vue s'enfuyant du pavillon...

GERMAINE

Et alors?

JACQUES

Et alors...

GERMAINE

Est-ce que par hasard tu me soupçonnerais d'être cette femme?

JACQUES

Non.

GERMAINE

Non?

JACQUES

Non. J'ai été énervé, agacé, des insinuations de madame Oviedo, mais je ne crois pas... Non, non, je ne te soupçonne pas, je te jure... mais explique-moi?

GERMAINE

Alors, tu ne doutes pas de moi?

JACQUES

Non, Germaine.

GERMAINE, *avec éclat.*

Eh bien, si tu m'aimais, tu douterais de moi!...

JACQUES

Hein?

GERMAINE

Oui, si tu m'aimais, devant cette dénonciation, devant cette preuve qu'on t'a fournie, tu aurais de la fureur, de la rage, tu t'emporterais, tu m'injurierais, tu me battrais, tu me tuerais, enfin, tu serais gentil.

JACQUES

Ça, c'est trop fort! Tu me reproches ma confiance en toi?

GERMAINE

Ah! voilà le grand mot lâché... Il ne te suffit pas de m'avoir trompée lâchement, méchamment, il faut encore que tu m'accables de cette chose humiliante, blessante, insultante : la confiance.

JACQUES

Ça, c'est fantastique!

GERMAINE

On t'aurait porté la même accusation contre ta maîtresse, tu aurais cru à sa faute, à elle! Moi, tu n'y crois pas, parce que je suis ta femme! Une maîtreses, c'est quelque chose qu'on a peur de perdre, mais une femme, votre femme, peuh!... On ne redoute rien... On a des titres de propriété, des contrats, des paperasses. Nous autres, nous sommes des immeubles... C'est gai... Ah! la confiance! la confiance! Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que plus un mari est coupable, plus il a confiance.

JACQUES

Oh! oh! oh! Et si tu étais ma maîtresse, qu'est-ce que tu me dirais?

GERMAINE

Le contraire!

JACQUES

Mais, enfin, Germaine, où veux-tu en venir?

GERMAINE

A te dire que ta sécurité n'est pas seulement offensante, elle est maladroite...

JACQUES

Comment?

GERMAINE

Oui, cet éventail est à moi, et si tu t'étais donné la peine de réfléchir, tu aurais découvert bien d'autres preuves.

JACQUES

Lesquelles?

GERMAINE

Quand tu es revenu au bal, m'y as-tu retrouvée?

JACQUES

Non.

GERMAINE

Et m'as-tu retrouvée dans ma chambre quand tu es rentré?

JACQUES

Je ne sais pas... je...

GERMAINE

Tu vois!... Et, depuis huit jours, il t'a paru naturel que je supporte ta trahison avec cette indifférence. Ça ne t'a pas étonné?

JACQUES

Enfin...

GERMAINE

Eh bien, c'est que tu ne me connais pas!

JACQUES

Germaine! Germaine! dis-moi, explique-moi...

GERMAINE

Je n'ai rien à te dire.

JACQUES

Eh bien, tu es parvenue à tes fins! Tu as voulu m'inquiéter, me tourmenter. Tu as réussi. Je ne sais plus. Ah! Germaine. Evidemment, j'ai eu des torts envers toi, de grands torts! Mais je t'aime, moi,

JACQUES

Ça, c'est trop fort! Tu me reproches ma confiance en toi?

GERMAINE

Ah! voilà le grand mot lâché... Il ne te suffit pas de m'avoir trompée lâchement, méchamment, il faut encore que tu m'accables de cette chose humiliante, blessante, insultante : la confiance.

JACQUES

Ça, c'est fantastique!

GERMAINE

On t'aurait porté la même accusation contre ta maîtresse, tu aurais cru à sa faute, à elle! Moi, tu n'y crois pas, parce que je suis ta femme! Une maîtreses, c'est quelque chose qu'on a peur de perdre, mais une femme, votre femme, peuh!... On ne redoute rien... On a des titres de propriété, des contrats, des paperasses. Nous autres, nous sommes des immeubles... C'est gai... Ah! la confiance! la confiance! Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que plus un mari est coupable, plus il a confiance.

JACQUES

Oh! oh! oh! Et si tu étais ma maîtresse, qu'est-ce que tu me dirais?

GERMAINE

Le contraire!

JACQUES

Mais, enfin, Germaine, où veux-tu en venir?

GERMAINE

A te dire que ta sécurité n'est pas seulement offensante, elle est maladroite...

JACQUES

Comment?

GERMAINE

Oui, cet éventail est à moi, et si tu t'étais donné la peine de réfléchir, tu aurais découvert bien d'autres preuves.

JACQUES

Lesquelles?

GERMAINE

Quand tu es revenu au bal, m'y as-tu retrouvée?

JACQUES

Non.

GERMAINE

Et m'as-tu retrouvée dans ma chambre quand tu es rentré?

JACQUES

Je ne sais pas... je...

GERMAINE

Tu vois!... Et, depuis huit jours, il t'a paru naturel que je supporte ta trahison avec cette indifférence. Ça ne t'a pas étonné?

JACQUES

Enfin...

GERMAINE

Eh bien, c'est que tu ne me connais pas!

JACQUES

Germaine! Germaine! dis-moi, explique-moi...

GERMAINE

Je n'ai rien à te dire.

JACQUES

Eh bien, tu es parvenue à tes fins! Tu as voulu m'inquiéter, me tourmenter. Tu as réussi. Je ne sais plus. Ah! Germaine. Evidemment, j'ai eu des torts envers toi, de grands torts! Mais je t'aime, moi,

GARIN, *réfléchissant.*

Parfaitement... mais oui... parfaitement.

JACQUES

Qu'est-ce que vous dites?

GARIN

Vous êtes heureux, mes chers amis, tout à fait heureux?

GERMAINE

Oh! oui...

GARIN

Donc, vous permettrez qu'on le soit autour de vous?

GERMAINE

Certainement.

GARIN

Eh bien, voulez-vous m'aider à commettre une bonne action?

GERMAINE

De tout mon cœur.

GARIN

Alors, écoutez-moi : supposons que vous n'êtes pas encore réconciliés...

JACQUES

Oh! ce n'est pas possible.

GARIN

Supposons... Bien. Madame Vaudreuil va rentrer?

GERMAINE

Oui, d'un moment à l'autre.

GARIN

Eh bien, quand elle arrivera, je vous en prie, faites semblant d'être encore en pleine colère, en pleine jalousie...

JACQUES

Mais pourquoi?

GARIN

Fiez-vous à moi, je vous en supplie.

JACQUES

Mais qu'est-ce que vous allez faire?

GARIN, *déployant l'éventail.*

Ceci.

JACQUES *et* GERMAINE

Hein?

GARIN

Regardez cette peinture. Elle représente l'Amour aveuglé par son bandeau, ayant perdu sa route, et qu'un vieux berger, qui a presque mon âge, remet dans le droit chemin... comme il est laid, le vieux berger!...

GERMAINE

Oh! oui, il est affreux!

GARIN

C'est moi! Vite, disputez-vous... soyez nerveux, furieux, méchants. Allez! Allez donc!

GERMAINE, *souriant.*

Canaille... je t'adore!

JACQUES

Misérable... je t'adore! (*Giselle entre.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, GISELLE

GERMAINE

Je ne te pardonnerai jamais... (*Bas.*) Ça me fait une peine de te dire ça!

JACQUES

Moi non plus, puisque tu refuses de t'expliquer.

GISELLE

Mon Dieu, qu'y a-t-il?

GARIN

Ah! chère madame, vous arrivez bien, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

GISELLE

Quoi?

GARIN

Oui, pour réconcilier ces deux enfants-là. Jacques se croit trompé.

GISELLE

Non ?

GARIN

Et Germaine ne peut se justifier.

GISELLE

Toi, Germaine?

GERMAINE

Il paraît.

JACQUES

Germaine !

GERMAINE

Je te déteste...

GISELLE

Voyons, Jacques, c'est fou! Comment pouvez-vous croire que Germaine... ce n'est pas vrai... je jure que ce n'est pas vrai!

JACQUES

Il y a une preuve.

GARIN

Malheureusement... une preuve matérielle...

GISELLE

Laquelle ?

GARIN

Celle-ci. (*Il lui montre l'éventail.*)

GISELLE, *avec un mouvement de stupeur.*

Quoi, ce...

GARIN

Oui... Cet éventail qui est celui de Germaine et qu'on a ramassé, ce matin, au seuil de notre ami François.

JACQUES

Ainsi, vous voyez.

GERMAINE

Tu vois.

GARIN

Qui pourrait expliquer cela? Ce n'est pas moi !

JACQUES

Ni moi !

GERMAINE

Ni moi !

GISELLE, *très nerveuse.*

Voyons, cet éventail a pu être pris à Germaine et égaré par une autre personne.

JACQUES

Allons donc ! Elle l'avait hier soir ici. Je l'ai vu dans ses mains.

GISELLE

Eh bien, rien n'est plus simple. Elle l'a laissé tomber en se promenant.

JACQUES

Non ! non !

GARIN

Car, ce que... ce que vous ignorez, c'est que ce

matin, à l'aube, on a vu sortir, du pavillon de François, une femme qui y avait passé la nuit. On l'a vue. On ne l'a pas reconnue... mais on l'a vue.

GERMAINE

Et alors, c'est moi qu'il soupçonne.

JACQUES

Oui, je te soupçonne.

GISELLE

Oh !

GARIN

Hélas ! qui cela pourrait-il être ?

JACQUES

Qui ?

GISELLE

C'est moi.

JACQUES

Vous !

GISELLE

C'est moi qui avais pris son éventail. C'est moi qui l'ai perdu cette nuit, là où on l'a retrouvé.

GERMAINE

Toi !

GARIN, *à part.*

Allons donc !

JACQUES

Oui, vous voulez sauver votre amie... mais...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, *entrant.*

Je viens vous dire adieu, car cette fois, je m'en vais...

GISELLE

Non, François, vous ne partirez pas, ou du moins, vous ne partirez pas seul; mes amis, je vous présente mon fiancé. Ah!

FRANÇOIS

Non, non, n'en croyez rien. Je vous remercie, madame, mais je ne veux pas de cette charité.

JACQUES

Ah! vous voyez bien!

GISELLE

Soit... Mais comme moi, je veux que Jacques n'ait plus aucun doute, je dirai donc la vérité. Et je ne pense pas que, cette fois, M. Trévoux me démente. Je vous présente mon amant!

FRANÇOIS

Giselle!

GISELLE

Oui... oui... Je l'avoue humblement devant tous. (*Elle regarde François.*) J'ai voulu lutter contre l'amour. J'ai été la plus faible et je suis heureuse de ma défaite.

GARIN

Le miracle!

GISELLE

François, un soldat vaincu brise son épée avant de la rendre au vainqueur. (*Elle casse l'éventail*) Voici la mienne.

GARIN, *à part, montrant l'éventail.*

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il n'est pas à elle!

GISELLE

Je le rends à mon mari. Je n'aurai plus jamais d'éventail. Je vous le promets.

FRANÇOIS

Je ne sais que dire... Je suis si heureux... si heureux... Ah ! maintenant que je suis le maître .. vous verrez comme je vous obéirai...

GISELLE

Mon ami...

PIERRE, *apportant un paquet.*

Ce paquet vient d'arriver de Paris pour madame Vaudreuil.

GISELLE

Ah ! oui... je sais ce que c'est.

GERMAINE

Quoi donc ?

GISELLE

C'est un éventail.

FRANÇOIS

Déjà !

RIDEAU

Émile Colin et Cie — Imprimerie de Lagny.
E. Grevin, Succr.

GASTON ARMAN DE CAILLAVET & ALPHONSE FRANCK

La Loi de l'ombre

PRIX : 1 FR. 50

PARIS
PAUL OLLENDORFF, Editeur. — 28 *bis*, rue de Richelieu

1897

FRANÇOIS

Je ne sais que dire... Je suis si heureux... si heureux... Ah ! maintenant que je suis le maître .. vous verrez comme je vous obéirai...

GISELLE

Mon ami...

PIERRE, *apportant un paquet.*

Ce paquet vient d'arriver de Paris pour madame Vaudreuil.

GISELLE

Ah ! oui... je sais ce que c'est.

GERMAINE

Quoi donc ?

GISELLE

C'est un éventail.

FRANÇOIS

Déjà !

RIDEAU

ÉMILE COLIN ET Cie — Imprimerie de Lagny.
E. GREVIN, Succr.

GASTON ARMAN DE CAILLAVET & ALPHONSE FRANCK

La Loi de l'ombre

PRIX : 1 FR. 50

PARIS
PAUL OLLENDORFF, Editeur. — 28 *bis*, rue de Richelieu

1897

La
Loi de l'Ombre

REVUE D'OMBRES CHINÉES

EN TROIS PARTIES ET HUIT TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à la BOITE A MUSIQUE, le 7 mars 1897.

DÉCORS de M. Frey

OMBRES de M. Lamouche

MUSIQUE de M. Hirschmann

La Loi de l'Ombre

REVUE D'OMBRES CHINÉES

EN TROIS PARTIES ET HUIT TABLEAUX

PAR MM.

GASTON ARMAN DE CAILLAVET ET ALPHONSE FRANCK

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

A

ALEXANDRE HEPP

Amicalement.

G. A. DE C. A. F.

LA
LOI DE L'OMBRE

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente le verso de l'Odéon. — Dans le fond, le Luxembourg verdoie.

LE RÉCITANT.

Le soleil s'est couché sur l'Odéon pensif... La nuit tombe, sans se faire de mal. L'omnibus qui porte en exergue les noms de ces deux pôles de l'esprit humain, Batignolles-Odéon surgit au coin de la rue Racine, puis s'arrête. Le conducteur met pied à terre. Il est sombre et porte l'impériale. Odéon, crie-t-il, tout le monde descend. Odéon!...

Des voyageurs pour l'Odéon paraissent. *(On voit descendre des ours, un petit, un moyen, un immense.)* Ce sont des ours, ils sont bien léchés. Comme on est en été, les ours s'allongent. Ils défilent et chantent, plaintifs :

Rendez-nous notre Antoine, s'il vous plaît.
Rambaud, voulez-vous nous le rendre !

Le conducteur les voit disparaître dans le théâtre. Les ours se suivent et se ressemblent, dit-il. Puis regardant vers la colonnade : La garde meurt et ne se rend pas !

ANTOINE.

Eh bien oui ! c'est moi ! Moi l'exilé, moi le banni ! Moi, de qui un vieux contrôleur de l'Odéon disait : Croyez-vous, monsieur, qu'il m'a parlé comme à Cambronne ! Ginisty ! Ginisty ! Malheur sur toi ! J'ai accepté cet infime emploi qui du moins me ramène chaque jour près du paradis perdu, et chaque fois j'embouche sous tes fenêtres la trompette de Jéricho et je crie : Ginisty malheur !

Air : *du Marchand de robinets.*

Puisque ton péritoine
De l'insigne sacré
Dont était ceint Antoine
Reste seul écharpé,
Taratata...

Il souffle dans son petit cornet.

Ecoute bien ma voix
Où la menace vibre,

J' vais en fac' de chez toi
Fonder l'Odéon libre!
Taratata...

(Parlé.) La garde meurt et ne se rend pas.

Il disparaît sous la galerie.

LE RÉCITANT.

La nuit continuant à tomber un allumeur paraît. Nous reconnaissons M. Germain qui vient éclairer l'Odéon.

Le gaz s'allume et illumine la scène.

La matinée classique vient de finir.

Ventru, l'on voit surgir l'oncle Francisque.

Le gros critique qui vient de conférencier sur une comédie de Plaute, sort du théâtre, fredonnant les derniers mots de son allocution. Il bâille, il bâille au Corneille, au Racine, et à tous les autres. Mais écoutez, voici qu'il va parler.

SARCEY.

Air : *Rien, rien, rien.*

Je n' sais pas si vous êtes comm' moi,
Mais j' vous fich' mon billet, ma foi,
Qu' pour c' qui est du théâtr' classique,
Qu'il soit en toc, qu'il soit antique,
J' peux l' dire étant Normalien,
Je n'y comprends rien, rien, rien!

Au fond, ça n'est pas rigolo:
Qu' ça veuille êtr' sérieux ou folâtre,
C'est toujours kif, kif bourriquo!

D'abord ça n'est pas du théâtre.
Quéqu' ça veut dire? On n' sait pas bien,
Je n'y comprends rien, rien, rien!

Bref, que ce soit Plaute ou Térence,
Ça ne f'ra pas l' sou, c'est certain!
Puis comment voulez-vous, j'y pense,
Qu'on puisse les comprendre, en France,
Puisqu'ils ont écrit en latin!
Moi j' n'y comprends rien, rien, rien!

Bravos enthousiastes dans la coulisse.

SARCEY.

Vous les entendez. Eh bien! partout j'ai autant de succès. L'Amérique même a donné mon nom à une ville, San-Francisco!

Sans compter que le clou de 1900 est trouvé, vous savez le fameux clou... Eh bien, c'est moi! parfaitement un Sarcey captif qui s'enlèvera tous les jours.

Musique orientale.

Quelle est cette musique entraînante!... Ah! ça me met des fourmis dans le ventre! En vérité c'est le mufti lui-même! Salut enfant des douars!

Entre le docteur Grenier, la tête de Turc bien connue.

LE RÉCITANT.

M. Grenier!

GRENIER, *voix aigrelette.*

Lui-même. Vous êtes surpris de me voir en ces parages. Je viens de prendre mon dernier bain, devant la chambre. C'était délicieux, par Allah! Bonne eau!

SARCEY.

Macache! Pourquoi le dernier? Voudriez-vous faire lanchir vos pieds à Londres?

GRENIER.

Non, mais à partir de demain, j'entre en jouissance de ı salle de bains que M. Guillemet a fait construire pour ıoi et qu'on surnomme déjà le petit bocal!

Il se penche et parle à l'oreille de Sarcey.

LE RÉCITANT.

Il lui décrit les délices de son hamman!

Grenier charmant d'indolence
Se balance
Dans un hamac. Au dessous
La baignoire est toute pleine
D'eau de Seine
Où se mire son burnous.

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le miroir où furtif
Il trempe son pied d'ivoire
Que l'eau moire
Et son cor législatif...

Il folâtre avec l'éponge
Puis il songe
A Guillemet le questeur.
« Il me donna sa baignoire
Et sa poire,
Il est mon frère et masseur.

Il donna sa brosse à tête,
Sa serviette,
Son cosmétique tout frais,
Et ma peau s'humecte toute,
Je dégoutte,
Merci pour tant de bains faits...

GRENIER.

Et maintenant, je fais ma réaction. Une réaction radicale.

SARCEY.

Et puis vous cherchez à orienter votre politique.

Il rit très fort.

GRENIER.

Hélas ! l'Orient ! l'Orient ! Pourquoi vous ai-je quittés palmiers, chanson des petits oasis, chameaux, chers chameaux, avec qui je me payais des bosses ?

SARCEY.

Pauvre ami, ne vous découragez pas. En veux-tu ? En voilà !

Aguichantes et solliciteuses, des petites femmes paraissent et l'entourent, et leurs gestes extasiés lui promettent un avant-goût du paradis de Mahomet. Murmure confus d'où se détachent seulement quelques mots... Houri.... golade... y aura du feu....

GRENIER, *les bras au ciel, se laissant faire.*

C'était écrit ! je suis levé ! Mieux vaut être levé qu'assis, couché que levé, maure que couché !

Ils sortent.

LE RÉCITANT.

Grenier a retrouvé ses chameaux!

SARCEY, *les suivant.*

Et moi je vais à la soirée du Ladies-club où l'on doit jouer une pièce sans queue ni tête intitulée : *In cauda venenum.*

LE RÉCITANT.

La lune aussi est levée. C'est l'heure des levages et des conspirations. Un homme paraît. On reconnaît, émergeant d'un manteau sombre, le nez de M. Claretie.

M. CLARETIE, *entrant de droite.*

Ad augusta.

MOUNET, *de gauche.*

Per angusta! Que Dieu vous garde!

Qui vive?

CADET, *de droite. Il tient à la main sa fiole, sur laquelle on lit : Kina Cadet.*

Ad augusta.

LE BARGY, *de gauche.*

Per angusta.

M. CLARETIE, *à Mounet.*

Regarde.

Sommes-nous seuls?

LE BARGY.

Bien seuls?

MOUNET.

Très seuls!

M. CLARETIE.

Et ne peut-on
Nous observer ?

CADET.

C'est le désert !

L'ÉCHO.

C'est l'Odéon !

M. CLARETIE.

J'ai, pour vous réunir, messieurs du comité,
Entre mille choisi cet endroit écarté,
Car dans mon cabinet les murs ont de l'oreille.
Un voyeur invisible est là qui nous surveille !
Mais pourquoi n'êtes-vous que trois ici ce soir ?

MOUNET.

Joseph Prudhon est paresseux comme Leloir,
Albert Lambert le fils dedans ce temple austère,
A voulu visiter Albert Lambert le père.
Son père, à cet Eros au sourire si doux,
Que déjà La Rounat chérissait entre tous.

M. CLARETIE.

Il suffit. Ça, messieurs, entr'ouvrons la séance.
Cadet, qu'a répondu ton frère à notre avance ?
L'as-tu vu ? Qu'a-t-il dit ? Ton but est-il atteint ?

CADET.

A peine je passais la Porte Saint-Martin,
Devant sa buraliste à jamais solitaire,
Lorsqu'auprès de moi vint s'asseoir
Un colonel, vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Oh! reviens, lui dis-je, on t'attend,
Reviens, mon colonel, tu dois être content!
Mais lui, froid, répondit : Tu diras à la France
Qu'elle attendra! Georges Ohnet soit qui mal y pense!
Comme je protestais : Morbleu pas de sermon!
Je suis l'aîné, le chef des armes et du nom!

M. CLARETIE.

Hélas! Enfin tu fis ce que tu devais faire,
Dors en paix, cadet, son p'tit frère!
Suivons : J'ai devant nous ce soir fait assigner
Cette étrange sociétaire,
Qui ne veut toujours pas signer!
Messieurs, c'est un affront insigne,
Exigerons-nous qu'elle signe?

TOUS.

Qu'elle signe!

M. CLARETIE.

J'ai soupçon,
Que Léda même n'y fit pas tant de façon!

Entre, en une toilette de rêve, mademoiselle Brandès, et surprise de la solennité de l'accueil, elle pousse, vibrante, un long cri.

M. CLARETIE.

Faites votre devoir, doyen, et soyez fort.

MOUNET, *drapant d'un geste les plis flottants de sa chlamyde.*

Or ça, nous prenez-nous pour les Bouffes du Nord?
Fernando? Franconi? Guignol? le Palais-Sport?
Un acte vous élut des nôtres. Sur mon âme!
Vous eussiez dû signer depuis un an, madame.

Avez-vous quelque sombre et ténébreux dessein
Pour mettre tout ce temps à nous donner le seing ?

Une table sort de la coulisse. Encrier, plume, le décret de Moscou, la mâchoire de Molière.

MADEMOISELLE BRANDÈS, *brisée d'angoisse.*

Pardonnez-moi seigneur, ma main tremble. Je crains de ne pouvoir tracer un seul mot. Ne pourriez-vous prendre une autre personne? Ma mère par exemple?

M. CLARETIE.

Non madame, il est indispensable que ce soit vous! Allons! C'est trop tarder!

MADEMOISELLE BRANDÈS.

A quelle époque vivons-nous, grand Dieu!

M. CLARETIE.

Vous auriez tort de vous croire à celle de la Renaissance. Mort et Damnation!

*Et dans l'atmosphère de drame de cette scène, les répliques d'*Henri III et sa cour *leur montent d'elles-mêmes aux lèvres.*

MADEMOISELLE BRANDÈS.

Ah! Pitié, monsieur le duc!

M. CLARETIE.

Signerez-vous?

MADEMOISELLE BRANDÈS.

Jules, au nom du ciel que la mort d'une faible femme ne souille pas votre nom!

M. CLARETIE.

Mieux vaut douceur et violence.

MADEMOISELLE BRANDÈS.

C'est la loi de l'homme! Ah! si je pouvais jouer l'évasion!

M. CLARETIE, *lui saisissant le bras.*

Signez!

MADEMOISELLE BRANDÈS.

Vous me faites mal, Jules!

M. CLARETIE.

Signez, vous dis-je.

MADEMOISELLE BRANDÈS.

Vous me faites mal, Jules! Vous me faites horriblement mal!

M. CLARETIE, *corps à corps.*

Mais signez donc.

MADEMOISELLE BRANDÈS.

Que dirait l'Académie française, si elle savait que vous avez meurtri un bras de femme avec un gantelet de chevalier!

Elle signe et tombe évanouie. On l'emporte.

M. CLARETIE.

Maintenant approchez, Le Bargy.

LE BARGY, *fredonnant.*

Je n' sais pas c' que j'ai, toutes les femmes me gobent.
Je n' sais pas c' que j'ai pour êtr' si gobé.

M. CLARETIE.

En vérité, monsieur, on sait de vos histoires.

LE BARGY, *mordant.*

Qui sont de votre goût?

M. CLARETIE.

Oui, des plus méritoires!
A vos galants projets on est initié,
Ainsi vous avez dit à Lara... Boumdihé.

LE BARGY, *fredonnant.*

Talaraboumdihé!!

MOUNET.

Ça, parlez, Le Bargy, la sueur de la honte,
Lorsque je pense à vous, à la face me monte.

Et dans le ciel pâlissant rougit la lune.

LE BARGY.

Qu'ai-je fait? Don Juan partout a du succès
Et moi je le reprends au théâtre français!

Il fait jouer son col de cygne et après une pause, reprend; à mesure qu'il parle, sa tête se hausse et insensiblement il se monte le cou.

Lorsque le Perdican lassé d'un long veuvage,
A sur quelque beauté jeté son œil vainqueur,
Il lui mande aussitôt à quoi cela l'engage,
Et puis pour toute offrande il apporte son cœur.

M. CLARETIE.

Ce drame d'amour tient la presse haletante,
Jouons-nous donc le *Mari de la débutante?*

MOUNET, *indigné.*

Mais par d'autres que vous son cœur est convoité,
Duflos qui la d'manda recule épouvanté!

LE BARGY, *léger.*

De vous quitter, messieurs, j'ai regret sur mon âme,
Je rentre jouer le *Supplice d'une femme.*

Il sort.

M. CLARETIE.

Reste encor le voyage en Grèce,
Donc parlons-en car le temps presse.

Air : *Au Bois de Boulogne.*

Vous comprenez l'intérêt de ça,
Jouer Œdipe où ça s' passa,
Quell' couleur locale ça fich'ra
A c'te vieille pièce,
C'est vrai qu' c'est un peu loin du Pecq,
Qu' c'est embêtant d' jouer chez des Grecs,
Mais vous gagnerez un tas d' kopecks,
En pièc's de Grèce,

Vous f'rez connaître le grand Bornier
Et Jul' si bien nommé Barbier,
Qui les ras'ra jusqu'à crier
Et s'ils d'mand' grâce,
Vous leur coll'rez quèqu's auditions
De la grève des Forgerons
Et les muses en verdiront,
Sur l' mont Parnasse!

Parlé.

A toi, Mounet de les conduire sur ces côtes,
D'être pilote, chef, guide des Argonautes

Et souviens-toi quand ton vaisseau fendra le flot,
Quel grand navigateur fut Sébastien Cabot !

La nuit se fait, soudaine et pendant que la musique joue le chœur de Pars pour la Grèce, *apparaît le décor des frondaisons du Luxembourg. Sur le fond de la fontaine de Médicis se détachent les blancheurs des marbres.*

DEUXIÈME TABLEAU

LE LUXEMBOURG

LE RÉCITANT.

Ils vont partir, mais avant de se séparer, ils se souviennent qu'ils sont à côté de cette place heureuse qu'on surnomma le coin des poètes, et ils veulent mettre sous l'invocation des ombres sacrées la grande entreprise où ils se préparent. Et Mounet qui fut autrefois de Bergerac, sent je ne sais quel souffle l'envahir, et tout étonné, il dit des vers :

Par le vouloir des dirigeants,
C'est là que sont les bons poètes
Dont l'Etat se paya les têtes,
Pour de très modestes argents,

Dans le lierre et la vigne vierge
Ils sont là, les poètes las
Sous les encensoirs des lilas :
C'est ici leur dernière auberge.

Dans la fontaine de Goujon
Leur sérénité se contemple.
Des muses, c'est ici le temple
Et le grand autel d'Apollon.

Après les hymnes et les fêtes
L'éclat des gemmes et des fards,
A côté du coin des canards,
On a mis le coin des poètes.

En grande pompe un tas de penseurs
Vint inaugurer leur image,
Un ministre même y fit rage
Puis décora ses fournisseurs.

Ils virent les binettes frustes
De leurs successeurs exhibés,
Et les bras leur en sont tombés
Et c'est pour ça qu'ils sont des bustes!

Mais quand perce aux cieux lézardés
Phœbé la blanche, albe auréole
L'âme des chanteurs dégringole,
Le long de ses rayons dardés.

Alors sous les branches amies
Où le lac de clarté s'étend
Peintres et poètes d'antan
Chantent leurs croûtes, et leurs mies!

Et silencieuse la troupe se retire. Mais voici que le rayon annoncé s'en vient illuminer le front des poètes, voici que les visages de pierre s'animent, que les yeux s'éclairent... C'est l'heure. Les bons poètes vont chanter; les strophes balancées vont couler des bouches divines! Ecoutez-les :

PREMIÈRE VOIX, *criarde.*

Mais, mon cher, vous n'avez jamais eu aucun talent.

DEUXIÈME VOIX, *aigrelette.*

Taisez-vous donc! vous n'êtes qu'un raté.

TROISIÈME VOIX, *prometteuse.*

Je vais vous réciter quelques vers qui...

QUATRIÈME VOIX, *aristocratique.*

Ta bouche! bébé!

CINQUIÈME VOIX, *barbare.*

Ne vous disputez pas, vous n'existez ni les uns ni les autres. Et du Nirvâna où je suis...

VOIX MÊLÉES.

Décadent!... Gendumonde!... Amateur!... Vidé!... Plagiaire!... Parnassien!... Classique!... Outil!... Bornier! Vasebrisé!...

Hurlements. — Des bustes sortent des bras et des jambes menaçantes. — Chahut.

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME TABLEAU

LE PORT DE MARSEILLE

Le quai couvert d'une foule grouillante et enthousiaste. A gauche la passerelle qui mène au bateau dont le pont s'aperçoit. — Crics, machines, grues publiques et privées. — Fumée de charbon. — Parfums d'ail et de gloire.

LE RÉCITANT.

Les comédiens ont traversé la France, passé sans s'y arrêter Orange et la belle Valence... Et voici que Marseille les acclame... (*Cris et bravos dans la coulisse.*) Ils arrivent sur le port. L'Etat a mis à leur disposition un cuirassé. Mais aucun ne se trouvait en état de naviguer et on a dû en composer un exprès avec toutes les pièces disponibles de notre marine : Le pont du *Hoche*,

l'hélice du *Carnot*, un mât du *Jauréguiberry* un autre du torpilleur 43, la coque du *Charlemagne*, la stabilité du *Pothuau*, le pavillon du *Vengeur* et le radeau de la *Méduse*. Le navire chauffe, car, comme le fait remarquer madame de Mesnilmontant mère à sa fille, c'est un navire automobile. Les comédiens défilent : Le vieux premier, le grand comique, la petite coquette, la jeune duègne.

N'oubliez pas les accessoires s'écrie Mounet. (*Passe un commissionnaire pliant sous le faix.*) A ce moment, une confusion regrettable, se produit. Madame de Mesnilmontant mère est enlevée par une grue. — Un homme à la mère, hurle Mounet. (*On la décroche.*) On embarque les couronnes que la troupe a recueillies sur son passage et qui resserviront. (*Deux porteurs portant des couronnes de deuil.*) Souvenirs et regrets.

Le moment du départ approche. Un incident : Un camelot est arrêté pour avoir voulu faire passer de mauvaises pièces. Mounet reconnaît dans ce camelot M. Henri Becque venu incognito à Marseille pour essayer d'y faire passer ses pièces. Mais ses pièces ne passent pas. On l'emmène.

Après cette prise de Becque, les autorités viennent saluer les comédiens extraordinaires de la République. Voici le maire, M. Flaissières. Mais silence, M. le Maire va parler.

FLAISSIÈRES.

Citoyens et citoyennes, la ville de Marseille vous souhaite heureux voyage. Je laisse la parole à M. le Préfet qui vous parlera au nom de l'immonde gouvernement dont il représente ici les ignobles chefs, troun de l'air!

LE RÉCITANT.

Le Préfet répond.

LE PRÉFET.

Je vous remercie monsieur le Maire, des nobles paroles que vous venez de prononcer et auxquelles je m'associe de tout cœur.

Le préfet et le maire s'embrassent. — Acclamations. — Salves. — Chapeaux en l'air.

LE RÉCITANT.

On acclame une dernière fois. Le navire va lever l'ancre. L'enthousiasme devient du délire!

QUATRIÈME TABLEAU

LE PONT DU CUIRASSÉ

Hommes de quart, mitrailleuses, des passagers passent oscillants. — Sur la passerelle l'amiral et Mounet.

LE RÉCITANT.

Tel un bon poivrot à l'heure de l'apéritif, le bateau a pris la mer. A l'horizon la terre diminue et l'eau croît, rappelant ainsi le ministre civil qui fut si brusquement ôté de la rue Royale. Sur le pont, l'amiral apprend à Mounet verdissant un peu, comment les bureaux de la Marine ont repris l'heureuse idée de M. Lépine relative aux agents de la brigade des voitures. On a donné à tous les capitaines de vaisseau un petit bâton blanc pour assurer la circulation au large, et empêcher les collisions. Puis il lui conte les tribulations de nos cuirassés et comme quoi ils sont traités si durement par la mer qu'on ne les appelle plus que les enfants martyrs. Il dit, et pensant que le moment est venu de faire un peu de musique, voici comment il s'exprime :

L'AMIRAL.

Pot pourri.

Ils cogn'nt dès qu'ils sort'nt de Toulon
Les digues, digue, digue,
Les digues, digue, don,
Ou connaissant mal la région
Se coll' sur les rochers.
Mais comment l'empêcher?
Vous savez comment ils échouent
A la mode (*bis*),
Vous savez comme ils échouent
A la mode de chez nous.
Y a d' quoi vraiment en perd' le nord,
Vrai c'est à croir' nom d'un sabord!
Que cett' vieill' rosse d'Amphitrite
S'est mise ouvreus' sur ses vieux ans
Pour nous offrir tant d' petits bancs
Pour compléter l'affaire
Nos ingénieurs, homm's de bureaux,
Pour construire un' chaudière
N'ont pas du tout d' tuyaux,
Si bien qu' nos p'tits bateaux
N' vont pas sur l'eau
Ou quand ils tâchent
Y s' coll' des renfonc'ments
Qui sur le champ
Les mett' sur l' flanc!

Et c'est pourquoi messieurs en voyant c'te compote
Tout' la Franc' peut vraiment chanter à propos d' flotte
Souvent flott' s'avarie
Bien fol est qui s'y fie!

C'est naviguer, hélas! qu'abîme tous nos vaisseaux.
Ils sont jolis, bien faits, mais voilà... ça craint l'eau!

Bref, nos pauv' cuirassés, j'sais pas comment ils font,
C'est comm' nos députés : ils touchent toujours des fonds.

Sur l'air du tra la la la la *(bis)*
Sur l'air du tra déridéra
Tra la la.

CINQUIÈME TABLEAU

AU LARGE

Au loin, le navire apparaît hérissé de tours et de coupoles. Il semble une citadelle qui serait une pièce montée.

LE RÉCITANT.

Pendant qu'ils causent, le navire marche. Hâtif, il fait des nœuds, des nœuds marins, naturellement; mais tout à coup, il hésite, il se trouble. Des craquements retentissent. C'est un bateau hanté ! s'écrie Mounet. Des cris éclatent. A la distance qui nous sépare du bateau, ces cris ne peuvent arriver jusqu'à nous. « Ne vous inquiétez pas, dit l'amiral, ce n'est rien : nous coulons; mais nous en avons l'habitude, la grande habitude. » Et, majestueusement, le cuirassé s'enfonce.

SIXIÈME TABLEAU

LES PROFONDEURS DE LA MER

Paysage bleu, rayé d'argent. Enchevêtrement de coraux et d'algues parmi un chaos de rochers que veloutent des goëmons. — Du cintre, le bateau descend. A travers les eaux, il s'enfonce et disparaît et les personnages s'éparpillent dans des grottes roses ou parmi de merveilleux jardins secrets.

LE RÉCITANT.

Lentement, le vaisseau descend. Les poissons, qui eux aussi ont l'habitude, la grande habitude, le regardent sans étonnement. Et voici que le bâtiment repose sur le fond de la mer, en un paysage montagneux et abrupt. On dirait des Alpes, dit Mounet. Des Alpes-Maritimes, répond l'amiral, et il fait les honneurs à Mounet, après avoir galamment cueilli, pour l'offrir aux dames, un petit bouquet d'éponges.

L'AMIRAL.

Vous allez voir, mon cher, c'est une promenade char-

mante. D'abord, un peu partout, des navires de la flotte française laissés en route par nos escadres.

Le fond qui se déplace montre perchés sur les pics ou languissant dans les vallées d'innombrables rangées de cuirassés placides.

A mon dernier voyage, reprend l'amiral :

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.
Au large de la rad' de Cette,
Nous étions sept.
En signalant cell' de Cassis,
Nous étions six.
Devant Port-Cros, passage étroit,
Nous étions trois.
Lorsque d'Antib's nous vîm's les feux,
Nous étions deux.
En passant d'vant Toulon, enfin,
Nous étions un.
Et quand dans l' port nous fûm's rendus
Nous n'étions plus!...

L'AMIRAL.

Ah! la France peut se vanter d'avoir la première flotte sous-marine du monde.

LE RÉCITANT.

Soudain Mounet aperçoit une corde. Qu'est ceci? dit-il.

L'AMIRAL.

C'est le câble anglais qui relie Marseille aux possessions françaises d'Afrique.

MOUNET, *il se penche.*

En quoi donc est-il fait ? Il me semble que j'ai vu déjà de pareils fils au théâtre.

L'AMIRAL.

Après avoir essayé tous les métaux et constaté qu'aucun ne résistait à l'action des sels marins, on s'est décidé à ne plus employer que des ficelles dramatiques de M. Sardou. C'est inusable.

LE RÉCITANT.

Devant eux défilent des sites prodigieux et Mounet s'étonne de voir tant d'objets divers amoncelés... L'amiral lui explique qu'au fond de la mer se retrouve tout ce qui, depuis des temps, tomba dans l'eau :

Las! dans l'eau qu'il tomba de choses!
Que de poèmes, que de proses,
Et que de lys et que de roses!
Combien de Lépines aussi.
Que de discours et que de gloses,
Que d'attitudes et de poses
Et que d'effets suivant leurs causes
Tombés dans l'eau, tombés ici!

Eau dormante, eau glauque, eau soyeuse,
Eau maternelle, eau précieuse,
Tombe caressante et berceuse
Où vont les rêves éclatants,
Où vont guitares et cymbales,
Travaux d'Hercules, chants d'Omphales,

Mer sereine où nos neiges sales
Rejoignent les neiges d'antan !

Et en effet, Mounet demeure stupide de tout ce qu'il voit (*Le fond se déplace, présentant les objets annoncés.*) Voici l'affiche morale, la croix de Sarah Bernhardt, tombées dans l'eau. Voici le chalet dieppois de M. Bamberger, poussé au suicide par l'exaspération de ses sentiments antisémites. Voici, tombée dans l'eau, la voie triomphale qui devait orner de grands hommes les Champs-Elysées et rapprocher Maxim' de la Rochefoucault. Et ils rencontrent des blocs de forme bizarre.

L'AMIRAL.

Ce sont des piles de manuscrits, d'œuvres dramatiques de toutes sortes. C'est le fait de quelques-unes de nos comédiennes, qui, partant en de fructueuses tournées, ont tant souffert du mal de mer qu'elles ont rendu leurs rôles.

MOUNET.

Voici des ballots et des malles.

L'AMIRAL.

Ce sont des bagages de M. Doumer. En partant pour l'Indo-Chine, il a jeté pas mal de choses par dessus bord. (*Il lit :*) Convictions radicales. Projet d'impôt sur le revenu. Collectivisme. Mépris des grandeurs. Relations Bourgeoises. Il a jeté aussi les bases de sa future fortune.

LE RÉCITANT.

Mais quelqu'un vient à eux, parmi les paysages aqueux.

Et les sons berceurs d'un piano, à queue, lui aussi, annoncent son entrée.

L'AMIRAL.

Nom de nom! C'est la princesse.

VOIX INVISIBLE.

C'est un' Caraman
Qui n' gobait pas les chimè — res
C'est un' Caraman
Qu'avait du tempérament.
Ses mauvaises façons
Fir'nt rougir les choux d' Bruxelles,
Qui jamais, dit-on,
N' virent un' femme aussi... chausson.

La princesse apparaît. Une couronne ceint son front et à travers sa poitrine transparaît un cœur flamboyant.

L'AMIRAL.

Mais chut! elle n'est pas seule.

Entre Rigo, mi-tzigane, mi poissonneux.

MOUNET.

Il arrive! il arrive!

Aux sons d'une czarda, il embrasse la princesse. Tous deux se tortillent.

LE RÉCITANT.

Rigo, qui l'eût dit? Chimay, qui l'eût cru?

LE TZIGANE.

Air : *Chanson des houblons.*

Ah ! viens, ma blonde,
Dans les grott's de coraux,
Je suis dans l'onde
Comme un poisson dans l'eau.
Nous ferons un peu d'musique,
Je suis plein de calorique.
Viens, mon âme, je sens
Que je s'rai renversant.

Très-mollo à l'orchestre. — Ils disparaissent dans les grottes. Et, avec un frémissement éperdu de nageoires, d'autres tziganes arrivent.

MOUNET.

Mais quels sont tous ces autres nageurs?

L'AMIRAL.

Des tziganes de rechange !

Ils disparaissent dans les grottes, en faisant des gestes magnétiques.

L'AMIRAL.

Ils font des passes. En ce moment, tout est au spiritisme.

MOUNET.

Et pendant ce temps on plaide son divorce.

L'AMIRAL.

Oui, mais la cour ne lui a pas été trop défavorable.

Rigo l'a beaucoup défendue en qualité de témoin à décharge. Les voici qui ressortent.

On voit reparaître, efflanqués, voûtés, pitoyables, tous les tziganes. Leurs nageoires fléchissantes ne les soutiennent plus et, un à un, ils plongent.

MOUNET.

Dans un bien triste état. Mais quelles sont ces autres dames ? C'est inouï ce qu'il y a de gens dans le lac !

Entrent les deux princesses : l'une en costume espagnol, l'autre en Grechten. La première princesse revient.

LE RÉCITANT.

Voici la concurrence : Son Altesse Elvira de Bourbon, que suit Son Altesse de Saxe-Calembour Dégotha. Les princesses, dans ce moment, ça s'enlève comme du pain !

MOUNET.

Et quel est ce vieil homme?

Et Gaston Pâris survient, en académicien ; symbolique, il tient en main la pomme.

L'AMIRAL.

C'est l'un des derniers reçus de l'Académie française. Ce petit farceur de Gaston ! Il a été élu très chiquement, sans brigues, sans visites, sans avoir rien fait pour ça.

MOUNET.

Ah ! j'y suis ! Ces dames se disputent la pomme. Et quel était le seul capable de choisir entre elles ? Parbleu Pâris ! Gaston Pâris !

Cett' saison-ci, trois princesses
Se fir'nt enl'ver à la fois.
Quelle est, demand'nt ces altesses,
La plus chique de nous trois?

Evohé! que ces princesses
Pour enlever les garçons
Evohé! que ces princesses
Ont de drôles de façons! (*bis.*)

D' la française académie
O vous tant obscur élu,
A laquelle de ces trois mies
Donnez-vous le prix d' vertu?

O vous que Pâris on nomme,
Ah! de grâce, excitez-vous,
Et daignez donner la pomme
A la plus bath d'entre nous.

Evohé! que ces altesses
Pour enlever les garçons,
Evohé! que ces altesses
Ont de drôles de façons.! (*bis.*)

PREMIÈRE PRINCESSE.

Moi je pris à sa famille
Un maître d' peinture à l'eau
A quarellent les jeun' filles!
Vous voyez d'ici l' tableau

DEUXIÈME PRINCESSE.

Près du tzigan' ma conquête
En lun' de miel moi j' partis,
Que mon Janos vous répète
Ce que cett' lune y a dit!

TROISIÈME PRINCESSE.

C'est un hussard, à l'âm' fière
Après qui je cours encor.
Ah ! la caval'rie, ma chère,
Faut avouer qu' c'est d' bien beaux corps !

Chœur.

Evohé ! que ces princesses
Pour enlever les garçons,
Evohé ! que ces princesses
Ont de drôles de façons ! (*bis.*)

LE RÉCITANT.

Mais Pâris ne répond rien à ces agaceries ! Il est en académicien le Paris moderne, il est trop vert ! Vainement il essaye de croquer lui-même la pomme, puis il s'enfuit, éperdu, poursuivi par les trois altesses qui, à défaut de sa pomme, voudraient bien se payer sa poire. Mais voici qu'apparaissent de nouvelles épaves. C'est le yacht si vite sombré *d'Une Idylle tragique.* Deux hommes le montent, deux hommes d'une suprême élégance. Ce sont les héros du célèbre roman récemment mis en pièce.

Les deux hommes s'embrassent.

MOUNET.

Je me croyais dans la Méditerranée, serions-nous donc dans le lac du Bourget ? (*Les deux hommes se rembrassent.*) Je les reconnais : c'est Olivier Duprat, c'est Pierre Hautefeuille !

Les deux hommes se serrent la main.

LE RÉCITANT.

Aux amis de collage — Tableau!

Mais une détonation retentit et l'un d'eux tombe mortellement frappé par derrière en voulant sauver son ami. Le survivant se désespère. Les spectateurs firent d'ailleurs comme lui.

CHŒUR INVISIBLE.

Son ami est frappé dans le dos. (*bis.*)

LE RÉCITANT.

Mais une bouteille descend du cintre. C'est la première bouteille de la verrerie ouvrière d'Albi fêtée l'autre jour en un banquet mémorable. Mounet la salue et de sa voix de la grève des forgerons il entonne l'hymne triomphal de la verrerie ouvrière.

Air : *Jenny l'ouvrière.*

On l'accusait d'une flemm' sans pareille,
Mais l' bon verrier répond victorieus' ment :
Les fours fonctionn' depuis un an seul' ment
Et v'là déjà qu'ils ont fait un' bouteille!
Et remarquez qu' cett' bouteille est en verre,
Que ça r' présente un labeur prodigieux,
C'est tout l' travail d' la verrerie ouvrière
Au cœur content, content de peu. (*bis*)

L'AMIRAL.

Satisfaits de ce grand œuvre, les verriers d'Albi se sont mis au travail pour le chef de l'Etat, qui vient de leur commander un monocle!

LE RÉCITANT.

L'Amiral constate que c'est une bouteille à l'encre. Elle

s'enfonce et amène un être hirsute dans lequel il reconnaît le député Jaurès dont cette bouteille soutenait la réputation.

Puis ce sont des vues étranges, des horizons de fonderies et d'usines. Et l'amiral explique que ce sont, tombés à l'eau, tous les projets fondés sur la visite de Li-Hung-Chang. Parmi ces ruines passe encore, ironique, l'ambassade du céleste Empire, riant jaune. (*Coups de canon, un très fort alternant avec un très faible.*) Comme il est d'usage, des canonnades saluent la mission qui répond dans la mesure de ses moyens. (*Musique : C'est un rien, un souffle, un rien.*) Ils ont beaucoup vu, mais rien retenu. Voici Li-Hung-Chang, qui s'essouffla à courir l'Europe avec son ambassade :

Air : *la Boiteuse.*

Il faut la voir haletante et pas fière
Soufflant par devant, soufflant par derrière.

Mais à peine est-il passé que derrière lui un vent s'élève, doux d'abord, bientôt furieux, c'est le cyclone, l'effroyable cyclone, qui bouleversa la France et dont la violence agite jusqu'aux profondeurs de l'Océan. Des courants furieux passent, des éclairs déchirent l'horizon. Mounet et les Chinois se sentent enlevés au milieu d'un effroyable tumulte d'éléments déchaînés. (*Musique Wagnérienne.*) Et l'enthousiasme de l'amiral devient du délire.

TROISIÈME PARTIE

SEPTIÈME TABLEAU

LE PORT DE L'ALEXANDRIE ANTIQUE

Le môle d'où s'élance le phare hérissé de rostres. Barques de pêche aux longues antennes et aux voiles de carmin. — Un peu partout des nefs. — Mounet trempé, dégouttant, surgit et se secoue:

LE RÉCITANT.

Frêle épave, emporté par le flot furieux
Mounet sentit soudain qu'il retrouvait la terre
Tel Vénus Astarté, fille de l'onde amère.
Il pensa, tout songeur, aux larmes de son frère
Et renifla la brise en tordant ses cheveux
Puis, reprenant sa voix altière :

MOUNET.

Percé jusques au fond du corps
D'une humidité froide aussi bien que mortelle,
Partout, le long de moi, l'onde glauque ruisselle
Et rigole de mes efforts.
Mais quel est ce pays où mon destin s'achève
En quels lieux le courant marin
Me porta-t-il? Ciel! une grève!
A moi les forgerons! mais non, c'était un rêve!

Dans la lumière matinale paraît le philosophe Timon, qui surpris s'approche.

TIMON.

Sache, toi, dont la voix semble un buccin d'airain
Que cette terre est le pays Alexandrin!

LE RÉCITANT.

C'est à Alexandrie que la mystérieuse tempête a porté Mounet séparé des siens : mais ce qu'il ignore encore et que Timon lui explique en le faisant asseoir sur le bord du môle, c'est qu'en même temps qu'il fut emporté à travers les espaces, il le fut à travers les temps. Par un mystère qu'il nous est impossible d'expliquer, car c'est un mystère de famille, ce n'est point le port de l'Alexandrie moderne qu'il foule, mais celui de l'Alexandrie royale des Ptolémées, à l'heure même où commence un jour de fête, où Aphrodite s'éveille en piquant son oreiller de lin vert. Et Timon s'offre à servir de guide à l'étranger.

MOUNET.

Merci, ami. Je me réjouis d'être jeté hors de la bana-

lité de mon pays et de mon temps. Je suis fait d'ailleurs, tu l'as pu voir, pour goûter les Alexandrins.

TIMON.

Mais regarde : Voici un larron qui se glisse dans la maison de la célèbre courtisane, Liané, celle qui voulut, tu sais, se tuer, l'autre année, en buvant la ciguë. On la nomme Liané des Flambeaux, à cause du pouvoir éclairant de ses adorateurs. Regarde : il entre dans l'écurie.... Que va-t-il faire? Ah! ah! il attache les coursiers de la belle : il les fait sortir! le hardi fripon!...

Le voleur repasse, puis une longue ficelle, puis deux petits bidets de mine modeste. Comme ils sont alexandrins ils ont douze pieds ainsi que tous les meubles en ce pays.

MOUNET, *avec un reniflement éperdu.*

Qu'est-ce là?...

TIMON.

De vaillantes montures, ami! Quel potin cela va faire chez les hétaïres! Pauvre Liané! Pauvre Biche! Pourquoi laissait elle la clé sous le paillasson?

LE RÉCITANT.

La ville se remplit de passants. Timon place Mounet à l'écart pour lui faire voir le tout Alexandrie qui arrive sur le môle. Car on attend ce jour-là d'illustres visiteurs. Un roi slave rend visite au gouverneur de la ville et il doit passer par ici.

MOUNET.

Un roi slave! déjà!

LE RÉCITANT.

Voici venir les petites courtisanes qui font commerce de leur honneur par les villes d'Egypte.

Elles passent vêtues de gazes où transparaissent leurs lignes sveltes.

MOUNET.

L'honneur est comme un Nil escarpé et sans bords...

LE RÉCITANT.

Timon, effrayé, le prie de renoncer un moment à se tirer les vers du nez et continue à lui nommer les marcheurs et les marcheuses. En tête les jeunes débauchés aux cothurnes oints de cire demi-vierge. Ils vont chaque soir prendre des boissons soudanaises au café du Delta. (*L'un est vêtu seulement d'un chapeau et de cothurnes.*) Celui-ci a pris au pharaon une forte culotte. Puis, ce sont les philosophes. Ils commentent les toilettes des femmes et les derniers procès. C'est ce qu'ils nomment juger les effets et les causes. Ensuite c'est le char de l'homme qui ricane, traîné par des zébies, ces coursiers dont la peau est devenue si célèbre. Celui-là, c'est le secrétaire des jardins de l'Académie, Boissiégos, de Thèbes, le grand Boissiégos, connu par ses petits fours. Puis un de ses confrères défendant l'uniforme de la compagnie contre les assauts d'un soupirant infatigable.

On voit nouveau Tantale s'avancer barbu, robuste et fortement Charpentier l'immortel candidat que repousse l'académicien en place.

S'il a l' typ' macaque
C'est un élégiaque
L'accent portugais
C't' un poète français.
Un' maladi' d' foi
C't' un champion d' la croix,
Le corps mal bâti
S'ra de l'Académie.
L'air de s' porter bien
C'est un ibsénien,
L'air affreus'ment triste
Ah! c'est un revuiste!....

LE RÉCITANT.

Et fredonnant il s'éloigne afin d'aller consigner au plus tôt les observations recueillies. Mais un cortège imposant se présente : c'est la ligue néo-malthusienne avec, en tête, le fameux docteur Robinos de l'oasis des cinq puits; celui qui proteste contre l'accroissement de la population et le coût de la natalité.

Il passe suivi de ses ligueurs portant sur l'épaule des haches d'abordage, des scies et des kriss.

VOIX INVISIBLE.

Air : *de Massenet.*

Il ne faudrait faire aux enfants
Nulle peine, même légère

LE RÉCITANT.

Une autre ligue! la ligue d'en face qui s'occupe des mêmes choses dans d'autres intentions. Ils viennent de cueillir des feuilles de vigne dans la campagne.

VOIX.

C'est des vieux messieurs rangés
Qui tâch' comm' des enragés
D' sauver not' fleur d'oranger,
C'est un' chanson d' Béranger. } *bis.*

LE RÉCITANT.

Les pouvoirs constitués !

Le collège des édiles et son chef qui tient tant à la droite bien qu'il doive tout à la gauche. Soucieux, il médite les conseils que le Protocole l'a chargé de donner aux édiles sur la tenue à observer en recevant le souverain slave. Car on craint quelque algarade de ces fougueux démocrates, et ces conseils, le moment est venu de les inculquer, afin de faire de leur assemblée une Baudinière accomplie.

BAUDIN.

Ne craignez pas de faire un peu d'épate,
Lorsque chez vous l' souv'rain vous visit'ra,
Avec l'habit rien n' va mieux qu'un' cravate,
Empruntez-en seul'ment pour ce jour-là.
Dans les festins soyez plutôt maussade,
Ne criez pas : bon Dieu d'bon Dieu d' fourbi
Ou : Nicolas ! envoyez la salade :
Avec les tzars faut toujours être poli !

N' vous mouchez pas à la manièr' du singe,
Ou dans l'écharp', marqu' de vot' dignité,
C't' un usag' russ' de s' servir d'un bout d' linge
Ça le flatt'ra qu' vous l'ayez adopté,
Ne crachez pas dans vos deux mains robustes
En lui d'mandant : C'te santé, ça va-t-y ?

N' ronchonnez pas : J'ai des souyers trop justes !
Avec les tzars faut toujours être poli !

En c't' occasion, renoncez aux ficelles
Pour soutenir votre pantalon neuf,
Soyez régenc', collez-vous des bretelles
Et des chaussett's, ça fait un effet bœuf.
D' parfums exquis oignez-vous sans vergogne,
Embaumez-vous, mais n'allez pas, cristi,
Crier pour ça : Monsieur, viv' l'eau d' Cologne !
Avec les tzars faut toujours être poli !

Puis des stratèges, des députés du peuple. L'un de ceux-là, vêtu d'oripeaux étranges :

On voit passer un homme vêtu à la moderne.

Elu récemment par une province éloignée, il s'est converti à une religion exotique et porte cet habit qui scandalise tout Alexandrie.

Soudain un grand fracas annonce l'arrivée du cortège de l'Emir slave.

D'abord le Protocole !... Cet homme illustre, idole du peuple, fut jadis simple introducteur au café des Ambassadeurs. Il porte sur l'épaule la gaffe d'honneur.

Le président du conseil ! Mélinus : songeur, il invoque son génie familier.

VOIX.

Au clair de la lune,
Mon ami poireau,
Soutiens ma fortune
En c' péril nouveau.
La chandelle est forte
Que nous te devrons.

Fais céder la porte
La Porte à Cambon !

Les ministres ! Hanottô !

VOIX.

Descendant du Capitole
Du côté de la coupole
Hanotaux vole, vole, vole. *(bis)*

Un autre passe.

Kochérys !

VOIX.

Cet homm' qui passe, attention !
Surtout que personn' ne bouge,
C'est l' miniss' des financ's qu'on
Appell' le P'tit Chap'ron rouge
Non qu' d'un bonnet roug' sa tête soit coiffée
Ni qu' ses compt's vraiment soient des cont's de fée,
Vous allez comprendr' si vous n'êt's pas bête
S'il reçut ce nom qu'il tient si dign'ment,
C'est tout simplement
Que c't' homme éminent
Porte l'assiett' au beurre et not' bonn' galette !

LE RÉCITANT.

Les ministres en disponibilité qui suivent en bourgeois.

VOIX.

Je m'en f...

LE RÉCITANT.

C'est un mot égyptien qui veut dire que ça lui est

égal... Le piqueur, sur son étalon scythe... La daumont du chef du gouvernement...

Rutilante et empanachée la voiture défile au son des fanfares. Comme on compte sur l'enthousiasme populaire les chevaux se dételient d'eux-mêmes. Mais l'enthousiasme n'arrive pas et pour démarrer, la voiture est obligée de se transformer en automobile. Dans un nuage de fumée, elle file.

Marche triomphale. — Les personnages défilent sitôt annoncés.

Les barbares !
Les hôtes !
Les souverains !

Et le couple impérial paraît coiffé d'astrakan, couronné d'aigles.

Les oncles : Les trois grands ducs !

VOIX.

C'est nous qui somm's les trois grands ducs si chouettes
Pour qui l' beau sex' se consume en soupirs,
Pas un' p'tit' femm' qui n'connaiss' nos binettes

Le premier.

Moi dès qu'on m'voit, on dit : Tiens v'là Dimir !

Le deuxième.

Paul Alexis, c'est sous c'nom qu' j' me présente.
Je sais mêler l'folâtre au solennel

Le troisième.

Moi, si je jou' ce rôle amer, Michel,
D'êtr' un Michel sérieux, je m' vante !

LE RÉCITANT.

Et enfin la nourrice et le petit grand duc Olgos!... Les acclamations redoublent et on apprend que la nourrice vient, de la part de son auguste poupon, de convoquer tous les représentants du pouvoir à un five o'clock thé-té!... L'enthousiasme devient du délire!

Salves, fanfares.

HUITIÈME TABLEAU

LE CIRQUE

Le décor représente le cirque d'Alexandrie. — Sur les degrés un peuple immense. — Au centre un promontoire s'élève, couronné de statues et d'autels. Parmi des jonchées de roses, entre les trépieds d'or le cortège va s'avancer.

LE RÉCITANT.

Aussitôt les souverains passés, Timon a cueilli, pour l'offrir à Mounet, une branche dénudée. Car, on avait eu l'idée, sur le passage du cortège, de dépouiller les arbres de leurs feuilles et de leurs fleurs, afin de leur donner l'apparence de l'hiver.

Il a conduit ensuite Mounet au Théâtre où se prépare la Journée de la grande tragédienne, fête organisée par les lettrés et les héliastes, en l'honneur de l'artiste dont Alexandrie fait sa gloire, bien qu'elle soit presque toujours chez les barbares, afin d'y paraître dans les jeux. Et Mounet s'est étonné de voir s'accentuer encore la ressemblance de ces temps reculés avec les nôtres. Ils

sont arrivés au Cirque. C'est ici que va se célébrer l'apothéose. Les premiers arrivés pour prendre part à la fête, sont les censeurs des théâtres.

Ils passent armés de ciseaux grinçants.

Chœur.

Coupons les pièces et coupons-les souvent,
Et envoyons fair' fich' ceux qui n' sont pas contents.

Ils sont suivis du chef des Beaux-Arts dont la silhouette rappelle à Mounet celle d'un Roujon-Macquart entrevu au Ministère. Et aussitôt paraissent les héroïnes du théâtre.

Elles défilent. D'abord, la sculpturale danseuse vêtue de sa seule beauté, puis sous des voiles légers, les muses de tous les poètes. Et une voix chante :

Cell'-ci, remuant les bras
En gest' de télégraphie
Ami, r'présente ici-bas
L'art de la chorégraphie.

Un sculpteur la modela
Sans voil' pour charmer les foules.
Rêveus' sous ses bandeaux plats,
La voilà sortant des moules!

Un roi voisin fit l'emplette
De sa nu'-propriété
Beaucoup d' gens, pour peu d' galette
Ayant d'jà usufruité

Une autre paraît.

Cell'-ci, dont la ligne est digne
D'Astarté sortant des flots
— J' pêch'rais bien avec cett' ligne
Si j'avais des asticots!... —

C'est l'héroïn' triomphale
Du comique Feydosios
Qui mène la bacchanale
Aux fêtes de Donysios,

Puis d' l'atavism' la victime
Martyr de ses ascendants,
Là! là! si c' n'est pas d' la frime
Qué qu' ça s'ra qu' nos descendants!

La voix s'éteint dans l'éloignement et le récitant reprend, au chant lointain des flûtes.

Après vient la muse cruelle
D'Hervieusès le batailleur;
Sur l'enclume il forge et martelle
Hardiment, le bon tenailleur.

Et celle-là, c'est l'héroïne
De Lavedanès le Thébain,
Et puis c'est l'Hélène divine
De Donnaysos l'Alexandrin.

Gloire soit à ces trois poètes
Qui tous trois, si divers, pourtant
De notre triste cœur méchant
Ont dit les misérables fêtes,

Ils ont dit la duplicité
De notre fierté, pauvre gueuse,
Et la volupté douloureuse
Et l'amoureuse cruauté.

Qu'ils s'insurgent ou se débattent,
A la loi de l'amour soumis
Les amants sont des ennemis
Qui jusqu'à la mort se combattent,

Ils vont dans le soir caressant
Et l'un de l'autre s'émerveille,
Ils ne savent pas que s'éveille
En eux la bête, rugissant!

C'est une rencontre mortelle
Où toute arme est bonne, où tout sert,
Et l'on envenime le fer
Elle contre lui, lui contre elle.

Chacun meurtrit l'autre à son tour,
Recherchant les vieilles blessures
Ils se déchirent de morsures...
Ohé! ohé! C'est ça l'amour!

Mais en ce duel, à nos vaillances
Reste du moins ces reconforts :
On a permis les corps à corps
Et ça sauve les apparences.

Le défilé qui s'était, combien à tort, interrompu pour subir ces quelques réflexions, reprend. — Voici les délégués des gens de lettres, et on a choisi pour cela ceux qui en écrivirent le plus. C'est un poète très féminin, et c'est une romancière très masculine, Mussetos et Sandia. Ils sont suivis d'un savant médecin lombard nommé Pagellino qui ne les quittait jamais. Ensemble, âmes éprises des beautés de l'antiquité, ils visitèrent les cités anciennes et longtemps ils séjournèrent dans la ville de Troie. Ils y firent dit-on, très bon ménage, à Troie.

Ensuite, marche, c'est une façon de parler, les délégations des jeunes, ces vieux jeunes.

Chœur.

Oh! là, là! ces têt's, les esthètes!
Oh! là, là! ces têt's qu'ils ont!

LE RÉCITANT.

Et voici leurs femelles! O Boticelli!

Chœur.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos nénés n'y seront plus.....

LE RÉCITANT.

Oh! n'insultez jamais une femme qui bombe!...

Au son des fanfares et sous la neige des pétales s'avance enfin la délégation du théâtre de l'héroïne. Deux étoiles, satellites de la grande artiste. Elle, dont le scintillant éclat offensa, dit-on, la patronne... Lui, qui n'ose rien dire parce que il songe, envieux, que la directrice a le bras long, et lui pas.

La fanfare!

Les joueurs de fifres.

Les enfants des gymnases.

Les joueuses de harpe.

On voit passer un highlander démesuré.

La force publique!

Il songe déjà à évacuer l'Egypte! Et enfin sur son élé-

phant hindou, suivie de son guepard et portant au cou, comme un boa, son serpent familier, la Grande Tragédienne environnée des petites télégraphistes portant les dépêches enthousiastes du monde entier.

Parmi les hymmes et les parfums, celle dont se célèbre aujourd'hui le triomphe, monte dans le ciel, sur son trône de granit rose. Et vers elle, portant l'encens, la myrrhe, l'or et les épices, un à un, les poètes s'avancent : le premier, c'est le noble poète : Montèsquiax de la première cataracte...

Il porte la lyre tarabiscotée où l'écaille de tortue se dore de fulgurants reflets, et chauve, sourit et chante :

Sara
Nora Dora.
O Fœdora, Théodora,
Celui qui tant t'adora
T'offre la myrrhe et l'hyxora
De Bassora !
Que leur odeur qui t'honora
Monte vers ton odorat !
Hourra !

Mais quand je sus que point on ne te décora
Alors qu'on palma tant de quelconques Cora,
Mon teint se décolora
Et mon cœur s'édulcora,
Au point qu'il expectora
Mon rat !

Puis, Sylvestrios, le poétomane, approche, portant au lieu de lyre un rustique flageolet. Il dit :

Et moi Silvestrios, en qui le verbe allume
Le brasier flamboyant des lyriques accents,

Je dépose à tes pieds divins, Sarah, l'encens
Pour que vers toi, dans le ciel d'or son parfum fume!

Et c'est au tour de Catulle, le tendre poète :

L'hommage où vers toi l'Univers s'accorde
Monte au son rythmé d'instruments à corde,
Moi je viens t'offrir nos cœurs en faisceau
Ceux de Jo, de Lo, de Zo... et de Xau!
Pendant qu'à tes pieds, des lointaines terres,
S'en viennent guerriers et penseurs austères
Et tout haletant d'un tendre sursaut,
Même plus d'un vieil universitaire
Viens! Fuyons tous deux unis vers Cythère!...

Puis, c'est Coppéon l'humble poète, qui la lyre sous le bras, familier, déclame :

Moi, Coppéon, devant le trône où tu t'assieds,
J'apporte les épices dont les épiciers
M'ont chargé, car par eux ma muse fut choisie
Pour venir parler au nom de la Poésie.
J'ai donc pris mon luth et comme leur délégué
Je viens t'offrir leur sentiment très distingué.
Pour me remercier après cette journée
Tu pourras, si tu veux, m'offrir une tournée
Avec toi. Car j'ai fait sur mon balcon clouer
« Appartement orné de glaces à louer. »
Et déjà le bruit de mon départ fait l'œil rouge
A tous les tout petits débitants de Montrouge.

Et aussitôt après, comme si on le sonnait, le poète hidalgo Jeso Marri accourt; il dit :

Sous l'azur triomphal, je te présente l'or!
Le chrysoberyl mâle et la royale agate

Et le sardoine hermaphrodite du Thabor
Où le rubis, parmi les aigues, s'écarlate.

Un esclave abyssin dont le nez noir s'épate
L'apporta du roc fauve où plane le condor
En un hanap que couvre, ointe de l'aromate
L'éclatante toison d'un fier demi-castor.

Prends et viens vers la nef où l'épervier s'éploie
Vers le fleuve qui sous les lotus bleus ondoie
Unir l'or de ta voix à l'or de mon larynx,

Car j'ai pu voir penché sur ta lèvre de sphynx,
En tes yeux pers où luit l'espoir des Amériques,
Toute une mer où fuient de grands Transatlantiques.

Mais à peine a-t-il fini qu'un grand bruit éclate et l'on amène des gens à mine patibulaire que la force publique vient de découvrir tapis dans un coin. C'est la troupe infortunée de la Divine Comédie Française que Mounet a retrouvée et qui, errante, s'est fait pincer par les agents. On les amène devant la grande Tragédienne, afin qu'elle prononce sur leur sort. Les comédiens tremblent, mais Mounet, bon pasteur, les rassure.

Je sais dit-il comment on désarmait les juges dans l'antiquité! Ne craignez rien!...

LA VOIX D'OR.

Vos noms, prénoms, âge, profession!

LE RÉCITANT.

Mais, dédaignant de répondre. Mounet a recours à son truc. C'est un truc classique, pense-t-il. Il réussit, jadis à Phryné, pourquoi ne me réussirait-il pas! Et sans balancer, il se dévoile! *(Il arrache sa robe et apparait nu. Cris*

scandalisés dans le cirque.) — Qu'on amène les autres, s'écrie la tragédienne.

Et les autres introduits se conforment aussitôt aux instructions reçues.

Leurs vêtements tombent.

VOIX.

Le huis clos! Le huis clos!

LE RÉCITANT.

Qu'on amène les dames! s'écrient d'une seule voix les poètes, dont les lyres vibrent, enfiévrées.

Et d'abord c'est la jeune première. Sans hésiter elle sacrifie sa pudeur expirante! En un clin d'œil choit à ses pieds sa petite robe façon tailleur. Cris extasiés.

Puis, sa mère! Elle paraît, saisit à deux mains son courage et ses appas, et sous les nippes envolées dévoile à tous ses formes athlétiques. Devant cet épouvantable spectacle, le cirque réclame l'acquittement, et les poètes foudroyés tombent à la renverse.

Et tandis que monte vers le soleil la ferveur des adorations et le chant des hymnes, le chef d'orchestre surgit... C'est un savant renommé de l'île de Rhodes, que l'on nomme Reinachios; il a retrouvé des chants très antiques sur les pierres des temples et c'est d'un merveilleux hymne grec, autrefois dédié à Apollon Delphique, et reconstitué par lui, qu'il accompagne l'apothéose! L'enthousiasme devient du délire!

Et puisque vient l'heure tardive où la vérité elle-même est altérée, on va, messieurs, au lieu du couplet de la fin, vous chanter le couplet de la soif.

Air : *Jenny l'ouvrière.*

La r'vu' finit. Mais craignant qu'ell' ne sombre,
Nous vous d'mandons, Messieurs, les larm's aux yeux
Partirez-vous après la loi de l'ombre
Le cœur content, content de peu ?

Rideau.

Imprimerie Générate de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

LA VENDETTA

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

ROBERT DE FLERS et G. A. DE CAILLAVET

LA VENDETTA

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

d'après une nouvelle de Lorlot-Lecaudey

MUSIQUE DE JEAN NOUGUÈS

Représenté pour la première fois sur la scène
de l'Opéra de Marseille, le 27 Janvier 1911

DIRECTION A. SAUGEY

1 fr. net

PARIS

Enoch & Cie, éditeurs
Boulevard des Italiens, 27

Librairie Théâtrale
Rue de Grammont, 30

1911

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays.

The play *La Vendetta* is entered according to act of Congress, in the year 1911
by Messrs Enoch & Cie in the office of the Librarian of Congress,
at Washington. All rights reserved.

PERSONNAGES

RINELLA	*Soprano dramatique*
VANINA (mère de Michel)	*Mezzo ou Contralto*
Première femme	*Mezzo-Soprano*
Deuxième femme	*id.*
Troisième femme	*id.*
MICHEL ORDIONI	*Ténor dramatique*
GIAN BATTISTA ORDIONI	*Baryton de grand opéra ou de traduction*
TONIO	*Basse chantante*
DOMINIQUE CECCALDI	*Basse*
Un jeune homme	*Ténor*
Un moissonneur	*Baryton*
Un paysan	*Basse*
TADDEO	*Basse ou Baryton*

La scène se passe à Evisa, en Corse

LA VENDETTA

Drame lyrique en 3 actes de MM. Robert de Flers et G. A. de Caillavet

d'après une nouvelle de Loriot-Lecaudey

Représenté pour la première fois sur la scène de l'Opéra de Marseille, le 27 Janvier 1911

Direction A. SAUGEY

DISTRIBUTION :

RINELLA	MMmes GARCHERY
VANINA (mère de Michel)	D'ALVAREZ
Première Femme	ROSERAIE
Deuxième Femme	SONELLY
Troisième Femme	ERNST
MICHEL ORDIONI	MM. COULON
GIAN BATTISTA ORDIONI	ROSELLI
TONIO	LAFONT
DOMINIQUE CECCALDI	LEGROS
Un Jeune Homme	ADOLPHE LABARTHE
Un Moissonneur	COMPAN
Un Paysan	LYS
TADDEO	DEPREZ

CHEF D'ORCHESTRE : M. FERDINAND REY

RÉGISSEUR GÉNÉRAL : M. DEPÈRE CHEF DES CHŒURS : M. BERGIER

DÉCORS DE MM. ETIENNE ET BARTHALOT

Pour toute la musique, les parties d'orchestre tout matériel nécessaire à la représentation en France et à l'Etranger, s'adresser à MM. ENOCH & Cie, éditeurs-propriétaires pour tous pays.

LA VENDETTA

ACTE PREMIER

Paysage Corse non loin du village d'Evisa. A droite, des moissons dorées; — à gauche, la nature devient plus sauvage. Oliviers tordus, chênes verts, ronces et buissons. Un chemin monte entre des rochers de granit.

Au premier plan, un châtaignier, sous lequel est assis, pensif, le vieux Tonio.

SCÈNE PREMIÈRE

Moissonneurs *et* **Moissonneuses, Tonio, Vanina, Michel**

Voix des Moissonneurs, *au loin*

De Corte jusqu'à Bastia,
Il n'est pas une fille qui vaille qu'on l'aime.
De Corte jusqu'à Bastia, il n'en est pas.
Quel est celui qu'elle aimera,
Tra la la la la la la la la la la la la
Celle qui vaille qu'on l'aime?
Tra la la la !
La la !

(*Trois femmes arrivent apportant des cruches pleines d'eau, des écuelles pleines de soupe et des miches de pain : — avec elles, Vanina.*)

1re Femme

Bonjour, Tonio !

Tonio

Bonjour, — est-ce déjà midi?

(*Les femmes préparent le repas des moissonneurs.*)

1re Femme

Tu n'as donc pas entendu l'Angelus, Tonio?... As-tu faim?

2e Femme, *riant*

Rêveur! Voilà la soupe et les miches de pain.

Tonio

Non, merci! La soupe est pour les travailleurs.

3e Femme

La moisson sera-t-elle bonne?

Tonio

Peut-être! Mais cela m'est égal maintenant. Je suis trop vieux... Quatre-vingts ans!... La moisson ne veut plus de moi. Elle aime les rudes gars, et l'effort puissant de leurs bras! C'est à eux qu'elle se donne. Pour moi la moisson n'est plus bonne, — car, seules, sont bonnes les moissons que soi-même l'on moissonne.

1re Femme

Allons, Tonio, ne te plains pas. Chacun dans le village sait que tu fus un bon Corse.

Tonio

Dieu merci!

1re Femme, *renchérissant*

On le sait dans Evisa et même plus loin.

Tonio

Bah! laissons tout cela. Il faut appeler les hommes.

1re Femme

Nous y allons, Tonio.

2e Femme

Nous les ramènerons.

3e Femme

Nous les ramènerons, Tonio; nous y allons.

(*Elles disparaissent dans les moissons en riant. Vanina s'est assise, rêveuse et triste, à l'écart. Tonio s'approche d'elle avec bonté.*)

Tonio, *affectueusement*

Comme tu parais lasse, Vanina.

Vanina

Qu'importe ma fatigue ! C'est mon cœur qui est las de souffrir.

Tonio

Michel, encore ?...

Vanina

Je croyais pourtant avoir payé ma dette à la mauvaise chance, depuis ce jour maudit où Gian Battista tua Ceccaldi, — où, s'enfuyant dans le maquis, il me laissa seule avec le petit... Et maintenant c'est de ce fils, qui, dans ma triste vie, fut ma seule joie, ma seule espérance, — c'est de Michel, Tonio, que me vient la souffrance...

Tonio, *pensif*

Il faudrait pour le guérir, l'amour d'une autre femme.

Vanina, *véhémente*

Et il faut justement que celle qu'il aime soit la fille de nos ennemis... cette Rinella ! !

Tonio

Il y a dans le Niolo des femmes aussi belles.

Vanina

C'est celle-là qu'il veut !

Tonio

Alors, qu'il arrache cet amour de son cœur, et qu'il s'éloigne, — qu'il aille retrouver son père dans le maquis !

Vanina

Ah ! ne le lui dis pas, Tonio !... Et que ferais-je, seule, sans lui !

Tonio, *sentencieux*

Ce serait son devoir.

Vanina

Pense à moi qui n'ai vécu que pour lui; — il fut ma raison de vivre, — je l'avais à moi, — je ne demandais rien d'autre et ne songeais plus à l'abandon, à la solitude; — ses joies étaient mes joies, — mais à présent, s'il souffre, sa douleur est la mienne. (*Elle pleure.*)

Tonio, *avec bonté*

Allons, Vanina, sèche tes larmes; — ton fils est jeune, il oubliera, — et je lui parlerai.

Voix des Moissonneurs, *dans la coulisse*

De Corte jusqu'à Bastia,
Il n'est pas une fille qui vaille qu'on l'aime.

Vanina

Les voici qui s'approchent; Michel est avec eux.

Tonio

Tu t'en vas?

Vanina

Oui, je ne veux pas qu'il voie que j'ai pleuré...

Tonio

Je passerai chez toi ce soir.

Vanina

Je t'attendrai.

(*Vanina s'éloigne.*)

Les Moissonneurs

(*Leurs voix se rapprochent de plus en plus.*)

De Corte jusqu'à Bastia,
Quel est celui qu'elle aimera?

(*Entrée des moissonneurs et des jeunes filles. Les femmes s'activent auprès d'eux pour les servir.*)

Quelques Femmes

Bonjour, Tonio !

Tonio

Bonjour.

(*Tous s'installent commodément pour manger la soupe.*)

Un Moissonneur, *joyeux et animé*

Tonio, nous avons abattu trois arpents !

Tonio, *sentencieux*

De mon temps, on en abattait quatre avant l'heure du repas. (*Michel fait un signe d'impatience.*) Qu'as-tu, Michel?

Michel, *haussant les épaules*

De son temps !... Les vieux disent toujours cela; mais les hommes d'aujourd'hui, je pense, valent bien ceux d'autrefois !

1re **Femme**, *rapidement*

Michel ! Michel !... Tu vas fâcher le vieux.

Tonio

Femme, laisse-le dire !... (*A Michel.*) Je ne t'en veux pas, mon garçon. (*Aux autres.*) Il a raison. Il est jeune...

Michel

On a tort d'écouter toujours la vieillesse. Elle a été; elle n'est plus !... Elle vit de souvenir, et nous, nous vivons d'espoir... (*Avec enthousiasme.*) Nous sommes le matin; la vieillesse est le soir !... Il faut la respecter, mais non pas l'écouter.

1er Moissonneur, *indigné*

Tu parles mal, Michel Ordioni. Ce sont les vieux qui nous conduisent...

Michel, *vivement*

Et c'est pour cela que nous marchons si mal !... Quand le soleil se couche, il ne donne plus de chaleur.

Tonio, *avec force*

Mais il donne de la lumière, — et vous pouvez à sa clarté voir loin devant vous sur la route, en connaître tous les détours, les dangers et les embûches... (*Regardant Michel en face*) et vous méfier surtout de l'amour.

Michel, *furieux*

Vieillard, que veux-tu dire ?

Tonio

J'ai dit ce que j'ai dit.

(*Ils se regardent en face.*)

1er Moissonneur

Allons, la soupe attend !... Viens-tu, Tonio, prendre ta part ? (*Tonio va se joindre au groupe des moissonneurs assis.*) Et toi, Michel ?

Michel, *rogue*

Je n'ai pas faim.

(*Michel reste à l'écart.*)

Tonio, *gravement*

Il faut le laisser à ses songes. (*Avec intention.*) Le fils de Gian Battista a bien le droit de songer à l'absent.

(*Michel baisse la tête. — Silence gêné des assistants.*)

1re Femme

Allons, Tonio, — dis-nous quelque histoire pour laisser reposer les gens.

Tonio, *se récriant*

Une histoire?

1re Femme, *aux autres*

Il en sait de si belles !

1er Moissonneur

Oui, raconte-nous une histoire, Tonio !

Toutes *et* **Tous**

Allons, Tonio ! Allons, raconte-nous une histoire, Tonio !

(*Tous et toutes le pressent. Tonio se défend en riant.*)

Tonio, *se rendant enfin*

Une histoire? Je veux bien. — Asseyez-vous près de moi. — C'est un conte de fées. (*Les moissonneurs, amusés, viennent s'asseoir en cercle autour de Tonio.*) Un jour... (*Tumulte joyeux des gens qui s'installent pour écouter.*) Un jour, il y a longtemps, — dans la clairière d'un grand bois, non loin d'ici, — sous des arbres pareils à ceux-ci, — des enfants jouaient. — C'étaient des Corses comme vous.

Ils étaient frères et sœurs, sept bien comptés, grands ou petits. Ils se battaient comme des diables; ils voulaient savoir dans leurs jeux qui serait roi ! Ils voulaient tous avoir la couronne de feuilles vertes que leur mère avait faite pour eux : sauf l'un d'eux qui restait à l'écart. Son visage était maigre et pâle, mais dans ses yeux profonds une flamme brillait... On le trouvait triste et maussade, et les vieux disaient : « Celui-là, voyez-vous, ne fera pas son chemin dans le monde. » Il s'approcha de ses frères et leur dit : « Ne vous querellez pas, partagez la couronne entre vous. Vous serez tous rois, mes frères, — et vous toutes, reines, mes sœurs ! ». Tous rirent, le traitant de fou ! Et pourtant, il en arriva comme il l'avait dit. Tous ses frères furent rois, — et princesses toutes ses sœurs, — et lui fut bien plus encore, plus que prince et que roi ! Aux autres il donna des couronnes, mais lui mit sur son front un petit chapeau noir qui fit de l'ombre sur le monde !

Quelques Moissonneurs

Comment s'appelait-il, père Tonio ?

Tonio, *grave*

Pour l'histoire, Napoléon, — et pour la Corse, Bonaparte ! (*Changeant de ton, jovial.*) Vous le voyez, amis, c'est un conte de fées !

(*Tonio se lève. Les moissonneurs reprennent leurs faux qu'ils aiguisent, et repartent par petits groupes. Les femmes recueillent dans les paniers les restes du repas.*)

Les Femmes

Nous, nous retournons au village. Bonsoir, les gars !

Quelques Moissonneurs

Bonsoir, les femmes !

(*Elles gravissent le chemin.*)

Michel, *honteux, s'approchant de Tonio*

Pardonnez-moi, père Tonio : souvent, oh ! bien souvent, je songe à mon père; je vous ai mal parlé,... pardonnez-moi !

Tonio, *souriant avec bonté*

Oh ! je te pardonne.

Un Jeune Moissonneur, *qui reste le dernier pour attendre Michel*

Viens-tu, Michel ?

Tonio, *à Michel*

Non ! reste !

(*Michel fait un signe négatif à son compagnon qui disparaît avec un geste d'insouciance.*)

SCÈNE II

Tonio, Michel

Tonio

Il faut que je te dise ce que m'ont rapporté les vieux bergers de la montagne; ce sont mes amis. Autrefois j'ai gardé les troupeaux avec eux dans les bruyères. Ils n'ont pas de secrets pour moi !

Michel

Parle !

Tonio

Ils m'ont dit que ton père était poursuivi comme un loup, et que, de tous les vaillants qui gardent le maquis, il n'en était pas un que l'on traquât avec plus de fureur et plus d'acharnement !

Michel

Hélas !

Tonio

Et tout cela, grâce à Dominique Ceccaldi, le brigadier des gendarmes d'Evisa, et le frère du mort, de Giuseppe... Il a juré bien des fois qu'avant la Chandeleur il aurait pris Gian Battista.

Michel, *emporté*

Parole de bourreau !

Tonio

Non ! parole de Corse ! Tu ne connais pas Dominique Ceccaldi. La discipline, le métier n'ont pas effacé chez lui l'amour de la vengeance; il ne dort plus la nuit, je le sais. Les braconniers peuvent en paix attendre les mouflons à l'affût, chasser les merles à la cabane; il les laisse en repos. Son unique souci le guide, — retrouver Gian Battista. Et, tu m'écoutes bien...

Michel

Oui, Tonio !

Tonio, *à voix plus basse*

Sa fille Rinella partage cette haine. Ils poursuivent tous les deux le même but.

Michel (*exclamation angoissée*)

Ah !

Tonio, *il l'attire contre lui avec affection*

Michel ! Tu vois ! J'avais tout deviné. Mon pauvre enfant, prends garde à cette femme !

Michel, *avec un sourire contraint*

Une femme n'est pas à craindre.

Tonio

Ah! ne dis pas cela! Pour réussir, mieux que la force, elle a la ruse, un cœur habile, un esprit méchant. Ecoute-moi, ô mon enfant! Etouffe dans ton cœur cet amour, il en est temps encore... Pour l'amour de Gian Battista, — prends garde à Dominique, — prends garde à Rinella!

(*Dominique paraît au haut du chemin. — Bas à Michel et rapidement.*) C'est lui... ne te montre pas!... (*Il le pousse dans la cabane.*)

SCÈNE III

(*Le brigadier de gendarmerie Dominique Ceccaldi suit le chemin. Sombre et préoccupé, il marche lentement, les yeux toujours soupçonneux. Il va continuer son chemin... quand il aperçoit Tonio.*)

Dominique

Bonsoir, père Tonio.

Tonio

Bonsoir, brigadier. Vous retournez au village?

Dominique

Oui. N'as-tu pas vu Rinella?

Tonio

Non.

Dominique

Elle devait passer ici. Elle est allée dans la montagne chercher des herbes...

Tonio

Et vous, brigadier Ceccaldi, avez-vous fait bonne chasse?

Dominique, *sombre*

Rien ! Toujours rien !

Tonio, *avec intention*

Le maquis sait garder son homme...

Dominique, *avec violence*

Mais le maquis me le rendra !

Tonio, *jouant l'étonnement*

De qui parlez-vous ?

Dominique, *affectant l'insouciance*

De personne... Bonsoir, père Tonio.

Tonio, *grave*

Bonne route.

(*Dominique s'éloigne.*)

SCÈNE IV

Tonio, Michel, *puis* **Rinella**

(*Tonio va vers la cabane.*)

Tonio

Michel !

(*Michel paraît, entrebâillant la porte.*)

Michel

Il est parti !

Tonio

Oui, mais son front est sombre, la haine brille dans ses yeux; et dans les tiens, mon pauvre enfant, je ne vois que de la tristesse.

Michel

Où prenez-vous cela, père Tonio ! Mon père saura bien dépister Dominique. (*Joyeusement.*) Je vais reprendre la moisson... A bientôt, et merci !

Tonio

Prends garde, Michel.

Michel

Ne craignez rien !

(*Michel reprend sa veste et sa faucille, et commence à gravir le sentier en affectant une gaîté forcée. Tonio le suit quelques instants du regard et s'éloigne par la droite.*)

Michel

De Corte jusqu'à Bastia,
Il n'est pas une fille qui vaille qu'on l'aime !

(*Il s'arrête brusquement, et regarde, éperdu, devant lui, puis il redescend vivement en scène et attend avec anxiété. Rinella paraît... Elle descend lentement le chemin en cueillant des herbes à droite et à gauche. Elle passe devant Michel et le regarde sans rien dire avec un sourire moqueur, puis elle se dirige vers les moissons. Lorsqu'elle est sur le point de disparaître, elle se retourne à demi.*)

Michel, *timidement*

Rinella...

Rinella, *moqueuse devant le trouble du jeune homme*

Eh bien? Qu'as-tu donc à me dire?

Michel

Tu le sais bien.

Rinella, *haussant les épaules*

Michel n'entendra donc jamais la raison?... Si tu veux, revenons ensemble; je dois m'arrêter chez ta mère pour lui dire que l'autre soir on a fait la veillée chez la vieille Assunta, et que ce soir, c'est votre tour.

Michel, *retient doucement Rinella par la main*

Alors... tu ne veux pas? (*Rinella secoue la tête.*) Mais pourquoi? J'ai ton âge, vingt ans, je suis courageux et fort, et je t'aime à la folie. (*Il l'attire doucement et la fait asseoir à côté de lui sur le banc.*) Si tu savais combien de fois, assis là, sous cet arbre, j'ai souffert de tant d'amour, indifférent et las; je ne pensais qu'à toi. (*Dans une rêverie.*) Le soir tombait comme un manteau sur le village; une à une aux fenêtres les lumières brillaient... Les troupeaux attardés rentraient dans les étables au chant des vieux bergers, — et puis tout se taisait, tout s'endormait, et seul, dans mon cœur douloureux, par les paisibles nuits, après les chaudes journées, mon amour veillait délicieusement, — cet amour que j'ai dit aux lointains horizons, à notre cher foyer de la vieille maison.

Rinella, *se dégage, moqueuse*

Comme tu parles bien, Michel! Sais-tu que bien des filles pourraient s'y laisser prendre, et qu'il n'est pas dans Evisa un amoureux plus éloquent que toi, — mais notre amour est si plein de mystère que nous-mêmes ne savons pas y lire.

Michel, *la regardant fixement*

Les autres! mais pas toi. Je sens dans ces yeux-là une effrayante volonté que rien ne peut affaiblir, et qui me fait si peur. Je suis un homme, et cependant, c'est moi qui hésite et qui tremble devant ces yeux qui semblent m'attirer et me détester à la fois.

Rinella

Non, Michel, je n'ai pas de haine pour toi (*câline*), et je t'aurais aimé peut-être, — mais le destin ne le veut pas ! (*Son visage se rembrunit. Le regardant fixement.*) Ecoute moi, Michel, — jamais, entends-tu bien? jamais mon cœur pour toi ne pourra s'adoucir, jamais l'ombre d'une tendresse ne se répandra dans mes yeux, jamais une de mes pensées ne t'appartiendra (*s'animant, d'une voix rauque*), jusqu'au jour où Giuseppe Ceccaldi sera vengé par l'un des nôtres (*avec une explosion de haine qui fait reculer Michel*), jusqu'au jour ardemment attendu où mon père aura pris Gian Battista, ton père.

(*Elle marche sur lui, les traits contractés, la voix rauque.*)

Michel

Rinella, par pitié ! (*Michel recule épouvanté.*)

Rinella

Mais tant qu'il sera libre et qu'il ira par le maquis, tant que, dans les campagnes, l'on parlera de lui ainsi que d'un héros, — tant que sur notre nom restera cette tache, — tant que la vendetta veillera dans mon âme, — mon cœur sera mort pour l'amour !... Tu veux savoir, voilà !

(*Michel accablé, la tête dans ses mains, se laisse tomber sur un banc. Rinella encore frémissante le regarde.*)

Les Moissonneurs, *à pleine voix, au loin*

Quel est celui qu'elle aimera?..
etc.

(*Rinella s'éloigne, impassible et fière. Elle disparaît dans les moissons. Michel reste atterré.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

La Veillée

La salle de la maison des Ordioni. — Au fond, large porte d'entrée, ouverte sur la campagne. — A droite, au fond, un escalier conduit aux chambres. — Au premier plan, grande cheminée devant laquelle est assise Vanina, songeuse, violemment éclairée par la flamme. — Sur le chemin passent les travailleurs, revenant des champs. — C'est le crépuscule.

Au lever du rideau, Vanina est pensive devant la cheminée.

SCÈNE I

Vanina, *puis* **Rinella**

Voix de Rinella, *au dehors*

Dans mon palais du mont Casciane,
Plus heureux et plus libre qu'un roi,
Je contemple les bois, la plaine, —
Avec la mer, — tout mon domaine.

(*Au son de la voix jeune et fraîche, Vanina tressaille et passe douloureusement la main sur son front.*)

Rinella

(*Sa souple silhouette s'encadre sur le seuil de la porte.*)

C'est moi, mère Vanina; faites-vous la veillée?

Vanina, *secoue la tête*

Je suis si triste que je veux rester seule avec mon chagrin.

Rinella, *venant s'asseoir à ses côtés*

Puis-je vous consoler?

Vanina, *avec une sorte de répulsion*

Toi !... D'abord, que viens-tu faire ici ?... Si ton père savait !...

Rinella

Je suis libre, et je fais ce qui me plaît (*avec intention*), — et puis, ton fils et toi, vous n'êtes pas coupables.

Vanina, *sourdement*

Alors, pourquoi tortures-tu Michel ?

Rinella, *feignant une grande surprise*

Le torturer, moi ! Puis-je l'empêcher de m'aimer... et de me le dire ? Tout à l'heure encore, sur le chemin...

Vanina, *fièvreusement*

Tu l'as vu ?

Rinella

Oui !

Vanina

Il t'a parlé ?

Rinella

Oui !

Vanina, *dans un élan*

Rinella, laisse-moi mon enfant !... C'est qu'il me quitterait, vois-tu ! Il faut avoir pitié d'une vieille femme !... J'ai tant souffert ! Oh ! les pauvres mères !... Lorsqu'un petit nous vient, à nous autres, — nous n'avons pas fini de gémir quand il est né. Ses peines sont nos peines, et ses chagrins, nos chagrins aussi, — mais chère est la douleur lorsqu'elle vient de lui,... qui reste le petit, le tout petit d'autrefois,... alors même qu'il est grand, et que nous sommes à ses côtés de pauvres vieilles qui déjà ont commencé de mourir !

Rinella, *poursuivant son idée*

Pourquoi Michel voudrait-il te quitter?... (*Vanina ne répond rien.*) Pour aller à la ville peut-être?

Vanina, *faiblement*

Non !

Rinella

Alors, c'est pour quelque moisson voisine?

Vanina, *embarrassée*

Non, je ne crois pas.

Rinella

Mais alors?

(*Les regards des deux femmes se croisent, — celui de Vanina, inquiet, celui de Rinella, luisant d'une curiosité grandissante.*)

Rinella

Peut-être veut-il prendre le maquis?... pour retrouver son père... (*Avec décision.*) Il ne faut pas qu'il parte !

Vanina, *la contemple avec une lueur d'espérance*

Si tu voulais pourtant, il ne partirait pas ! — Tu ne sais pas que ta seule pensée le poursuit et l'obsède; tu ne sais pas que sur un seul signe il t'obéirait comme un enfant; tu ne sais pas qu'il pâlit et chancelle sous un regard de tes yeux !

Rinella, *dont le visage s'illumine d'une joie féroce*

Tu crois?

Vanina

Tu ne sais pas qu'à ton gré tu peux faire de Michel un héros ou un lâche, — et qu'il n'est rien, — rien, Rinella, — (*avec élan*) qu'il n'accomplisse volontiers pour voir fleurir sur tes lèvres un sourire.

Rinella, *se levant, le regard dur et les narines palpitantes d'une joie mauvaise*

Tu crois que Michel m'obéirait ?

Vanina

J'en suis sûre !

Rinella, *avec éclat*

Alors, je te jure, Vanina, d'user de mon pouvoir !

Vanina, *inquiète*

Qu'as-tu ?... Rinella, tu me fais peur.

Rinella, *reprenant son sang-froid*

Mais je n'ai rien.

Vanina

Si ; ta main tremble, tes yeux brillent.

Rinella, *enjouée*

C'est le plaisir des filles, vous le savez bien, de sentir les jeunes gens dociles à leurs caprices. (*Elle va vers la porte.*) Je reviendrai ce soir. (*Elle disparaît sur le chemin ; — on entend sa voix qui s'éloigne.*)

Dans mon palais du Mont Casciane..
Plus heureux et plus libre qu'un roi !

(*Tonio s'est arrêté devant la porte et suit des yeux Rinella qui s'éloigne. Vanina aperçoit Tonio.*)

SCÈNE II

Vanina, Tonio

Vanina

Entre, berger; tu vas manger la soupe avec nous. Michel ne va point tarder. (*Tonio entre et s'assied en silence.*) Qu'as-tu donc?

Tonio, *gravement*

Rien... Je pense qu'il vaudrait bien mieux recevoir un loup dans ta bergerie, que cette femme dans ta maison.

Vanina, *embarrassée*

Elle passait... elle est entrée... Qu'y puis-je? (*Puis brusquement.*) Ne parle plus, berger, j'aperçois le fils qui vient.

(*Michel paraît, ses outils sur l'épaule, las et harrassé. Il vient s'asseoir en silence devant la table et reste plongé dans ses pensées.*)

Vanina, *affectueusement à Michel*

Comme tu es las, ce soir! (*Elle lui tend une écuellée de soupe, — que Michel repousse du geste; — puis elle lui verse à boire.*) Alors, le vieux vin de la Côte te remettra.

Michel

Je n'ai pas soif.

(*Geste désolé de la mère.*)

Vanina

Michel, qu'as-tu donc? A quoi penses-tu?

Michel

Je songe à mon père qui erre dans la montagne; — je songe que je devrais être avec lui si j'étais bien son fils.

Vanina

Michel, tu perds l'esprit ! A peine avais-tu quinze ans quand il commit le meurtre; — il ne t'aurait pas fait partager sa vie d'errance et de danger.

Michel

Depuis j'aurais dû le rejoindre.

Vanina, *s'animant de plus en plus*

C'est-à-dire me quitter, m'abandonner, — me laisser seule dans ce village, quand tu sais que je ne vis que pour toi, par toi, avec toi !... Voyons, tu me dis des folies !

Michel

Si j'étais parti, je ne l'aurais pas aimée, — elle !

Vanina

Ah ! voilà la raison qui te fait parler !... Toujours elle !...

Michel

Oui, toujours elle ! — Je ne puis l'arracher de mon cœur. Elle marche à mon côté pendant le jour; — la nuit, elle veille auprès de moi... (*En s'animant de plus en plus.*) Elle est à la fois ma torture et ma joie, mon délice et mon tourment. Je veux la fuir, et je n'ai qu'une idée, la voir ! (*Violemment.*) La retenir, la posséder !... (*Rauque.*) Oh ! Que je souffre ! (*Il s'effondre sur la table en sanglotant.*)

Vanina, *l'entourant de ses bras*

Apaise-toi, par pitié, ne pense plus ! Laisse-moi te parler, m'efforcer, malgré tout, de te consoler... Souviens-toi des jours, où, tout petit, tu te réfugiais près de moi, au plus mince chagrin, pour la moindre blessure.

Je t'entourais de mes bras et tu me souriais; je veux que tu me souries encore, je veux revoir tes yeux limpides d'autrefois... Je veux que tu sois heureux !

(*Sa voix se brise; elle l'attire dans ses bras et sanglote doucement avec lui. Michel se raffermit le premier, et se lève.*)

Michel

Pauvre mère ! Il me faudra pourtant te quitter et rejoindre le père, — pour retrouver auprès de lui une âme virile et décidée; il m'apprendra à haïr, moi qui ne sais qu'aimer.

(*Sur ces derniers mots, Michel a gravi l'escalier et disparaît dans la chambre. Tonio n'a rien dit pendant cette scène. Vanina, désolée, va vers lui.*)

Vanina

Tonio, tu lui diras qu'il doit rester,... qu'il ne doit pas me laisser seule...

Tonio, *d'une voix ferme*

Non, Vanina; Michel doit partir rejoindre son père.

Vanina, *révoltée*

Son père !... Est-ce qu'il l'a aimé, est-ce qu'il l'aime? Est-ce qu'il l'aimera comme moi !... Son père a-t-il songé à lui quand il commit le meurtre? Savait-il seulement ce que nous deviendrions,... si l'on n'exercerait pas sur nous la vendetta !... Et maintenant il viendrait me le prendre,... moi qui l'ai nourri, qui l'ai soigné,... bercé,... qui ai usé mes mains à travailler pour lui..., qui ai usé mes lèvres à prier pour lui,... qui ai usé mon cœur à n'aimer que lui !... Non, Tonio, ce ne serait pas juste !...

Tonio, *gravement*

Tu ne songes qu'à toi, Vanina. Vois-tu, nous autres, les vieux, il faut se résigner (*avec une émotion contenue*), — rester pensifs au coin du feu, et regarder ceux qui partent. Notre cœur seul peut les suivre. (*Cloches lointaines de l'Angelus.*) Mais nous ne pouvons, hélas ! que remuer tristement les cendres du foyer,... les cendres de notre cœur ! — (*Il se dirige vers la porte.*) L'Angelus tinte au vieux clocher ; pour nous, c'est bien le soir.

(*Il sort à pas lents, triste et courbé. La nuit est tout à fait venue. Vanina va mettre les volets aux fenêtres, ferme la porte, et revient s'asseoir tristement devant le foyer*

SCÈNE III

Vanina, Michel, *puis* **Gian Battista**

(*On entend au dehors un cri lointain.*)

Voix *lointaine de* **Gian Battista**

Hou !

(*Michel paraît en haut de l'escalier.*)

Michel

Mère, écoute !

Vanina

Qu'as-tu ?

Voix de Gian Battista

Hou !

Vanina, *tressaillant*

Oui... j'entends !

Michel

C'est le signal du père !

Vanina

J'ai peur, mon Dieu !

Voix de Gian Battista, *très rapprochée*

Hou !

Michel

C'est lui, c'est mon père !...

(Il attend un instant. On entend la course précipitée d'un homme... Tout à coup, Gian Battista fait irruption, enveloppé d'un grand manteau, le feutre rabattu sur les yeux.)

Gian Battista, *entrant rapidement*

Vite, ferme la porte !

Vanina, *d'une voix étouffée*

Gian Battista ! !

(Michel ferme rapidement la porte derrière son père.)

Gian Battista, *rejetant son manteau et son chapeau*

Oui, c'est moi, mes enfants !

(Vanina et Michel se précipitent dans ses bras.)

Vanina

Gian Battista !

Michel

Mon père !

Gian Battista

Dans mes bras, contre mon cœur ! Je vous revois tous les deux... Ma Vanina !

Vanina

Mon homme !

Gian Battista

Et toi, mon gars, — robuste et fier, plein de vigueur, — toi que j'ai quitté petit,... que je retrouve un homme ! (*Il les étreint.*)

Michel

Mais pourquoi être venu jusqu'ici ?

Gian Battista

Ah ! vois-tu ! je n'ai pu y tenir !... J'étais si près, — à la Spelunca. J'ai voulu vous embrasser, et j'ai pensé qu'à la faveur de la nuit je reverrais aussi le village, la vieille maison, le foyer... tous mes vieux souvenirs, tout mon passé (*s'attendrissant*), — toute ma vie !

Michel

Tu pleures, père ?

Vanina

C'est la première fois que je te vois pleurer...

Gian Battista

Oui, je pleure, car je suis trop heureux. Depuis sept ans, la douleur, la faim, le froid, l'exil même, n'ont pu m'arracher une larme. Mais je vous retrouve là, tous les deux, ma femme et mon fils, tout ce que j'aime... Je suis heureux, oui, trop heureux... Alors je pleure... (*Brusquement souriant.*) Au diable tout cela ! (*Attirant Michel.*) Regarde-moi, garçon ! (*Le regardant attentivement.*) Te voilà grand et fort !... Mais ces yeux-là sont tristes !

Vanina

Hélas !

Gian Battista

Une peine? (*Michel ne répond rien.*) Attends, je la devine. (*Souriant.*) Une peine à vingt ans, — il n'y en a qu'une au monde, — c'est l'amour !

Michel

Hélas !

Gian Battista

L'amour?... Alors il faut en rire ! De beaux yeux noirs, de longs cheveux dorés, voilà de quoi dompter un homme ! Moi aussi, j'ai connu ces tristesses autrefois, — et tu vois, je n'en suis pas moins aujourd'hui un des plus rudes hôtes de la montagne.

Michel, *gravement*

Oui, — mais moi, mon père, j'aime jusqu'à mourir.

Gian Battista

Alors, viens avec moi ! (*Avec un grand enthousiasme.*) Viens avec moi; tu verras comme il fait bon respirer à pleins poumons la brise des libres cimes. Avoir pour soi les vallées, les monts, les bruyères et les rochers,... les fraîches aurores du printemps, les beaux crépuscules d'automne, la pureté des clairs matins sous les vastes cieux étoilés ! (*Avec tendresse.*) Viens avec moi, Michel ! — Tu verras qu'au sein de cette ardente vie, tous tes soucis s'envoleront comme des oiseaux de malheur ! Et bientôt, étouffant ton amour dans ton cœur, — entrera, fleurira, s'épanouira un grand souffle d'espoir et de liberté !

Michel, *résolument*

Mon père, demain, je te suivrai dans le maquis.

Vanina, *affolée*

Ah ! Voilà le mot que j'attendais depuis des années ! — Le maquis ! — (*Sourdement.*) Il m'a pris mon mari, — et il va me prendre mon fils !

(*Gian Battista la regarde tristement. Elle étreint Michel avec passion.*)

Gian Battista, *avec douceur*

Femme, il faut l'aimer pour lui et non pour toi. Si tu veux son bonheur, il faut que Michel me suive...

Vanina, *douloureusement*

S'il doit le retrouver, le bonheur, c'est ici, près de moi, dans mes bras maternels.

Gian Battista, *sombre et triste*

Alors, qu'il décide ! Je partirai demain à l'aube... (*Regardant fixement Michel.*) S'il le veut, il me suivra...

(*Il monte l'escalier qui conduit à la chambre. Michel s'incline sous le regard de son père et disparaît à sa suite. Vanina a vainement guetté pour elle un regard de son fils.*)

SCÈNE IV

Vanina, *puis* **Rinella**

Vanina, *vaincue, se laisse tomber sur le banc de la cheminée*

Vanina, *douloureusement*

Oh ! le supplice des mères !

(*Elle enfouit sa tête dans ses mains et sanglote désespérément. — Deux coups légers sont frappés à la porte. — Vanina tressaute et ne répond pas. — Deux autres coups sont frappés plus fort.*)

Vanina, *inquiète*

Qu'y a-t-il?

(*Personne ne répond. — Vanina va ouvrir la porte. — Rinella entre, son châle sur la tête, et se découvre.*)

Rinella

C'est moi. (*Exclamation étouffée de Vanina.*) A cette heure tardive, personne ne m'a vue entrer... Je viens parler à Michel.

Vanina, *tremblante*

Non... pas ici... pas ce soir !

Rinella, *surprise*

Pourquoi pas ce soir? Tu m'avais dit toi-même qu'il partirait...

Vanina, *l'interrompant avec véhémence et douleur*

Il doit partir demain.

Rinella, *l'interrogeant, intriguée*

Demain?

Vanina

A l'aube...

Rinella

Alors, je reste.

(*Un terrible combat se livre dans l'âme de Vanina, puis son visage se durcit dans une résolution énergique et définitive.*)

Vanina

C'est cela, reste... (*Elle ouvre la porte de droite, et avant de sortir, elle appelle à haute voix :*) Michel ! Michel ! (*Puis la porte se referme sur elle.*)

(*Michel paraît au haut de l'escalier.*)

Michel, *dans un cri d'épouvante*

Rinella, toi ici ! Pourquoi ? Que viens-tu faire ?

Rinella, *calme*

Je viens te parler.

Michel

A moi !

Rinella

Oui. Ta mère m'a dit qu'à l'aube prochaine tu voulais partir, quitter Evisa. Est-ce vrai ?

Michel

Oui, c'est vrai !

Rinella

Alors, tu veux nous quitter, Michel... (*Câline*) Me quitter !

Michel, *brusque*

Il le faut.

Rinella, *jouant l'étonnement*

Mais pourquoi ?

Michel, *éclatant enfin*

Parce que je souffre trop... je suis trop malheureux ! Parce que je t'aime et que tu me repousses, parce que, — toi-même me l'as dit, — jamais tu ne seras ma femme.

Rinella, *avec douceur*

Je n'ai pas dit cela, Michel... Souviens-toi, je n'ai pas dit : jamais ! car tu sais bien ce qui, seul, nous sépare.

Michel

Hélas !

Rinella, *avec emportement*

Eh bien ! Il me semble, à moi, que si j'aimais un homme comme tu prétends m'aimer, rien ne me coûterait pour lui plaire; — je lui sacrifierais volontiers mon honneur, ma famille... Il n'est rien que je ne lui livrerais pour obtenir son amour, — rien, entends-tu? (*Se rapprochant tout contre lui.*) Tout ce qu'il me demanderait, je le lui donnerais.

Michel

Tais-toi !

Rinella

Tout ce qu'il souhaiterait, je le devinerais.

Michel

Tais-toi, tais-toi, Rinella !

Rinella

Non, — car ce que je vais te dire, il faut que tu l'entendes. Il y a longtemps déjà que tu redoutes cet instant. (*Avec violence.*) Il est venu, écoute-moi !... Mon père et moi nous avons juré de prendre ton père, — il le faut pour notre repos et notre honneur ! Mais toujours Gian Battista nous échappe dans le maquis, — nous avons perdu jusqu'à sa trace.

Michel, *se contenant*

Tais-toi, Rinella !

Rinella

Alors, — écoute bien, — ce que je vais te proposer est odieux et terrible, mais je le paierai d'un prix qui le vaut bien, je pense, — et ce prix, c'est moi-même...

(*Michel la regarde, affolé.*) Tu connais la retraite de Gian Battista. Je ne te demande pas de me le livrer, — mais par un mot, par un geste, consens à guider nos recherches... Un indice, un signe, — et je serai ta femme !

(*Michel d'un bond est debout et lève les deux poings, égaré de rage et de douleur. — Rinella recule un instant, effrayée.*)

Michel

Va-t-en — ou je t'écrase comme une bête venimeuse ! Je te chasse ! Va-t-en !... Demain, je partirai... Je t'oublierai, fille exécrable !

Rinella, *l'enlace de ses bras. Michel fait de vains efforts pour se dégager*

Non ! Tu ne m'oublieras pas !... Mon souvenir te suivra partout, — malgré tout, malgré toi. Tu m'appartiens, Michel, — et tu me diras ce que je veux savoir, — à moi, ta femme, entends-tu, ta femme !... (*Avec une passion feinte.*) Je te ferai des jours de plaisir et de joie. Je serai tout à toi, Michel, entends-tu ? — Et tu possèderas, pour apaiser ta soif, cette source de volupté ardente, inépuisable, — ce corps que je te donnerai, — ce corps que j'ai gardé fièrement, — ces bras, ces yeux et ces lèvres, qui seront à toi infiniment... (*Avec emportement*) qui seront à toi éternellement,... qui seront à toi délicieusement !...

Michel, *faiblissant peu à peu*

Non ! Je ne peux pas, je ne veux pas...

Rinella

Michel !... Michel !...

Michel

Non, c'est impossible !...

Rinella, *avec décision*

Eh bien, sache ceci. C'est la dernière fois que je te supplie... Ou bien tu parleras, et je serai ta femme, — ou bien tu te tairas, et tu n'existes plus pour moi !

Michel, *se raffermissant*

Non, je ne te dirai rien, je ne puis rien te dire.

(*Rinella le regarde, méprisante.*)

Rinella

Alors, je n'ai plus raison de me taire, de te cacher la vérité... Tu sais, Agostino, le bel Agostino, — il m'aime, il veut m'épouser...

Michel

Rinella !

Rinella, *implacable*

Demain, je serai sa femme !

Michel

Non ! Pas cela, pas cela !... Tout plutôt que cela !

Rinella, *redevenue câline et l'enlaçant de ses bras*

Te voilà raisonnable, enfin !... Tu verras comme je t'aimerai... lorsque tu m'auras dit...

Michel

Je ne veux pas trahir mon père !

Rinella

Mais qui te parle de trahir?... Ecoute-moi, là... doucement, réponds-moi ! Est-il encore dans le Niolo?... (*Silence de Michel.*) A-t-il franchi le ruisseau de Cargèse?

Michel

Oui !

Rinella

Mais alors il s'approche du village...

Michel

Oui, je crois...

(*Les yeux de Rinella ont une lueur de triomphe.*)

Rinella

A-t-il dépassé la Spelunca ?

Michel

Je ne sais pas... peut-être !

Rinella, *avec une joie sauvage*

Mais en ce cas, il est tout près d'ici... tout près... (*Prise d'une idée subite.*) Tu l'as vu ?... Réponds !

Michel

Non, non ! Ce n'est pas vrai, je n'ai pas dit cela !...

(*Les yeux de Michel vont malgré lui avec anxiété vers l'escalier et la porte de la chambre. — Il se recule peu à peu pour barrer la route à la jeune fille qui l'épie et le devine.*) Mon père est loin d'ici ! Va-t-en... va-t-en, Rinella !

Rinella, *elle se dirige vers l'escalier. Michel la repousse*

Laisse-moi donc passer !

Michel

Non !

Rinella

Quelqu'un se cache ici, — Gian Battista est là !

Michel

Non ! non !

Rinella

Alors, écarte-toi... (*De plus en plus sûre.*) Tu vois bien !

Michel

Jamais ! — Rinella, de grâce, va-t-en !

(*Elle lutte avec lui, et commence à gravir l'escalier.*)

Rinella

Laisse-moi !

Michel

Eh bien ! oui, mon père est là ! (*Exclamation de triomphe de Rinella.*) Mais, tu ne diras rien, — je t'en supplie, je t'en conjure !

Rinella, *délirante de bonheur*

Michel, Michel ! Je signe ma promesse.

(*Elle l'attire avec emportement. Leurs lèvres se joignent éperdument, follement. Rinella se dégage soudain et s'enfuit. Michel reste comme ivre. Lorsqu'il revient à lui, il court à la porte qu'il ouvre.*)

Michel, *appelant dans la nuit*

Rinella ! Rinella !...

(*Par la porte ouverte, l'air frais de la nuit lui fouette le visage, et l'arrache à son rêve.*)

Michel, *subitement dégrisé*

Qu'ai-je fait !... Qu'ai-je fait !... (*Désespérément.*) Ah ! misère de moi ! J'ai livré le secret ! Je suis un traître!. Mon père !... (*Il gravit en courant l'escalier, et frappe à la porte de la chambre à coups redoublés.*) Mon père ! Mon père, réveille-toi !

(*A ce moment, les volets de la salle sautent en éclats, et Dominique enjambe la fenêtre, suivi de deux gendarmes.*)

Michel, *tirant son stylet*

Le premier qui s'approche, je le tue !

(*Dominique l'attaque par devant, tandis que les deux autres hommes le saisissent par derrière. Rapidement on lui lie les mains. puis on le jette de côté. Dominique pénètre dans la chambre. On entend le bruit d'une lutte effroyable. Bientôt Dominique et Gian Battista apparaissent, s'étreignant à bras le corps. Ce dernier a le dessus sur le brigadier.*)

Dominique, *se débattant sous l'étreinte de Gian Battista*

A moi ! A moi !

(*Les deux gendarmes bondissent et renversent Gian Battista sur l'escalier. Michel qui, dans la lutte, a été blessé au front, assiste, hagard, à cette scène. Rinella paraît, et à la vue de Gian Battista son visage s'illumine d'une joie sauvage.*)

Rinella

Je suis vengée !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Une cour. Au fond, à droite, en oblique, la gendarmerie avec un drapeau au-dessus de la porte. Au premier plan, à droite, une porte basse attenant au bâtiment, est celle de la prison. Au fond, une autre façade est celle du corps de garde. A gauche, un petit mur bas, en pierres sèches, séparant la gendarmerie de la place du village d'Evisa.

Deux bancs de pierre. Au lever du rideau, la porte de la gendarmerie est fermée. Des hommes et des femmes se pressent au dehors le long du mur sur lequel des enfants sont montés.

Quelques hommes, dont Tonio, se tiennent dans la cour, regardant la gendarmerie avec curiosité.

Brouhaha dans la foule qui entre peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE

1re Femme

Est-ce possible?

2e Femme

Je n'y crois pas !

1re Femme

Mais tous le disent !

2e Femme

Gian Battista se laisser prendre !

Un Jeune Homme

Le vieux loup du Cinto est bien trop rusé pour qu'on le surprenne au gîte.

1re Femme

Beppo l'affirme...

Le Jeune Homme

Beppo ment !

Tonio

Hélas ! La chose est sûre !... Pauvre Gian Battista ! On l'a cerné dans sa maison...

Le Jeune Homme

Et qui l'a pris ?

Tonio

C'est Dominique Ceccaldi ; il tient enfin son ennemi !

Le Jeune Homme

Dominique ! Allons donc ! Pareil chien ne lève pas pareil gibier !

1re Femme

Tais-toi, prends garde !

Tonio

Il dormait ; sans cela, on ne l'aurait pas pris sans que le sang coulât... C'était un brave !

Les deux Femmes

Hélas ! Pauvre Gian Battista !

Un Paysan

Voyez, tout est fermé ici ; on voit bien qu'il se passe quelque chose de grave.

Le Jeune Homme

Et Vanina? Et Michel?

Tonio

Ils ont voulu le défendre, — vainement!

Le Paysan

Où sont-ils?

Tonio

Ils ont fui tous deux dans la montagne. On les a vus avant l'aube. Ils descendaient le chemin du val en se tordant les mains.

Le Jeune Homme

Michel va prendre le maquis! Malheur! Malheur aux Ceccaldi!

(*Tout le peuple se groupe autour de Tonio.*)

Chœur

Hélas, pauvre Gian Battista! A quoi lui servira sa force? A quoi lui servira sa fierté? Hélas! pauvre Gian Battista! Hélas!

Tonio

Il avait toute l'île pour domaine! Et maintenant il ne connaîtra plus la liberté sur les cimes,... l'ombre maternelle des châtaigniers...

Chœur

Hélas! pauvre Gian Battista!

Tonio

Il pourrira dans une prison.

Chœur

Hélas ! pauvre Gian Battista !

Tonio

Les hommes sont plus méchants que les vautours, plus durs que les rocs de la montagne !

Chœur

Hélas ! etc.

(*La porte de la gendarmerie s'est ouverte. Dominique paraît à l'intérieur.*)

Dominique, *rudement*

Allons, vous autres, écartez-vous ! Que personne ne reste dans cette cour : ordre du lieutenant.

(*Les gendarmes repoussent la foule hors de la porte de gauche.*)

Tonio, *à Dominique*

Laisse-moi là ! Je suis faible et vieux, — et je voudrais saluer au passage celui qui peut-être va mourir.

Dominique, *bourru*

Non ! Non ! Personne ! — Hors d'ici !

(*Il pousse Tonio au dehors.*)

Le Chœur

Hélas ! pauvre Gian Battista ! etc.

(*La foule s'éloigne. Les voix se perdent dans le lointain.*)

SCÈNE II

Dominique, les Gendarmes, *puis* **Gian Battista,** *puis* **Rinella**

Dominique

Et maintenant, amenez le prisonnier. (*Il va s'asseoir devant la table.*)

Taddeo, *tendant à Dominique le fusil de Gian Battista*

Voici son fusil, brigadier.

Dominique

Bien, mets-le là, — sur la table.

(*Les gendarmes se dirigent vers la porte et ramènent Gian Battista — les bras liés autour du corps. Dominique le contemple, triomphant.*)

Dominique

Enfin ! Voici donc l'heure venue... Nous voici comme nous devions être, Gian Battista. Toi libre, ce n'était pas juste. Il te fallait ainsi captif, forcé comme une bête fauve. Mon frère est bien vengé !

Gian Battista

Allons donc ! On se venge au grand jour, face à face, — et vous m'avez pris, par surprise, en rampant dans la nuit. (*Avec hauteur.*) Je ne changerais pas avec toi, même à cette heure, — car moi je laisse le nom d'un brave — en qui vivait l'âme de son pays. Je me suis vengé moi-même, — mais toi, tu seras méprisé comme un lâche, — car il te faut l'aide des lois. Et maintenant tu devras te

garder, — mon sang appellera ton sang ! Tu n'es pas vengé, car je n'ai pas courbé la tête, — et le soin de frapper, je le laisse à Michel !

(*Eclat de rire strident de Rinella, qui est sortie de la gendarmerie et a entendu les dernières paroles.*)

Rinella, *se dirigeant sur Gian Battista, vibrante de haine*

Si, nous sommes vengés ! Plus que tu ne le fus jamais, ni l'un des tiens, ni l'un des nôtres ! (*Se rapprochant.*) Ecoute, tu as dit vrai. Si l'on t'a pris, c'est que tu as été trahi ; — oui, quelqu'un t'a livré pour un baiser de moi.

Gian Battista

Son nom ?

Rinella, *avec une effrayante cruauté*

Son nom ? Tu veux savoir son nom ?... (*A ce moment, les clameurs de la foule escortant Michel se font entendre.*) Alors, écoute et regarde !

(*Sur un signe de Rinella, les gendarmes repoussent Gian Battista contre la porte de la geôle, et le masquent aux regards.*)

SCÈNE III

Les mêmes, Michel

(*Michel paraît, la face convulsée, les vêtements en lambeaux et les cheveux en broussaille, — et s'arrête devant Rinella, ironique et provocante. Une impulsion de folie le jette vers elle.*)

Michel, *d'une voix rauque*

Ma paie ! (*Comme Rinella se tait, indifférente, il reprend avec une rage qui accentue sa voix et fait trembler sa main tendue et ouverte.*) Ma paie !

Rinella, *à Dominique, sur un ton clair et délibéré*

Mon père, voici Michel Ordioni. Il veut que je lui confirme ma promesse de l'épouser.

(*Murmures dans la foule.*)

Dominique, *stupéfait*

Tu lui as fait cette promesse?

Rinella

Oui, — pour qu'il me découvrît la retraite de son père... D'un amour insensé Michel m'a toujours poursuivie... Je l'ai fui tout d'abord avec toute ma haine, — mais après, la pensée m'est venue de faire servir son amour à ma vengeance... Et maintenant, je le demande à vous : — envers Michel, tiendrai-je ma promesse? — Je l'ai toujours haï et détesté pour sa faiblesse ! — Mon père, répondez !

(*Silence horrifié des assistants, seulement troublé par un gémissement sourd derrière le groupe de gendarmes.*)

Dominique, *grave*

Ce n'est pas à moi de répondre, — c'est à celui-ci de parler !

(*Il fait un signe aux gendarmes qui s'écartent et laissent voir Gian Battista debout, blême et glacé. Michel tombe à genoux devant son père qui marche, si effrayant de douleur et d'horreur que ses gardiens le laissent aller.*)

Gian Battista

Parricide ! !

Michel, *sanglotant*

Pardon ! Pardon !

Gian Battista

Je te maudis ! Au nom de toute notre race, je te rejette et te renie, — je t'arrache jusqu'à ton nom. Tu n'es plus un Ordioni, — car jamais un Ordioni n'a trahi, même son ennemi. (*Terrible.*) Honte et malédiction sur toi ! Opprobre au flanc qui t'a porté ! Malheur à moi qui te donnai le jour !... Que ma maison soit close et brûlée !... Désormais tu erreras à travers l'île, — tous te maudiront comme un chien empesté, en te refusant du pain, — et pour ne pas toucher tes lèvres, les sources de nos forêts tariront devant toi... Malheur !

(*Il s'éloigne avec horreur. Tous les assistants l'imitent. Seule, Rinella, triomphante et provocante, s'approche de Michel. Tous remontent vers la route pour se porter à la rencontre des autorités. L'attention générale est détournée.*)

Michel, *égaré, à Rinella*

Va-t-en ! (*Rinella s'avance toujours. Soudain la main de Michel rencontre sur la table le fusil de Gian Battista et se crispe dessus.*) Va-t-en... mais va-t-en donc !... (*Il saisit brusquement le fusil et fait feu deux fois. Rinella, qui a reçu à bout portant la décharge dans la poitrine, tournoie sur elle-même et tombe avec un cri terrible. Dominique rugit* : « Ma fille ! » *Il se précipite sur Michel, la crosse de son fusil levée*; *Michel, que secoue un rire de démence, lui crie* : « Vengé, mon père est vengé ! ».

Rinella, *se soulevant avec effort et s'appuyant au bras de Dominique*

Père ! Laissez-le !... Il a fait son devoir en poursuivant la vendetta... et pour cela, je lui pardonne... (*Elle lutte contre la souffrance.*) Michel... (*Elle lui sourit tristement.*) Je t'ai bien fait souffrir... Il faut aussi que tu me pardonnes... non d'avoir fait mon devoir, sauvé l'honneur

du nom, et réparé l'outrage... Mais je t'ai méconnu, heureusement peut-être,... car je t'aurais aimé comme en ce moment suprême... Michel, je t'aime... (*Un spasme la secoue toute entière.*) Ah ! Le sang m'étouffe ! (*Avec un effort terrible.*) Père ! (*Elle meurt.*)

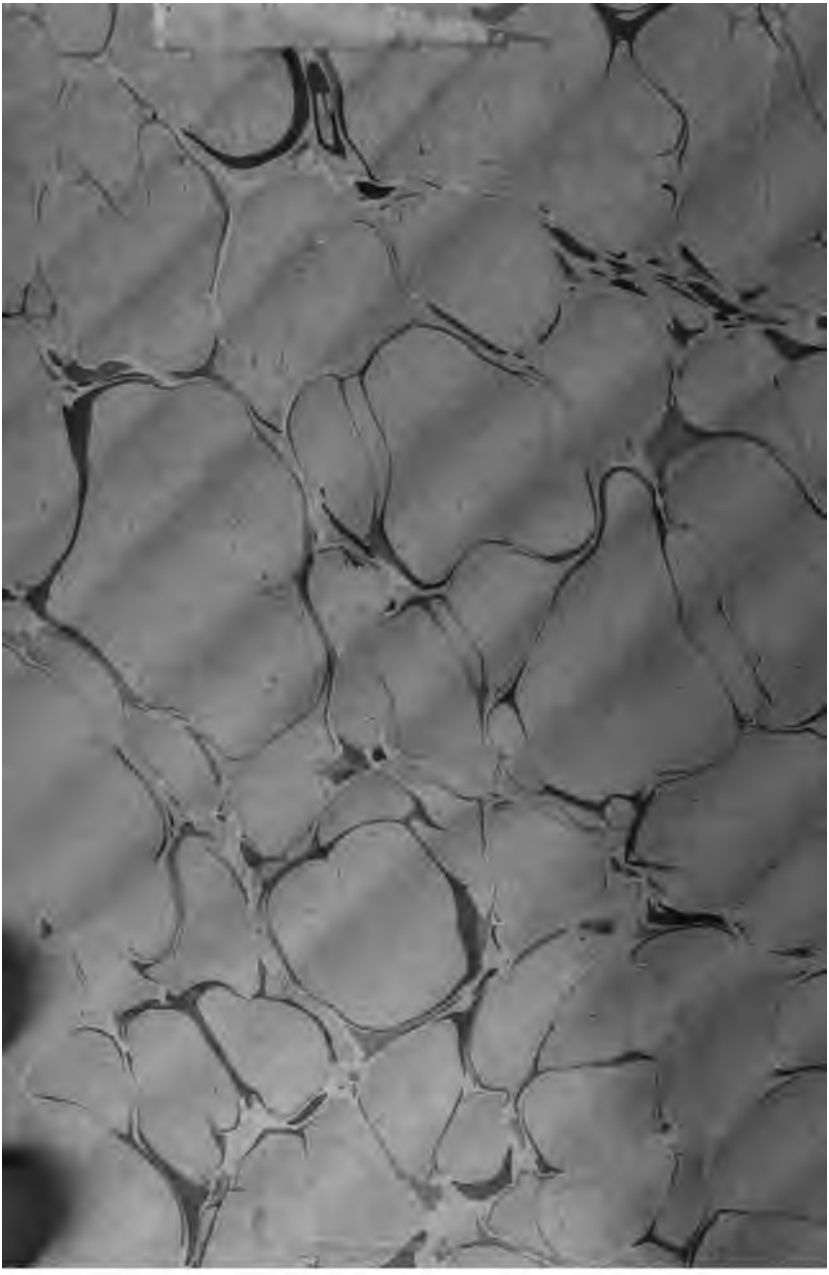
(*A ce moment un roulement de tambour annonce l'arrivée des autorités qui rentrent dans la cour par le fond. Le peuple s'écarte en chuchotant* : « La justice, la justice. » *Dominique se relève, titubant*; *il se raidit, et, saluant militairement*) :

Dominique

Je livre à la justice Gian Battista Ordioni qui a tué mon frère, — (*après un temps*) et son fils Michel (*sa voix se brise*) qui vient de tuer ma fille ! (*Il s'abat sur le corps de Rinella.*)

APR 6 - 1916

RIDEAU

Bar-s-Aube, imp. A. LEBOIS & ses Fils

84